

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 30fr. 15fr.
Union Postale 40fr. 20fr.
Chèque postal 330-40 Paris

N° 2104 — 21 OCTOBRE 1923

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 50fr. 25fr.
Union Postale 64fr. 32fr.
5, Rue La-Bruyère Paris IX^e

LES ANNALES

POLITIKES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine: Juvénal à Ba-Ta-Clan
La Situation: Suivant le Rêve de Cham-berlain
Les Echos
Avant les mille et une Expositions. ..
Caquets de chez Barbin
Emile Bergerat
Les Quarante travaillent au Dictionnaire;
Pe:sées; Poèmes:
Les Livres
De ma Fenêtre
C'est le Midi (Poème)
Fragments de Philosophie
Le Sachet de Lavande (Roman)
La Semaine Rimée: Toile de Jouy ..
Au Bagne

Le Bonhomme CHRYSALE
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
MARCEL BOULENGER
JEAN BASTIA
ADOLPHE BRISSON
ÉMILE BERGERAT
G. DE PAWLOWSKI
MIGUEL ZAMACOIS
JACQUES NORMAND
GUSTAVE LE BON
MATHILDE ALANIC
HUGUES DELORME
ALBERT LONDRES

Les Nations Amies: Le Fuji, Mont Sacré
M. A. Alvarez et la Société des Nations
Entre la France et l'Espagne
Les Echos des Nations Amies
En regardant agir les « Héritiers de la
Victoire »: VI. La Garde Montante ..
La Vie Scientifique: Sur Quelques Ou-
vrages Nouveaux Relatifs aux Termites
Automne (Poème)
Propos sur les Sports
La Science au Jour le Jour
Les Conférences de l'Université des Annales
Les Maisons Claires
La Femme et le Foyer
Revue Financière de la Semaine

BRIEUX
M. MUSCAT D'ORSAY
R. DE F.
E. PAGES et H. CHAMPLY
E.-L. BOUVIER
HENRI DE RÉGNIER
JACQUES MORTANE
RENÉ BROCARD
JEAN S...
Y. S.
SIMONNE B...

Théâtre: *LES DIEUX ONT SOIF*, de PIERRE CHAINE, d'après ANATOLE FRANCE (5^e acte)

ILLUSTRATIONS. — Au Bagne: Le Camp de Saint-Laurent-du-Maroni; L'Île du Diable (neuf photographies). — Le Fuji: Les Pèlerins sur la Montagne Sacrée (huit photographies). — Dessins de J. Basté, Maurice Berty, Zyg Brunner, Ch. Genty, H. Gervèse. — Couverture: Jeune Femme à l'Eventail, par Helier Cosson.

Notes de la Semaine

Juvénal à Ba-Ta-Clan

LE DÉPUTÉ Charles Bernard est en ce moment le héros d'une aventure singulière et assez comique. La direction d'un music-hall lui ayant demandé une série de conférences sur les mœurs parlementaires, il acquiesça volontiers, car il se pique d'être en même temps qu'un législateur, un moraliste et un humoriste. Il se présenta donc devant la foule qui se pressait dans la salle de Ba-Ta-Clan, plein de son sujet et de confiance en soi, ravi d'affirmer quelques vérités nécessaires, certain, croyait-il, d'amuser et d'instruire ses auditeurs par des traits piquants, par de curieuses et véridiques anecdotes; ravi, enfin, de donner libre cours à son ironie meurtrière, à son humeur satirique.

O stupeur! Il entre en scène. Il entame son discours. Dès les premiers mots, une huée formidable lui coupe la parole. Ce sont des éclats de rire, des apostrophes, des imitations de cris d'animaux, des coups de sifflet, bref, cet ensemble de bruits discour-

tois, de gestes agressifs, de gaietés insolentes, qui constitue ce qu'on appelle, en termes d'argot théâtral: l'emboitage.

Quelles peuvent être les causes de cette hostilité? M. Charles Bernard n'est pas un homme violent. Il n'occupe point au Palais-Bourbon une de ces situations de premier plan qui excitent la haine de quelques-uns et la secrète jalousie de tous. S'il a des ennemis, ce sont des ennemis discrets, incapables de susciter des cabales. Au contraire, ses collègues lui témoignent plutôt de la sympathie. Ecartons l'idée d'un complot méchamment, patiemment ourdi. Il s'agit, ce me semble, d'une manifestation spontanée. Les assistants ne désapprouvaient point les mots prononcés par l'orateur, puisqu'ils ne les connaissaient pas et qu'ils refusaient de les entendre. Non. C'est sa présence seule et le sujet inscrit au programme qui les agaçaient, les irritait. Peut-être, saturés de politique, désiraient-ils, s'étant nourris des journaux du matin et du soir, s'en écarter jusqu'au lendemain. Et puis, la politique déchaîne les passions. Dès qu'elle intervient, la discorde éclate. Il suffisait que le conférencier abordât ces matières pour éveiller

l'esprit de contradiction et provoquer le tumulte.

Ce sont là des raisons qui, à la rigueur, justifieraient l'incident. Il en existe sans doute d'autres plus profondes. Les Français en général, et en particulier les Parisiens, ont de la finesse, du bon sens et cet instinct de logique qui caractérise notre race. Ils veulent que chaque chose soit à sa place et que les convenances soient observées. Le parlementarisme n'inspire à la plupart d'entre eux qu'un enthousiasme et un respect modérés. Ils ne trouvent point mauvais qu'un pamphlétaire critique vertement dans sa feuille la Chambre, le Sénat et les ministres, même s'il est député, comme M. Léon Daudet et comme jadis Henri Rochefort. Si ces pages sont cinglantes, bouillonnantes de verve et bien enlevées, ils y applaudissent, fussent-elles parfois paradoxales et cruelles à l'excès. Mais qu'un représentant du peuple monte sur les tréteaux d'un beuglant et vienne, entre les contorsions d'un clown et les couplets d'une chanteuse à la mode, dénigrer l'institution dont il a l'honneur de faire partie, cela les choque, leur paraît malséant, indélicat et aussi leur

paraît absurde. « Nous sommes ici pour nous distraire. Au diable le raseur ! » murmurent-ils. Ils renvoient le speaker mal avisé à ses électeurs et jugent que les réunions publiques ne se tiennent point au café-concert. M. Charles Bernard a beau annoncer que le produit de ses conférences contribuera à doter les laboratoires, ce désintéressement ne désarme pas les spectateurs. Leur opposition naît d'un invincible malaise, que provoque le manque de goût.

Malgré les révolutions qui l'agitèrent et la suppression des anciennes disciplines, la France reste traditionnellement fidèle aux vertus du siècle de Louis XIV. Elle exècre l'incohérence et l'incongruité. Elle aime l'ordre, l'élégance et la mesure.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Notre Prochain Volume-Prime

Désirant chaque année en varier la matière, nous avons fait appel à un jeune ingénieur plein d'imagination et lui avons demandé d'user de ses connaissances techniques dans le double but de divertir les lecteurs et de leur rendre service. Il s'est mis à l'œuvre et nous a apporté un manuscrit intitulé :

LES AMUSEMENTS UTILES

Cent soixante-dix chapitres. Chaque chapitre accompagné d'une figure. Tous ces chapitres indiquent les moyens de transformer les objets familiers qui garnissent la maison, d'en tirer mille ressources imprévues. Rien de plus curieux, de plus industriel, de plus spirituel. Construire ces appareils, ces outils, en se servant de ce qu'on a sous la main, est un aimable passe-temps. Ces petits travaux exerceront la patience et l'adresse et obtiendront, nous en sommes sûrs, le plus vif succès.

Les Bons spéciaux, dispensateurs de faveurs innombrables, s'ajoutent comme de coutume à l'ouvrage. Ils sont au nombre de 250 et donnent droit à des réductions de prix dans des magasins de premier ordre, dans plus de cinquante cinémas, dans plus de soixante hôtels, dans quelques-uns des principaux théâtres de Paris : l'Odéon, la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu, le Théâtre-Sarah-Bernhardt, le Théâtre-Cora-Laparcerie, Trianon-Lyrique.

Un autre théâtre est venu à nous : la Comédie des Champs-Élysées, où sont représentées tant de pièces remarquables et d'un goût nouveau, sous l'initiative de MM. Jacques Hébertot et Pitoëff.

Bien entendu, la Tournée des *Annales* n'est pas oubliée. Elle s'exécutera en 1924 avec autant d'éclat que les années précédentes.

Le volume sera à partir du 15 novembre prochain à la disposition des abonnés, auxquels il sera délivré gratuitement dans nos bureaux ou expédié contre 75 centimes joints au montant de l'abonnement nouveau ou du réabonnement.

Nos Pièces de Théâtre

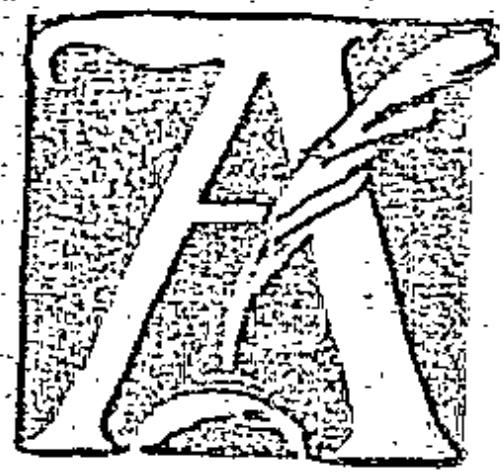
Nous avons demandé à la famille de Victorien Sardou l'autorisation de publier

THÉODORA

ce drame puissant, cette passionnante étude du monde byzantin, qu'une brillante reprise au Théâtre-Cora-Laparcerie vient de remettre en lumière. La pièce paraîtra prochainement.

Suivant le Rêve de Chamberlain

12 octobre.



LA CONFÉRENCE impériale siège à Londres. M. Bruce, le Premier australien, et M. Massey, Premier néo-zélandais, y coudoient M. Graham, ministre des Chemins de Fer du Canada; M. Burton, ministre des Finances de l'Union Sud-Africaine; M. Warren, de Terre-Neuve; M. Darda Dalal, haut commissaire pour l'Hindoustan.

Voici donc assis autour d'un tapis vert les représentants de 432 millions d'hommes, vivant sur 32.122.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire soixante fois l'étendue de la France et cent fois l'étendue de l'Angleterre! La superficie des terres émergées étant d'environ 140 millions de kilomètres carrés, l'« Empire » en occupe à peu près le quart et plus du quart des habitants du globe y respirent. Une telle masse d'êtres humains, la plus imposante qui existe sous le ciel, devrait, par son seul poids, dominer le monde, si elle formait vraiment un tout; mais il n'en est rien, on va le voir, car, dispersé aux quatre coins de la planète, cet empire n'est qu'un assemblage de peuples divers, très indépendants les uns des autres et dont les intérêts sont parfois opposés. Quoi qu'il en soit, la réunion de la conférence impériale est un grand événement et d'importantes décisions peuvent y être prises, dans l'ordre économique, sinon dans l'ordre militaire.

Les colonies autonomes anglaises forment, on le sait, de véritables Etats jouissant d'une quasi-indépendance. Si l'Empire britannique fit partie des cinq puissances désignées par le Traité de Versailles comme « les principales puissances alliées et associées », ledit traité n'en fut pas moins signé, « pour le Dominion du Canada, par les honorables Charles-Joseph Doherty et Arthur Lewis Sifton, ministres de la Justice et des Douanes; pour le Commonwealth d'Australie, par les très honorables William-Moonis Hughes, attorney général et premier ministre, et sir Joseph Cook, ministre de la Marine; pour l'Union Sud-Africaine, par les très honorables général Louis Botha, ministre des Affaires Indigènes et premier ministre, et lieutenant général Jan Christiaan Smuts, ministre de la Défense; pour le Dominion de la Nouvelle-Zélande, par le très honorable William Ferguson-Massey, ministre du Travail et premier ministre ». Deux plénipotentiaires, enfin, représentaient l'Inde.

Chaque colonie autonome est dotée d'un régime parlementaire. Le Parlement y est composé de deux Chambres : l'une est élue au suffrage universel; les membres de l'autre sont nommés à vie, ou élus au suffrage à deux degrés, ou choisis par la Couronne. Ces Parlements coloniaux sont des assem-

blées législatives et non constituantes. Le pouvoir exécutif est théoriquement aux mains du gouverneur, qui représente le roi; et pratiquement exercé par le premier ministre qu'il choisit. Le gouvernement est, naturellement, responsable devant les Chambres.

L'exemple de la guerre d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique ne fut point perdu pour le gouvernement de Londres. Il sut relâcher les liens qui attachaient les colonies autonomes à la métropole. Il les traita sur un pied de presque égalité. Mais, bientôt, certains esprits d'outre-Manche jugèrent qu'il était temps de s'arrêter dans cette voie, de réagir, de grouper en un solide faisceau les forces qui se dissociaient de plus en plus. Dès 1887, pour le jubilé de la reine, les premiers ministres des colonies autonomes se réunirent à Londres en conférence. En juillet 1897, pour le sixième anniversaire de son avènement, au cours d'une seconde conférence, ils examinèrent timidement les mesures à prendre pour l'organisation fédérale de l'Empire.

Réaliser une étroite union économique et militaire entre les Dominions et la métropole, telle était la grande idée de Chamberlain. Il voulait que les diverses parties de l'Empire formassent entre elles un « Zollverein » au milieu duquel tous les produits circuleraient librement, protégés qu'ils seraient par un tarif unique contre les importations étrangères.

D'autre part, les guerres (guerre du Transvaal d'abord, guerre de 1914 ensuite) rapprochèrent les colonies et la mère patrie. En 1899, mais surtout de 1914 à 1918, on vit les contingents canadiens, australiens, néo-zélandais, sud-africains, hindous, prendre part à la bataille aux côtés des soldats britanniques. De 1914 à 1918, les premiers ministres des Dominions présents à Londres constituèrent un véritable cabinet impérial.

Aujourd'hui se pose une double question : va-t-on revenir au programme de Chamberlain et établira-t-on un régime économique de *préférence impériale* pour l'Angleterre et ses colonies? Organiserait-on un système de collaboration politique permanente entre la métropole et les colonies autonomes? — Le monde entier attend les décisions qui vont être prises. Car, économiquement et politiquement, le contre-coup en sera retentissant.

Je ne crois pas à la constitution d'un gouvernement impérial commun à l'ensemble de l'Empire, du moins avant longtemps. Je ne crois pas à la création d'un cabinet commun, non plus qu'à celle d'un « superparlement » chargé de discuter des intérêts supérieurs de la collectivité britannique. Certains Anglais s'y opposent, mais surtout les Dominions, et particulièrement le Canada.

Le Canada veut être une nation et entend avoir sa politique extérieure à lui. En juin 1921, il refusa à M. Lloyd George de remettre aux mains d'un Conseil d'Empire où il aurait été représenté le droit d'envoyer des troupes canadiennes en Mésopotamie ou en Egypte. Ces jours-ci, essayant d'analyser l'état d'esprit dans lequel les délégués canadiens se présenteraient à la conférence, le *Daily News* écrivait très justement :

« L'attitude de M. Mackenzie King envers la prochaine conférence impériale a été décrite comme celle de « bienveillant détachement ». La phrase a été prononcée par un publiciste hostile, mais elle rend bien la prudence avec laquelle le premier ministre canadien abordera la réunion de Londres. Son attitude réservée ne vient pas de ce qu'il est libéral, mais canadien. Le Canada a toujours revendiqué avec ardeur son autonomie : il a combattu sans répit les projets de centralisation présentés sous le couvert d'une fédération impériale. Le grand libéral sir Wilfrid Laurier a constamment adjuré ses compatriotes de ne pas se laisser entraîner dans le gouffre du militarisme européen. Le peuple canadien n'a pas ménagé ses ressources pour la défense de l'Empire à l'heure du danger. Mais l'expérience l'a convaincu qu'il devait garder la direction de ses destinées en ses propres mains... »

Le gouvernement canadien entend faire les efforts militaires qu'il faut, mais du seul point de vue de la défense nationale canadienne et non de la politique étrangère britannique, et c'est, au fond, l'avis de l'Union Sud-Africaine comme de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande. L'établissement d'une base navale à Singapour ne l'intéresse guère et il ne l'envoie pas dire.

Quant à l'organisation d'une union douanière impériale britannique, à l'intérieur de laquelle les produits protégés contre les offensives de l'étranger par de solides barrières de tarifs circuleraient librement, elle ne va pas non plus sans de sérieuses difficultés.

Ici encore, les intérêts des différentes fractions de l'Empire s'opposent souvent les uns aux autres. Que l'Australie soit favorable à la « préférence impériale », cela s'explique. Elle est loin de tout grand centre industriel; autrefois, elle était obligée de s'approvisionner surtout dans la métropole; en 1914, l'Angleterre lui fournissait 63 0/0 des 600.000 tonnes d'objets d'acier qu'elle devait importer. De plus, grande région de laine, elle exportait 23,8 0/0 de sa production totale en Angleterre. Aujourd'hui, la situation se modifie. Ayant construit des hauts fourneaux pendant la guerre, l'Australie n'importe plus que 200.000 tonnes d'acier et s'appête à travailler elle-même une bonne part de sa laine; mais, cependant, elle a besoin encore du marché anglais, comme elle désire conserver l'« assurance » de la flotte et de la puissance britannique contre une agression éventuelle.

Par contre, le Canada, qui, malgré le tarif Fordney, vend presque autant aux Etats-Unis qu'à la Grande-Bretagne, et lui vendra plus encore dans l'avenir, le Canada ne peut accepter d'entrer dans une union douanière qui compromettrait ses relations commerciales avec ses voisins du sud. Ces voisins, d'ailleurs, protestent déjà vigoureusement contre les mesures économiques envisagées à la conférence impériale. Les industriels et les commerçants de New-York suivent avec anxiété le débat sur les

propositions du Premier australien, comme aussi les hommes politiques et d'affaires de Buenos-Aires, comme les politiciens et économistes anglais qui voient renaître la lutte du protectionnisme contre le libre-échange... C'est toute la politique intérieure et extérieure de l'Empire, c'est son avenir qu'on discute aujourd'hui à Londres, suivant le rêve de Chamberlain.

ANDRÉ FRIBOURG, député de l'Ain,
secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des
Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.



Le Vieil HP et le Jeune CV

On s'intéresse ici à tous les changements qui s'introduisent dans le vocabulaire. Or, depuis quelque temps, et surtout depuis le dernier Salon de l'Automobile, nous constatons que la déjà vieille formule HP, d'origine britannique, tend à être remplacée par une autre, française celle-là : CV.

Le *Génie Rural* nous donne, à ce propos, des indications précises. Nous ne saurions trop recourir aux organes spéciaux quand il s'agit de traiter des questions techniques.

D'abord, on commet une erreur en employant l'abréviation HP (*horse power*). HP, expression anglaise, correspond à environ 76 kilogrammètres, unité de puissance anglaise.

L'unité de puissance française étant de 75 kilogrammètres, il est donc irrégulier et dangereux de se servir d'une abréviation ajoutant un kilogrammètre à notre unité. En mettant, par exemple, 10 HP, on veut dire, en France : 10×75 , c'est-à-dire 750 kilogrammètres. Il est facile de se rendre compte des ennuis que l'emploi erroné de l'abréviation HP pourrait occasionnellement créer à nos constructeurs.

Il y aurait donc lieu, conclut notre confrère, de se servir et de vulgariser l'appellation française Cheval-Vapeur et l'abréviation CV, lesquelles correspondent exactement à notre unité.

D'ailleurs, la direction de l'Aéronautique a également décidé que le terme HP ne serait plus choisi pour définir la puissance des moteurs d'aviation et se verrait remplacé dorénavant par l'abréviation CV.

HP est condamné. Vive son successeur CV ! Et ce n'est pas une mince chose que cette petite victoire remportée sur le snobisme et la routine.

Par « Les Annales »

La Comédie-Française vient de représenter une comédie en trois actes et en vers : *Jean de La Fontaine ou le Distrait Volontaire*, de MM. Louis Gendreau et Guillot de Saix.

Ce dernier a conté à l'actif reporter de *Comœdia*, M. Asté d'Esparbès, comment fut composée, de 1908 à 1910, cette œuvre, dont le titre primitif était *Clymène* :

« La guerre vint. *Clymène* dormait. Louis

Gendreau cantonna, comme lieutenant, dans le pays de La Fontaine et me rappela la pièce dans la dernière lettre qu'il m'écrivit. Il fut tué à Crouy, au début de 1915. Dans ma douleur de perdre un ami si précieux, je ne songai plus à *Clymène*. Mais la veuve du poète ayant porté le manuscrit à Edmond Rostand, celui-ci me convoqua et me dit :

« — Ce serait un crime de laisser cela ainsi. Il y a trop de bonnes choses pour que vous ne les mettiez pas en valeur.

« — Je n'ai plus le courage d'y toucher.

« — Ayez-le. Condensez les deux premiers actes et refaites les deux autres.

« Je me remis au travail. Et je passai de longues soirées avec le poète, alors installé en son rez-de-chaussée de l'avenue de La-Bourdonnais. Ces heures sont pour moi inoubliables. Edmond Rostand étudiait le manuscrit comme s'il se fût agi d'une de ses pièces, conseillant telle coupure ou telle addition, écrivant de sa main un projet de mise en scène.

« Vous savez que, bien que souffrant, ou plutôt très fatigué, il prit la peine de lire lui-même la pièce au Comité de lecture. Il avait même promis d'écrire le prologue : « Molière recevant chez lui Jean de La Fontaine. » Hélas ! il est mort, lui aussi !... »

Terminons par ce piquant détail : la collaboration de MM. Louis Gendreau et Guillot de Saix, qui date de 1906 (alors que celui-ci faisait son service militaire à Dijon et que celui-là était caserné à Mont-de-Marsan), est due à l'intermédiaire des *Annales*. L'un et l'autre, s'ennuyant en exil, avaient cherché et trouvé, par le Petit Courrier de notre revue, le correspondant littéraire de qui les épîtres aidaient à supporter une vie singulièrement prosaïque...

AVANT LES MILLE ET UNE EXPOSITIONS

ÉVIDEMMENT, l'automne est la plus belle saison de l'année. Sans nul doute, il y a en forêt des parfums si violents qu'on en perd la tête. Bien sûr, les ors, les roux, les jaunes, les tons corail du moindre bois, quoi de plus splendide ? Et puis, la chasse, les crépuscules, les amours de l'été qui se défont ou se renouent, plus tendres... Oui, d'accord, voilà qui est entendu.

Mais il y a aussi les expositions qui vont recommencer... Ah ! ça, pour le coup, c'est terrible !

S'il suffisait, encore, d'y aller passer des tableaux en revue ! Leurs nuances ou leurs outrances n'ont rien de désagréable. Au contraire, elles donnent à penser. On songe, comme Erasme, que la folie mène le monde, ce qui constitue la meilleure leçon de modestie, et l'on voit de belles couleurs qui se bat-

tent entre elles, spectacle d'un vif agrément pour un bon sportsman.

Seulement, — hélas! — les savants dilettantes sont là, et ils vous attendent, les gailards! Et, dès le Salon d'Automne, nous allons en entendre, des théories, des disputes, des anathèmes, des louanges hyperboliques et menaçantes, des expressions de mépris, des ricanements de dédain! Nous en verrons, des yeux au ciel, des mines extatiques ou des sourires pincés! O détestable cacophonie, dans les sociétés où l'on se pique d'avoir le goût délicieux!

Et dire que tout cela serait tellement simple, si l'on voulait!

Une modiste que je connais — j'ai des relations fort étendues — m'a dit un jour :

— Croyez-vous donc que je sache comment un chapeau se terminera, lorsque je le commence? Je laisse aller ma fantaisie et mes ciseaux; un dieu les mène. Peu à peu, le chapeau se dispose et se dessine. Bref, je suis la première surprise de la merveille ou du monstre qui naît sous mon aiguille. Pan rêvait, la syrinx aux doigts : moi, c'est un chapeau dans les mains...

Cependant, jetant les yeux autour de moi, je n'aperçus en la chambre que des ouvrages non finis, ou à peine ébauchés.

— Mon cher, me dit-elle, tels que les

voilà, c'est-à-dire non finis, je vendrai mes galurins plus cher : leur désordre vous aura des airs de génie. Ce seront des chapeaux d'art, et voilà tout.

Cette modiste parlait avec une profonde sagesse.

MARCEL BOULENGER.

Les Deuils

Emile Berr, qui vient de mourir prématurément, était un excellent journaliste et un remarquable écrivain. Ses reportages du *Figaro* sont des modèles du genre, et dans ses volumes, si fins, si pénétrants, il s'affirme psychologue et peintre des mœurs. Il prendra place parmi les moralistes français.

Un Joli Mot d'Enfant

Une petite bergère qui gardait ses moutons, comme au vieux temps des Contes de ma Mère l'Oye, avec un chien qui n'était point bon, tout à coup se voit mordue à la figure par l'animal devenu furieux. L'enfant, sans oublier son devoir, tenant à deux mains sa joue déchiquetée et ruisselante de sang, rassemble son troupeau, le ramène à la ferme et dit :

— Ça se trouve bien tout de même que ce soit l'heure de rentrer!



DEPUIS QUELQUE TEMPS, venait dans les hôpitaux parisiens une femme qui prétendait avoir un lézard dans le ventre. Elle demandait instamment qu'on pratiquât l'opération qui la délivrerait du saurien indiscret.

Elle l'avait, disait-elle, avalé par mégarde — ce qu'on crut aisément — et le sentait aller et venir, faire les cent pas dans les cavités abdominales de son individu.

Les chirurgiens eurent beau lui représenter qu'elle faisait erreur, que son ventre n'était l'ancre d'aucun monstre; l'un d'eux lui fit observer que les lézards ne se plaisent que dans les lieux arides et rocaillieux; un autre ajouta comme argument que les lézards ne se nourrissent que de très petits animaux et qu'il était impossible que son hôte se soit à ce point trompé, elle n'en voulut point démordre et supplia qu'on mît à la porte de chez elle ce mac-mahon de lézard-là.

Tant est vrai qu'il reste toujours, chez l'homme, quelque chose de l'enfant qui creve son tambour pour voir ce qu'il contient — et, chez la femme, de la petite fille qui n'a de cesse qu'elle n'ait ouvert le ventre de sa poupée et répandu le son qu'il contenait.

Il fallut, pour qu'elle se tint tranquille et se sentit délivrée de son cauchemar, qu'un chirurgien, après l'avoir chloroformée, lui fit une incision peu profonde, la recousit, la gratifiait de points de suture et montrât même à la malade — de qui la tête surtout était lézardée — un joli petit saurien dans un bocal.

Verrons-nous demain un interne déplacer une échelle et dire au malade :

— Là!... le sang ne pourra plus vous monter à la tête : l'échelle est enlevée!

Sans doute, apprendrions-nous bientôt que nombreux sont les gens qui veulent être opérés, celui-ci pour avoir avalé des couleuvres, celui-là parce que sa cervelle est le logis d'un

hanneton, cet autre pour avoir croqué le marmot. Seul, le caissier, qui a mangé la grenouille, ne se présentera pas à l'hôpital, craignant qu'on ne le transfère de là dans quelque prison, — quand il aura recouvré la Santé.

Jadis, un homme faisait le lézard sur la plage.

Advint une baleine qui le prit pour un asticot et l'avalait.

Jonas — c'était son nom — resta trois jours dans le ventre du cétacé, sans cesser de vivre, mais non sans faire son profit de ce qu'il observait pendant le temps de sa reclusion :

Il s'était d'abord étonné que, malgré qu'il fût au milieu de la mer, il ne se mouillât pas. Il comprit que c'était la baleine qui empêchait qu'il fût trempé et chercha pour quelle raison. Il observa que le corps de la baleine était fait à l'intérieur d'une sorte d'armature rigide sur laquelle la chair du monstre était tendue et que le tout offrait à l'eau assez de résistance pour que celle-ci ne pût pénétrer. Et il se dit :

— Si jamais je parviens à sortir d'ici, j'inventerai un objet qui sera composé de ces sortes de baguettes flexibles et résistantes que je vois au sein de cette baleine et sur lesquelles je tendrai de la soie ou de la silésienne et qui empêchera que le peuple juif se mouille par les temps de pluie.

Car déjà, au temps de Jonas, Israël avait l'esprit pratique et savait voir et comprendre.

Les accidents automobiles se multiplient à Paris, en raison directe de la multiplication même des voitures. Chaque jour, il sort de nouveaux véhicules de chez le charron; chaque

Le médecin appelé, sans perdre une seconde, donne une injection antitétanique, fait coucher l'enfant et lui demande :

— Alors, si le chien t'avait mordue dans la journée tu ne serais pas rentrée?

Et l'enfant, très simple:

— Qui donc alors qui aurait gardé mes bêtes?

N'est-ce pas un trait de conscience émouvant?

Et cette histoire vient de se passer la semaine dernière dans le Cantal.

Le Carillon de Saint-Quentin

Nous avons parlé du carillon de Malines. Des lecteurs nous reprochent aimablement de ne point souffler mot du carillon de Saint-Quentin, lequel s'est tu, de par le vandalisme teuton. Oui, la « Catésienne », qui datait de 1506, fut enlevée en 1917 par les Allemands, avec ses quatre-vingts autres sœurs, plus jeunes, puisque celles-ci ne tintaient que depuis 1762. Or, si nous évoquons le souvenir de ces disparues, il nous est impossible de ne point saluer celui qui les anima pendant un demi-siècle, le maître carillonneur, M. Cantelon.

Car M. Cantelon a droit à notre respect

jour, par conséquent, le nombre des accidents s'accroît. Les calculs de probabilités ne défont jamais.

Jadis, un Club de gourmets automobilistes, le Club des Cent, avait voulu obvier aux accidents promis par la frénésie (« frénésie » ne vient pas de « frein », tout au contraire) des chauffeurs, en créant un insigne : l'étoile bleue.

Sur la voiture conduite par un mécanicien honnête, une étoile bleue, portant le mot courtoisie, eût été peinte. Les adhérents devaient signer une déclaration dont voici quelques formules entre vingt autres :

a) Je ne double jamais une voiture dans un virage. La politesse est mère de la sûreté;

b) Parce que je roule en auto, je ne me considère pas comme le dieu de la poussière;

c) Tout le monde a droit à la route, même les veaux;

d) Je ne dis jamais : « Je suis allé de Paris à Lyon en six heures six. » Un tel langage signifie seulement qu'on a une forte voiture, qu'on est un mauvais citoyen et un homme nuisible;

e) Un charretier a le droit de ne pas être un homme du monde, mais un homme du monde n'a pas le droit de parler comme un charretier;

f) Jamais je n'injurie un piéton, un cocher, un chauffeur, dans la crainte que si, à son tour, il me traite d'imbécile, ce jugement ne soit justifié... Etc., etc.

Mais comme dit la chanson :

C'était un beau rêve,
Un beau rêve d'amour.
Les beaux rêves d'amour
Ne durent pas toujours...

JEAN BASTIA.

admiratif. C'est non seulement un vibrant artiste, un émérite musicien. En ce vieillard frémit une âme ardente de patriote.

Le 28 août 1914, alors que les envahisseurs pénétraient dans la cité, le maire le fit appeler, lui enjoignant d'arrêter, en signe de deuil, le carillon qui, tous les quarts d'heure, égrenait des airs joyeux. Pour toute réponse, M. Cantelon objecta qu'en 1870, le carillon n'avait pas cessé de fonctionner. Et les cloches continuèrent de faire entendre leurs voix argentines.

Cependant, le jour où, en 1917, l'ennemi mit en branle toutes les cloches de la ville pour célébrer une victoire remportée sur le front russe, le carillon demeura muet : l'excellent M. Cantelon, dans un élan de fureur sacrée, venait d'en briser le délicat mécanisme.

Vint l'exode en masse des Saint-Quentinois. Puis, les Boches emmenèrent les cloches. Dieu sait où, et en firent Dieu sait quoi. Bref, M. Cantelon, au lendemain de l'armistice, n'eut qu'un souci : reconstituer son cher carillon. Il fut encouragé dans ce projet par son célèbre confrère malinois, Jef Denyn, qui, au cours d'une fête, recueillit près de cinq mille francs.

Poussé par un sentiment d'une délicatesse infinie, M. Cantelon veut que les cloches futures viennent de Belgique, de cette Belgique qui, la première, apporta son aide généreuse à la ville martyre. Le 17 juillet dernier, à Louvain, en présence des autorités saint-quentinoises, les cinq cloches principales furent fondues et le vieux carillonneur eut un geste aussi émouvant que celui d'un Bernard Palissy : il jeta dans le métal en fusion plusieurs médailles d'argent gagnées par lui en des concours de musique et retrouvées miraculeusement sous les ruines de sa maison détruite.

Mais voilà!... Le carillon complet coûtera fort cher... En dépit de tous les obstacles, notre vaillant septuagénaire s'est juré de ne point mourir sans remonter à son clavier, sans éveiller sa tour endormie. Souhaitons qu'un si noble désir soit exaucé. Il est si triste de voir la maison sans enfants, le nid sans oiseaux, et le carillonneur sans carillon...



Encore une Rime en « omphe »

Cette fois, je suppose que c'est la dernière. Il s'agit de l'adjectif *agomphe*, dont le Grand Larousse nous donne la définition :

« AGOMPHE. Adjectif, de *alpha*, privatif, et *gomphios*, dent. Qui n'a pas de dents. Se dit des infusoires rotifères dont les mâchoires sont dépourvues de dents. »

Un abonné, M. Jéru-Masol, qui a découvert cette rime il y a fort longtemps, s'est divertie à l'enchâsser dans un quatrain :

*Des cruautés du sort la volonté triomphe !
Le plus faible mortel peut vaincre le destin !
Quand on a du courage et qu'on n'est pas agomphe,
On peut montrer les dents au début du festin !*

Il y a bien encore une rime montmartroise, sonnant fort aux oreilles, mais dont l'audace n'a d'égale que la précarité. La voulez-vous ?

*Le bon amphitryon f'
rait tout pour assurer de ses plats le triomphe !...*

Tant il est vrai que, sur la Butte, on se joue de toutes les difficultés.

Ah ! si la rédaction du dictionnaire des rimes était confiée aux chansonniers!...

BERGINES.

ÉMILE BERGERAT

IL VIENT de mourir, presque octogénaire, retiré depuis plusieurs années de la vie active, un peu oublié de la génération nouvelle, non de ceux qui le connurent au temps de ses succès. Il fut une des figures les plus originales de son époque. Littérateur né et passionné de littérature, il avait reçu du ciel la plupart des dons qui font l'écrivain : l'imagination, l'ingéniosité, la fantaisie, la virtuosité, l'abondance, la verve intarissable, le goût de la controverse, l'invention verbale. A seize ans, sur les bancs du collège, il envoyait sa première pièce à la Comédie-Française, qui l'acceptait d'emblée. Il a produit la matière de cinq ou six cents volumes, collaboré à tous les journaux. « Depuis 1865, déclarait-il, il n'est pas de périodique, soit disparu, soit régnant encore, où je n'aie versé du jus de cervelle. »

Cet homme épris de son métier, honoré de ses confrères, aimé du public, était-il heureux ? Non, car il ne croyait point avoir rempli sa destinée. Son esprit éblouissant, fécond en saillies, était un esprit chagrin, insatisfait de ce que lui donnait la vie, dévoré du regret de ce qu'elle lui avait refusé. Il composait par douzaines des comédies et des drames, mais ces ouvrages n'étaient point joués ; ou, joués, ils n'obtenaient point le suffrage de la critique ; ou, loués par elle, ils n'allaient pas à la centième représentation. Et Bergerat se déchaînait contre la sottise des directeurs de théâtre, contre l'incompréhension des feuilletonistes, contre la stupidité de la foule. Il mettait d'ailleurs dans ses philippiques le meilleur de lui-même. Les préfaces de *Ours* et *Fours* sont des chefs-d'œuvre comparables aux *Mémoires de Beaumarchais*. Sa méchante humeur s'exhale avec une merveilleuse drôlerie. Elle lui suggère des trouvailles d'expression qui font fortune. Le mot « tripatouillage » a jailli de la plume courroucée de Bergerat quand il accablait d'invectives l'infortuné Porel, une de ses têtes de Turc. Il ne ménageait guère plus Francisque Sarcéy ni Jules Claretie, qui entravaient, croyait-il, sa carrière dramaturgique.

Il ne taquinait pas seulement les hommes. Il s'attaquait aux institutions. De quelles flèches acérées, empoisonnées, n'a-t-il pas criblé l'Académie ? Ce qui ne l'empêcha point un jour de solliciter ses suffrages. Il détestait et raillait la Légion d'honneur, mais il devint chevalier de cet ordre national. Il ne refusa point le ruban rouge que lui offrit un ministre aimable et persuasif.

Il y avait en Bergerat de l'*Alceste* et du *Panurge*. Il pensait sincèrement haïr le monde, mais cette haine était surtout un prétexte à trourser de vives chroniques et à aiguïser des phrases piquantes. Débonnaire au fond, et très sensible, Bergerat-Caliban ignorait la méchanceté, ne s'obstinait pas dans la rancune. Peu à peu, ces bouillonnements s'apaisèrent. La vieillesse apporta au misanthrope, non sans doute le bonheur intégral si rarement atteint, du moins une sérénité relative. Las de polémiquer éternellement, il eût voulu qu'une consécration officielle couronnât ses longs efforts et imposât son nom à l'admiration et au respect des gens qui ne l'avaient pas lu. « Voyez-vous, mon cher confrère, me disait-il, il arrive un moment où l'on a besoin de gloire. » Ce désir, les membres de l'Académie Goncourt l'ont exaucé en l'appelant parmi eux.

Le trait qui caractérise ce brillant journa-

liste, c'est l'amour du paradoxe. Nier les vérités communément admises, soutenir des thèses absurdes ou aventureuses à l'aide d'arguments captieux, extraordinairement touffus et qui, s'ils ne persuadaient pas toujours, divertissaient et parfois éveillaient l'inquiétude et faisaient penser : voilà les jeux auxquels se complaisait Bergerat. Il y excellait. Il y trouvait mille délices que partageait quelquefois le lecteur. Plus raisonnable, il aurait exercé sur ses contemporains une action plus directe. Mais Bergerat ami du sens commun n'eût pas été Bergerat.

ADOLPHE BRISSON.



L'Œuvre d'Émile Bergerat

A l'œuvre copieuse d'Émile Bergerat, nous empruntons des fragments qui mettent en lumière quelques aspects de son talent.

Voici d'abord une chronique qui présente de spirituelles observations sur l'académique et laborieuse confection du dictionnaire :

LES QUARANTE TRAVAILLENT AU DICTIONNAIRE

LORSQU'IL nous déclare, et avec quel sourire de confident des dieux ! qu'il faut douze cents ans à l'Académie pour achever son dictionnaire, n'allez pas croire au moins que M. Renan badine ! Non seulement il ne badine pas, notre petit Chateaubriand aux pommes, mais il est très grave, et même, s'il ne nous parle que de douze cents ans, c'est qu'il ne veut pas nous décourager. La vérité sur le dictionnaire est bien plus cruelle encore !

Le dictionnaire est une des arches saintes de la nation française. On n'y peut point toucher sans tomber en poussière. Ce legs de Richelieu est sacré, et le peuple, qui ne croit plus à rien, y croit. Depuis trois cents ans, — ce qui, ajouté aux douze cents de M. Renan, fait quinze cents, — il n'est pas un Français qui ne s'endorme, le soir, en disant à sa Française :

— Ecoute, bien-aimée, ce bruit de matériaux remués que tu entends au bout de la Seine, là-bas, devers le bi du bout du pont des Arts, c'est le bruit du dictionnaire. On forge la langue ! Quarante forgerons, la poitrine nue jusqu'à la ceinture, travaillent nuit et jour dans l'usine du Cardinal Rouge. Ils saisissent le verbe brut entre les mâchoires de leurs pinces lexicographiques, ils le tournent et le retournent, le battent sur l'enclume, le rougissent à blanc, le tordent, le lamentent et le forgent, enfin, comme saint Eloi l'orfèvre pendant que son fils *Oculi* soufflait !... M. Renan, l'un d'eux, assure qu'ils en ont encore pour douze cents ans avant d'avoir fini leur besogne. Dans douze cents ans, ô bonheur ! la langue sera forgée et tous les mots qui la composent seront de bronze et sans pailles.

Mais, pour que, même dans douze cents ans, il fût loisible à l'Académie de constituer enfin ce dictionnaire, il faudrait que le mouvement de l'humanité s'arrêtât et qu'il ne passât plus chez nous de caravanes portant des torches devant elles. Plus de découvertes, plus de mots nouveaux. Alors, le néologisme s'arrêterait avec la vie, et l'on résumerait. Est-ce donc, ô Renan, que dans douze cents ans tout doit être dit et exploré, que tous les cercles seront quadrifés, et que le génie de la race française au moins aura atteint à son expression suprême ? Peut-être est-ce là, en effet, le sens ironique de ce rendez-vous à douze siècles d'ici que vous donnez aux philosophes, délicieux poseur de lapins que vous êtes ! « Dans douze siècles, sous-entendez-vous, il y aura

toujours quelque chose de mort : moi, la Langue, ou la France!

M'est avis que ce ne sera pas la langue! Non, ce ne sera pas la langue, à la condition que, patriotiquement rebelle à l'erreur du cardinal, l'Académie renonce tout à fait au dictionnaire et lâche la bride aux néologismes.

La vertu des langues, c'est le néologisme, et Littré, qui n'était pas une bête, l'avait parfaitement compris. Son dictionnaire est le temple à la fois et l'hôpital de tous ceux qu'on a lancés dans la circulation depuis soixante ans, et les plus étranges y ont trouvé asile. J'en ai là pour ma part un certain nombre d'assez franche venue dans le hardi, par où j'aurai payé tribut de barbarisme à mon siècle. Lorsque je tenais la férule de critique d'art au *Journal Officiel*, je m'amusaïs à en ramasser de drôles dans les ateliers et je les imprimais tout vivants dans cet organe sévère. Ils y produisaient des effets de chandelle romaine, mais j'étais sûr que Littré les recueillerait. Il les recueillait, en effet, et il en enrichissait la langue.

S'en porte-t-elle plus mal? Je ne crois pas. Le lexique de la critique d'art est d'une pauvreté extrême et j'ai fait quelques heureux. Il y a des gens, à présent, qui peuvent exprimer leurs sensations devant un tableau et dans des termes pittoresques et représentatifs. D'autres viendront qui trouveront mieux encore et qui dégouteront (dégoter, monsieur Renan!) mes pauvres néologismes; ils iront dans le supplément, car Littré a trouvé le véritable dictionnaire et sa forme moderne, soit le dictionnaire qui remue et qui se renouvelle tous les six mois et qui se superpose en s'excluant. C'est le bon, et l'on n'a pas à attendre douze cents ans pour en jouir.

Chez Bergerat, le poète n'était pas moins habile que le prosateur. Il péchait même par excès d'habileté. Ses vers précieux, tarabiscotés, amusent l'esprit tout en l'agaçant un peu. Ils révèlent une prodigieuse dextérité. Ce sont des tours de force. A l'exemple de Villon, il cultivait la balade. Lisez celle-ci, rimée sur un sujet familier :

BALLADE DU REGRET DES SERVANTES

*Je songe aux innombrables filles,
Mille et trois par comparaison,
Brunes, blondes, plusieurs onguilles,
Qui servirent dans ma maison,
Elles nous qui tent sans raison,
Soit pour enrouer des trombones
Ou quelque autre combinaison;
Neiges d'antan, où sont mes bonnes ?*

*Lise, experte à tout jeu d'aiguilles,
Berthe aux pâtés de venaison,
Rosa, ma perle des Antilles,
Joséphine (voir Malmaison),
Et l'ange dont la liaison
Avec le goulot des bombonnes
Eût affronté la pendaison;
Neiges d'antan, où sont mes bonnes ?*

*Ont-elles repris leurs faucilles
Pour le temps de la fenaison,
Ou lâché, mères de familles,
Le métier sans morte-saison
Où l'on vit dans l'exhalaison
Des sulfures et des carbonées;
Faut-il dire leur oraison ?
Neiges d'antan, où sont mes bonnes ?...*

ENVOI

*Prince, veille à la livraison,
Entre ceux auxquels tu t'abonnes.
Du journal des gens de maison;
Neiges d'antan, où sont mes bonnes ?*

Il aimait aussi le sonnet, forme stricte qui, par sa difficulté même, le séduisait :

SONNET DU JONGLEUR

*Le rêve, ce serait, comme au siècle treizième,
D'être le bon jongleur et déburré garçon
Qui, la mallette au ventre et la vielle à l'arçon,
Chevauche par les bourgs en disant le poème.*

*Entre temps, on ferait des tours de force et même
De cartes, car il sied, pour remplir le bourseau,
D'adjoindre aux menuets du singe ou de l'ourson,
La magie amusante et les jeux de Bohême.*

*Le Moyen Age est l'âge où l'on vendait ses vers :
Prince n'était, ou gueux, voire bourgeois pervers,
À s'affranchir du joug de la Rime obéie ;*

*Et puis passait le roi, bienfaiteur sans ingrats,
Qui vous jetait du bout du sceptre une abbaye
Où, prieur, on mourait en odeur et très gras.*

Pour terminer, citons des pensées où éclate le pessimisme railleur et amer du chroniqueur moraliste :

PHILOSOPHIE POUR LES JOURS DE PLUIE

Sans la question d'héritage, on ne s'écritait même pas dans les familles.

Sois méconnu, mais dure! Tu boiras à ton tour à la vasque limoneuse de la gloire.

On fait « partie » d'un homme célèbre à qui on a prêté dix sous.

Maladresse : habileté qui n'a point réussi.

L'art n'est peut-être que le don de parer la vérité des grâces irrésistibles du mensonge.

Quel lien qu'une injure!

Il n'y a peut-être pas d'honnête homme.

On ne rend de services que pour pouvoir les reprocher.

La vraie honnêteté doit être bête, héroïquement, et sans phrases.

Le vent qui éteint l'allumette déchaîne le brasier.

Non, Buffon! Sur la planète, pas d'autre bête féroce que l'homme.

Le malheur d'autrui ne nous paraît jamais tout à fait immérité.

PROVERBES TURCS

La bouche du sage est dans son cœur. Le cœur du fou est dans sa bouche.

Celui qui donne peu donne de son cœur; celui qui donne beaucoup donne de sa fortune.

L'or est une terre jaune qui n'a pas de langue, mais là où il commence à parler, toutes les autres se taisent.

Le rossignol chante peu à peu dans sa cage.

Laissez l'ivrogne se renverser lui-même.

C'est Dieu qui fait le nid d'un oiseau aveugle.

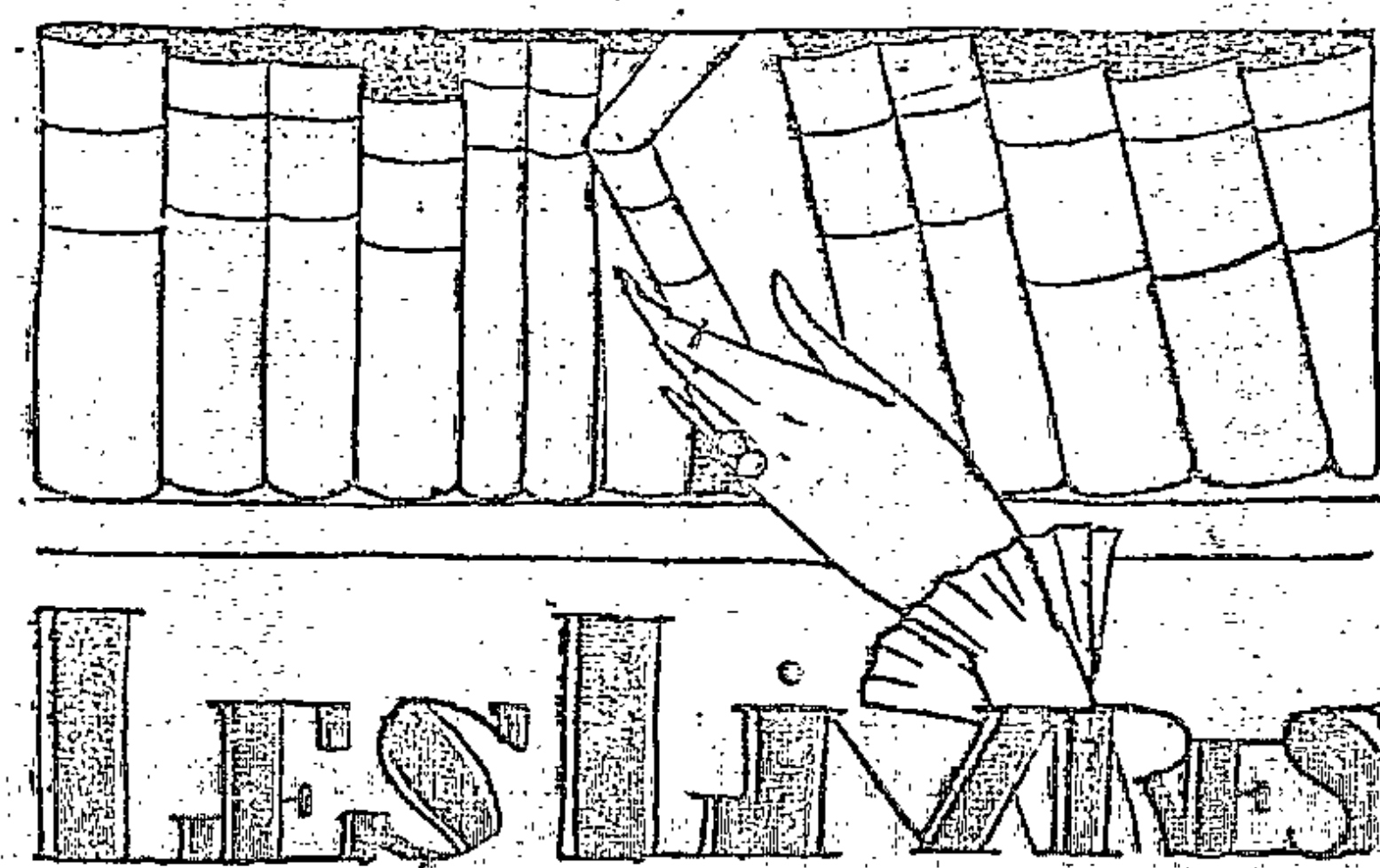
L'art pour celui qui le connaît est caché sous un brin d'herbe; pour celui qui ne le connaît pas, il est caché sous une montagne.

Quand le riche tombe par terre, on crie à l'accident; si c'est un pauvre, on crie à l'ivrognerie.

La pauvreté est une chemise de feu.

Celui qui cherche un ami sans défauts reste sans amis.

ÉMILE BERGERAT.



LE ROMAN

André Tudesq

Les Six Beautés sous les Arbres

IL EST DE BON TON, dans certaines petites chapelles scientifiques ou littéraires, de dire du mal des journalistes. « Un article de journal, est-ce que cela compte? » (comme disait, avec beaucoup d'à-propos, un acteur à un directeur de journal-auteur dont j'avais malmené la pièce).

Je crains bien, cependant, — pour les petites chapelles, — que cela compte bien souvent davantage que telle ou telle étude d'une myopie savante qui ne nous offre aucune conclusion générale.

Les savants et les philosophes d'autrefois avaient ce grand avantage de s'intéresser à toutes les branches du savoir humain; ils pouvaient parler de toutes choses écrites et même de quelques autres encore; ils comprenaient toutes les langues. Une légende poétique les intéressait au même degré qu'un phénomène chimique, et la mathématique se confondait pour eux avec la philosophie; de là ces œuvres géniales qui, depuis, n'ont jamais été surpassées, ni même égalées.

Nos littérateurs actuels ne connaissent, au contraire, que leurs petits procédés littéraires personnels; ils ignorent tout, généralement, des sciences qui les entourent. Nos savants, également spécialisés dans une branche, se bornent à des travaux de classification, répudient comme dangereuse toute idée générale et, par leur ignorance des autres sciences, se montrent tout à fait incapables d'opérer ces associations d'idées qui enfantent les découvertes de génie.

Les journalistes — j'entends les journalistes de la grande école — semblent, au contraire, avoir pris la place des savants et des philosophes d'autrefois. Forcés de tout voir, de tout connaître, chargés d'enquêtes, dans les pays les plus différents, auprès de personnages ayant les opinions les plus opposées, interviewant le matin un premier ministre, le soir un agitateur populaire ou un grand financier, ils finissent par tout connaître et par établir, à la réflexion, entre les idées les plus opposées, ces comparaisons, ces rapprochements qui, seuls, peuvent permettre à l'esprit humain de progresser. Evidemment, la documentation ainsi recueillie est hâtive, les idées ne sont pas toujours contrôlées; mais elles sont vivantes, saisissantes, sans apprêt, elles ont cette vi-

gueur du premier jét qu'un travail littéraire ne ferait qu'amollir. Ajoutez à cela que le besoin de faire vite, de comprendre rapidement, de se résumer en quelques minutes, est une merveilleuse gymnastique pour l'esprit et que certains articles de reportage improvisés valent mieux que les meilleurs livres.

Et puis, il y a la qualité de l'écrivain qui parle malgré tout, et l'on est stupéfait de constater que certains articles de grand reportage, rédigés fébrilement dans un bureau de télégraphe ou sur le coin d'une table de café, sont d'une forme qu'envieraient les meilleurs hommes de lettres. Lisez tel reportage d'Henry Bidou envoyé des pays d'Orient qu'il visita en avion, vous ne saurez trop admirer le calme de la pensée, la maîtrise de soi-même et l'équilibre de l'auteur, ses qualités magnifiques de peintre et de coloriste.

Avec de tels maîtres du journalisme, vous verrez que, prochainement, la vraie littérature vivante, utile et vraie ne sera plus dans les livres.

M. André Tudesq, qui appartient à cette grande école, vient de nous donner un livre qu'on lira avec le plus grand intérêt au lendemain du désastre japonais. Ce n'est pas du Pierre Loti, c'est certain; nous ne sommes plus bercés par la cadence de la phrase, par l'imagination de l'écrivain, par son désir d'élégance, de sensualisme et de beauté; mais si nous admirons profondément Pierre Loti, il n'en est pas moins vrai que sa personnalité d'écrivain est telle qu'un livre de lui écrit sur le Japon ressemble singulièrement à un livre de lui écrit sur la Bretagne ou sur l'Océanie; la maîtrise du style l'emporte sur le caractère ethnographique, la composition esthétique nous voile souvent la vérité telle qu'elle est.

Avec André Tudesq, rien de pareil; ce livre vaut pour nous un voyage dans le Japon moderne. Nous sentons que tout, dans ces pages, est exactement rapporté, que tout est vu avec impartialité, avec clairovoyance.

Le titre du livre est celui d'un grand paravent peint il y a seize cents ans et qui est aussi célèbre au Japon que *Le Printemps* de Botticelli à Florence ou *L'Embarquement pour Cythère* à Paris. C'est une pièce admirable de collection que l'auteur eut la joie d'entendre commenter par M. Paul Claudel lui-même. Le tableau représente six beautés japonaises sous des arbres en fleurs. Que signifient ces six figures dont tout le Japon est amoureux? M. Paul Claudel imagine qu'elles symbolisent les vertus nippones : la courtoisie, la grâce, la bravoure, l'amour du beau, la discipline du corps et de l'âme, l'ignorance du péché physique.

Ce sont un peu toutes ces vertus que nous voyons retracées dans le livre de M. André Tudesq; mais ce programme, ou plutôt ce paravent littéraire, ne déforme en rien la qualité du reportage minutieux que l'on nous offre. On trouvera dans ce livre les détails les plus nouveaux et les plus impré-

vus sur le Japon. Rien que le chapitre consacré aux journaux mérite une mention particulière; il nous révèle toute une littérature sarcastique d'épigrammes, d'échos féroces et de cancans mondains que nous ne soupçonnions pas. Il faut relire également le chapitre consacré à l'histoire si connue de ces Ronins qui s'ouvrirent le ventre après avoir eu la patience de venger leur maître et qui sont une des gloires du Japon. Tout cela est présenté sous un aspect nouveau, précis, avec une intelligence qui témoigne d'une culture encyclopédique que l'on ne rencontre aujourd'hui que dans la grande presse.

Alfred Machard

Le Loup-Garou

Abandonnant un instant la suite de ses études populaires du faubourg, M. Alfred Machard s'est amusé à écrire un roman d'aventures policières un peu feuilletonesque, mais bien machiné et qu'on lit jusqu'au bout avec le plus grand plaisir.

Après s'être évadé du bagne, un forçat s'est créé une vie nouvelle, honnête et laborieuse. Marié sous un faux nom, resté veuf avec un enfant de huit ans, il va se remariage avec d'autant plus de joie que, dans huit jours, la prescription lui sera acquise et qu'il aura le droit légalement d'être un honnête homme. Ce sera précisément à ce moment, pendant que l'on apprête les réjouissances de la noce, qu'un policier, déguisé en cuisinier, sera sur le point de capturer le forçat évadé. Celui-ci, qui est menuisier, voyant que sa maison est cernée, parviendra à s'évader en se cachant dans un cercueil qu'il vient de faire pour le maire et qu'il fait livrer. Toujours poursuivi, il se sauvera dans la campagne avec son petit garçon dont il n'a pas voulu se séparer, car il l'adore. Pour calmer la curiosité de l'enfant, il lui dira qu'ils sont poursuivis par le loup-garou; la fuite éperdue des deux malheureux qui meurent de faim se prolonge dans la campagne. Le pauvre homme est forcé de se réfugier dans un bouge où il retrouve d'anciens forçats : les maillons de la chaîne, qui décident de le condamner à mort s'il n'accepte point d'attaquer en leur compagnie une villa qui appartient à M^{me} Malvina. Celle-ci, par hasard, est la veuve du percepteur assassiné par le forçat évadé, et la bonne de cette M^{me} Malvina est précisément la mère du forçat. Celui-ci, incapable d'un tel forfait, dénoncera le coup à la police, il sera arrêté et tout semble perdu pour lui. Fort heureusement, M. Alfred Machard est là pour le sauver. Durant l'attaque de la villa, M^{me} Malvina meurt de frayeur et, dans son testament, elle explique que c'est elle qui, s'étant débarrassée de son mari, avait fait accuser un innocent et pris chez elle la mère de cet innocent pour tranquilliser sa conscience. Le forçat n'était donc pas coupable; c'est un honnête homme, mais dont l'innocence est légalement reconnue (ce qui vaut mieux encore), et la noce continuera joyeusement, puisque l'on n'a plus à craindre le loup-garou.

André Mycho

Un Mari Quadrupède

C'est un roman d'une absurdité telle que sa drôlerie finit par être désarmante. Un monsieur épouse une riche veuve inconsolable; mariage blanc bien entendu, car la dame ne pense qu'au disparu. Elle le retrouvera, bientôt incarné dans le corps d'un chien perdu qui lui fait fête, car un brahmane la persuade que, grâce à la métempsycose, l'âme de son mari est dans ce chien. Le chien sera donc remplacé à son véritable rang de maître de maison. Il mangera à table, sera traité avec respect, on lui parlera à la troisième personne, et, quand il reviendra dans son pays breton, il reprendra ses fonctions de maire. Malheureusement, le chien-maire deviendra un sujet de scandale pour la commune en étranglant des poulets et en montrant un caractère assez volage. Quant au mari humain, il sera enfermé comme fou pour s'être plaint de Médor en disant que c'était un homme.

Émile Zavie

Sous les Murs de Bagdad

Un roman-feuilleton qu'on lit avec intérêt jusqu'au bout pour avoir la clé du mystère, mais que l'on referme avec un peu de désappointement lorsque le mystère s'évanouit. Un monsieur est réveillé un matin par un de ses amis qui le force à partir avec lui pour l'Égypte, sans avoir le temps de lui dire pourquoi. Dans le train, il y a trop de monde pour que l'on puisse parler. A Marseille, on rate le paquebot et on embarque dans un cargo japonais sur lequel... il ne se passe rien de mystérieux. Tous les voyageurs du cargo s'enfonceront ensuite au travers de l'Égypte. Il y a une jeune femme habillée en homme dont tout le monde est fou, un commandant prétentieux et idiot, deux policiers inoffensifs. Le mari de la jeune femme est tué mystérieusement et, enfin, celui qui a tué : le traître. Ce ne sera qu'après la mort de ce traître et sur le chemin du retour, que le jeune homme saura que c'était pour surveiller ce traître que son ami l'avait réveillé au début du livre; il n'a plus, évidemment, qu'à se rendormir, sans faire de cauchemars cette fois.

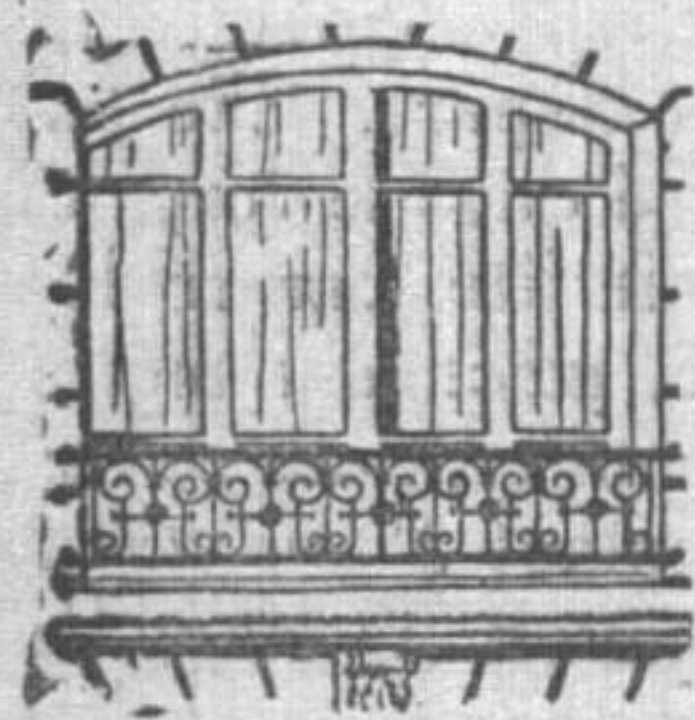
G. DE PAWLOWSKI.

Derniers Ouvrages reçus

Les Défroqués, par Jacques Chabannes. — *Le Pedzouille*, par Shéridan. — *Yolande*, par Charles Hugo. — *Le Petit Lapin de Maman*, par Henri-Jacques Proumen. — *L'Aïeule*, par Georges Remy. — *Dans la Clarté des Ames*, contes et nouvelles, par Emile Poiteau. — *La Vie est un Sport*, par Henry Bordeaux. — *La Comtesse Anarchie*, par Adolphe Aderer. — *Sous les Gonfanons des Croisés*, par L.-M. Enfrej. — *Fleur de Lis*, par Paul Segonzac. — *Le Lac*, par George Moore. — *Pablo... de Fer*, par Pierre-Louis Rehm. — *Le Petit Prodige*, par Luc Mégret. — *Nadie*, fragments de lettres, par Eugénie Coutard. — *Ma Voiture de Course*, par Gaston de Pawlowski. — *L'Envers et l'Endroit*, par Victor du Bled. — *Dans la Maison d'Habiba*, contes marocains, par Simone Pellegrin.

DE MA FENÊTRE

CONSIDÉRATIONS SUR LA « RENTRÉE », SUR LA PARESSE ET SUR LE TRAVAIL



AU MOMENT où j'écris ces lignes à proximité de la fenêtre virtuelle et symbolique qui sert de titre à l'égrènement de mes coq-à-l'âne, c'est l'époque de l'année que l'on appelle « la rentrée ».

Il n'y a, dirait M. de La Palice, de rentrée que pour ceux qui sont sortis... Ne connaissent donc les ennuis et les agréments de la rentrée que ceux qui ont déserté quelque grand'ville pour se retirer temporairement dans un coin de campagne ou sur une plage. Ces « rentrants » ont des impressions très différentes; elles sont en rapport avec leur mentalité, leur caractère, leurs goûts. Il y a les rentrants navrés et ceux qui sont ravis.

Parmi les navrés, il faut mettre au premier rang les potaches. Je n'éprouve aucune honte à déclarer que jadis, lorsque l'on touchait au 15 septembre, une grande mélancolie m'envahissait, dont je gardais naturellement le secret, parce que la dissimulation est de tous les âges par la faute de l'hypocrisie générale. Je n'éprouve aucune honte à faire cette confession publique d'un enfant de l'autre siècle, pour deux raisons : la première, c'est que mon crime bénéficie, hélas! d'une large prescription; la seconde, c'est qu'avec le recul, l'expérience, et la singulière indulgence que donne la maturité, rien ne me paraît plus naturel pour un enfant de préférer le jeu aux devoirs, l'amusement au travail, la liberté à l'emprisonnement, le sable d'une plage à celui d'une cour murée, la bicyclette à l'arithmétique, un petit camarade joyeux ou une petite camarade jolie à un professeur, eût-il les palmes, fût-il agrégé et futur inspecteur d'académie.

D'aimables parents vont sans doute sauter.

— Voulez-vous vous taire! vont-ils s'écrier... Voulez-vous fermer ça! [Ma fenêtre, apparemment.] Qu'est-ce que vous nous racontez là? Quels sont ces propos subversifs et quasi bolcheviks? Que répondrons-nous aux collégiens que nous avons déjà bien du mal à tenir, si votre éloge cynique de la paresse et du plaisir leur tombe sous les yeux?

Hé bien! chers parents, vous leur répondrez la vérité, non pas la vérité tronquée, fardée, relative, commode, opportuniste, qui n'est pas du tout la vérité, mais la vraie vérité toute nue : à savoir que le travail doit être préféré au plaisir, non parce qu'il est plus agréable que lui, mais parce qu'il est une nécessité sociale inéluctable, parce que ceux qui ne travaillent pas sont des forces et des bouches inutiles qu'il faudrait supprimer; parce que le travail est pour les individus la source de l'indépendance et du bien-être, et que, posées ces vérités premières, mieux vaut accepter avec courage

et bonne humeur cette nécessité : *primo*, parce qu'il est plus rebutant de travailler mollement qu'avec ardeur; *secundo*, parce que le travail courageux rapporte nécessairement plus de profits que l'autre...

Je n'ai pas de prétention à la sociologie, et peut-être des gens vont-ils crier au paradoxe; mais je prétends que l'on a faussé longtemps l'esprit des ouvriers en leur vantant exagérément la noblesse du travail. Le résultat de cette notion erronée, c'était qu'à la moindre discussion l'on en voyait se camper les poings sur les hanches, vous dévisager de haut, et vous dire rudement, avec une fierté d'Artaban :

— Moi, je suis un travailleur!...

— Et puis, après? avait-on envie de leur répondre... La belle affaire! Y a-t-il donc tant de mérite à faire ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim et de misère, pour nourrir sa femme et ses enfants, pour préparer des ressources à sa vieillesse, pour se donner un peu de plaisir et de bien-être? Des milliards d'individus ont fait cela avant vous et sans tellement s'en vanter. Travailleurs, nous le sommes tous, et il en est même beaucoup qui rétablissent par un supplément de labeur volontaire la moyenne affaiblie des huit heures. Travailleur, on l'est avant tout, il faut le dire nettement, par nécessité, non par dilettantisme, et ce n'est pas un titre qui doive imposer l'admiration.

Faire croire aux travailleurs, comme ç'a été la mode, qu'ils faisaient preuve, en travaillant, d'une sorte d'héroïsme, c'était absolument contraire au fameux principe de l'éducation démocratique excluant le « bourrage de crâne » et l'usage du « bobard ». Ce n'était pas digne de leurs prétentions intellectuelles et morales, car c'était supposer qu'ils ne pouvaient pas aimer pour elles-mêmes les obligations fondamentales de la vie en commun, et qu'ils avaient peur de regarder la vérité en face. Beaucoup plus nette, beaucoup plus exacte était la vieille formule : « Il n'y a pas de droits sans devoirs. » Le premier devoir des citoyens vivant en société, c'est le travail; et l'exécution d'un devoir élémentaire et obligatoire s'accommode mal des poings sur les hanches et de l'air de fierté. Je résumerai la situation en proposant l'apposition, sur toutes les murailles des endroits où l'on travaille en regimbant, de cet aphorisme : « Le travail ne donne pas à l'homme la qualité de héros, il lui évite seulement celle de feignant. »

Mais revenons, cette longue parenthèse fermée, à nos moutons. Quand j'avais quinze

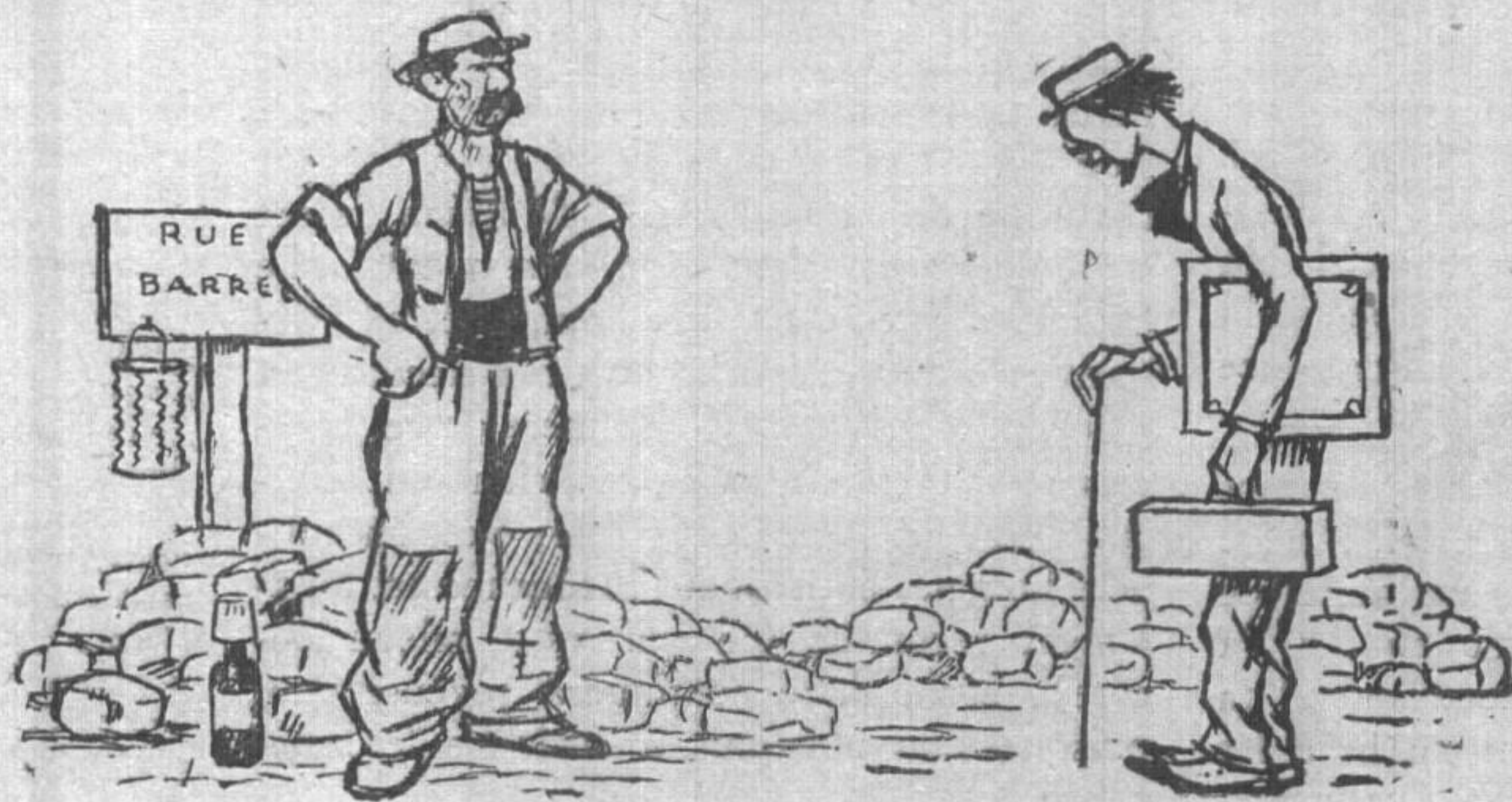
ans, je n'aimais pas du tout cette date du 15 septembre, et ceux-là me paraissaient des excentriques qui commençaient à célébrer lyriquement les beautés de l'automne, l'empourprement de la vigne vierge, la dorure des frondaisons, le charme du premier petit feu de bois et de la lampe tôt allumée. Le 15 septembre, il me semblait que l'on ouvrait l'antichambre de la rentrée désolante; j'avais sou-



dain la vision d'une banale architecture scolaire momentanément oubliée au milieu des tuiles moussues et des chaumes; de messieurs à physionomies ingrates, à barbes et à lunettes, tous pareils, et remplacés depuis un mois et demi dans ma vision journalière par des types variés, cocasses, pittoresques et inoffensifs. J'avais soudain la hantise de toutes les préoccupations pénibles : latin, grec, géométrie, compositions, colles, notes hebdomadaires, réprimandes, qui allaient par ordre supplanter dans mon esprit toutes les récréations, toutes les distractions savoureuses.

Je devais être un parfait petit paresseux? C'est bien possible, et je répète que je ne considère pas, rétrospectivement, que j'étais un petit monstre pour n'avoir pas compris, à quinze ans, la beauté des cas d'égalité des triangles ou la finesse attique des odes d'Horace.

Analogue à la tristesse du potache, celle qui envahit en fin de saison l'âme de tous ceux qui, aimant profondément la campagne, et y trouvant chaque été l'oubli momentané de leurs ennuis, voient arriver le terme de la trêve annuelle. Il n'y a pas de vacances que pour les enfants, il y en a aussi pour les « grandes personnes », et beaucoup mieux appréciées encore; c'est le moment où les parents jouent à l'autruche, si je puis dire, c'est-à-dire où ils cachent leur tête derrière la portion estivale du calendrier pour perdre de vue, pendant quelques semaines, leurs préoccupations, leurs responsabilités, leurs décisions ennuyeuses et leurs échéances de toutes espèces. C'est l'« à demain les affaires sérieuses! » du commun des mortels.



Les vacances, c'est la période reposante où tous les rivages et toutes les berges bordent un peu le Léthé, grand fleuve de l'oubli; où l'on cesse un instant d'être obsédé par la pensée du bail de l'appartement qui va finir, de l'augmentation imminente — et formidable — du loyer, du nouveau logement impossible à dénicher, de la domestique démissionnaire qu'il va falloir remplacer, de l'opération de l'appendicite à pratiquer à froid, des grosses notes à payer, de la fille à marier, du garçon à pousser enfin dans une carrière... « Rentrée » signifie endossement de tous les soucis, reprise de tous les harnais et de tous les colliers, attelage à toutes les charrues qu'on a laissées se rouiller un peu sous le hangar...

Par-dessus le marché, il semble que la date de la rentrée soit, bien plus que l'anniversaire de la naissance, celle où l'on prend un an de plus. La rentrée, c'est le jalon dominant du vieillissement; c'est l'instant où, retrouvant ses amis et connaissances après deux mois d'absence, on remarque mieux leurs rides et leur tassement, avec l'idée réfrigérante de la réciprocité; la rentrée, c'est un saut dans le temps, et c'est la grande cassure de l'année.

Mais il y a aussi les gens qui sont enchantés de la rentrée, et pour qui le 15 septembre sonne l'heure de la délivrance, de la fin de l'horrible contrainte campagnarde ou balnéaire. C'est d'abord la foule de ceux qui ont horreur de la campagne ou ne comprennent pas le charme de la mer; pour qui la campagne, c'est un ensemble pour cultivateurs et du « détail » pour poètes ennuyés; pour qui la mer, c'est une grande étendue d'eau saumâtre d'où viennent, à ce que l'on dit, les sardines à l'huile et au bord de laquelle on plante des parasols et des casinos.

Ceux-là quittent Paris avec douleur; avec une résignation de déportés qui vont « tirer » leur temps ici ou là, parce qu'il le faut bien; parce que le changement d'air est prescrit aux enfants, ou parce qu'il y a un snobisme tyrannique de la villégiature. Ces victimes, vous le pensez bien, ne fixent pas leur choix sur le petit « trou » de campagne, ni sur la station où une demi-douzaine de guérites rustiques



représentent l'établissement des bains. Ce qu'elles exigent de la campagne ou de la plage, c'est qu'elle ressemble le plus possible à Paris, sinon d'aspect, du moins sous le rapport des occupations mondaines et des passe-temps de cercle.

C'est sur l'indifférence des spectacles de la nature et sur la force de l'habitude boulevardière qu'est fondée la fortune des innombrables centres mondains d'été dont Deauville est le prototype merveilleux.

Là, se précipitent le monsieur et la dame qui ne peuvent se passer de la société des chers petits camarades et des chères petites amies qui leur sont indifférents au delà de toute expression; là, ils se hâtent d'aller retrouver l'agitation trépidante et les rapports sociaux truqués, la manière si ennuyeuse de manger dans des endroits encombrés où la conversation familière vous est interdite par des orchestres déchainés; là, ils courent à toutes jambes retrouver les tapis verts de la salle du cercle, les croupiers automatés, les pontes fatigués, les « culottes » infailibles; là, ils poursuivent la possibilité qui pourrait, par malheur, leur échapper de se nourrir trop, de veiller trop, de médire trop, de dépenser trop, la possibilité d'enrayer enfin, l'espace d'un éclair, toutes les occasions d'accélérer le développement de leur gastralgie, de leur goutte, de leur diabète, de leur menace cardiaque, de leur ruine, de leur prosaïsme et de leur scepticisme bien parisien.

MIGUEL ZAMACOÏS.

(Dessins de CH. GENTY.)

C'EST LE MIDI !

*Rudement cahoté pendant la nuit entière,
Sans repos comme sans sommeil,
Je vois, dans le sleeping, à travers la portière,
Se glisser un rayon vermeil.*

*Evadé de Paris hier dans la soirée,
Je dois m'approcher du Midi...
Sortons de cette boîte obscure et calfeutrée
Où traîne mon corps engourdi.*

*Par les carreaux ternie du couloir que secoue
La marche inégale du train,
Je vois à l'horizon l'aurore qui dénoue
Ses cheveux dans un ciel serein.*

*Où !... C'est la jeune aurore écartant les longs voiles
Dont s'endeuillait la triste nuit...
C'est, éteignant au ciel les dernières étoiles,
Le jour — un nouveau jour — qui luit.*

*Pointillés d'un semis léger de taches blanches,
Je vois une route, un canal,
Un pont, une maison, un arbre dont les branches
Frissonnent au vent matinal.*

*Beau Midi !... C'est vers toi que mon désir me pousse,
Vers ton azur éblouissant...
Je veux revoir tes verts palmiers, ta mer si douce,
Et réentendre ton « assent » !*



*Est-ce déjà ton sol que le lourd wagon foule ?
Je n'ose l'affirmer encor...
Trop pâle est le soleil qui là-bas, grosse boule,
Apparaît au fond du décor...*

*Mais bientôt, dans l'éveil d'une clarté moins rare,
Un écriteau fuit devant moi :
« DÉFENSE DE CHASSER DANS LA COUR DE LA GARE... »
Midi, cher Midi, c'est bien toi !*

JACQUES NORMAND.

Voir plus loin, page 465, le Carnet des Livres

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE

LA LIBERTÉ POLITIQUE est une conception très illusoire de l'esprit. Dès sa naissance, l'homme est condamné à vivre dans le despotisme : despotisme des vivants et despotisme des morts. Le plus haut degré de liberté apparente auquel un peuple puisse prétendre est de substituer au despotisme d'un chef le despotisme des coutumes et des lois.



A mesure que se déroulent les conséquences du traité de paix qui termina la guerre, on constate combien fut profonde la cécité mentale de ses auteurs lorsque, pour appliquer l'illusoire principe des nationalités, ils découpèrent l'Autriche en minuscules Etats et voulurent chasser les Turcs de l'Europe. Cet illusoire principe a bouleversé la mentalité des peuples. Les aspirations nouvelles : la Turquie aux Turcs, l'Egypte aux Egyptiens, l'Inde aux Hindous, etc., sont en voie d'agiter le monde et de préparer des guerres sans fin.



Quand les idées fondamentales qui soutiennent une société s'écroulent, cette société tombe

dans l'anarchie jusqu'au jour où s'imposent d'autres idées assez fortes pour unifier les âmes. L'Europe est arrivée à cette phase où les peuples cherchent des certitudes nouvelles pour remplacer les vérités anciennes, devenues des incertitudes.



Jusqu'à une époque récente, les découvertes scientifiques fondamentales nécessitant une transformation profonde des conceptions de la vie étaient si rares que les idées d'abord, les sentiments ensuite, avaient le temps de s'y adapter. Aujourd'hui, les progrès d'origine intellectuelle sont si rapides que les sentiments n'arrivent plus à s'y adapter. Le monde de la vie sociale et celui de la science arrivent ainsi à diverger de plus en plus.



Les erreurs politiques propagées par contagion constituent parfois des épidémies mentales fort meurtrières. L'épidémie bolcheviste a fait périr plus d'hommes que de grandes batailles et ramené la Russie à la barbarie de la préhistoire.

Les peuples n'ayant pas encore acquis une âme ancestrale assez stable pour lutter contre les impulsions du moment ne peuvent se passer d'un gouvernement autocratique. La Russie en a fourni un frappant exemple. Elle ne s'est débarrassée de son ancienne autocratie que pour la remplacer par une autocratie beaucoup plus dure encore.



Si les bossus formaient la majorité au sein d'un peuple, ils arriveraient sûrement à faire périr tous les individus se permettant de n'être pas contrefaits. C'est pour une raison du même ordre que le premier acte des communistes russes fut de massacrer en bloc les intellectuels. Il n'en fût probablement pas resté un seul, si l'expérience n'avait bientôt prouvé qu'un pays ne peut vivre sans capacités directrices.



Les vraies demeures des morts ne sont pas les cimetières. Ils vivent en nous-mêmes, dirigent nos pensées, commandent nos actes et ne nous laissent souvent d'autre liberté que celle de prononcer de vains discours.

GUSTAVE LE BON.



LE SACHET DE LAVANDE

XII (*)

— Suite —

LA JEUNE SERVANTE apportait des journaux et une lettre. La vieille dame chercha ses lunettes.

— Tiens! tiens! L'écriture de M^{me} Dagùès! Et c'est pour moi?...

Bruno, indifférent aux choses extérieures, demeurait accoudé au bras de son siège, une main ombrageant ses yeux. Ses pensées en désordre tourbillonnaient sans qu'il cherchât à les fixer. Une exclamation étouffée de M^{me} Marvil le fit relever la tête. La vieille dame, les mains jointes sur le papier froissé, paraissait pétrifiée. Son regard rencontrant celui de Bruno, elle eut un geste affectueux vers le jeune homme :

— Mon pauvre ami, vous vous plaigniez, tout à l'heure! Pensez bien ceci. Vous avez souffert pour votre mère! Le pire, c'eût été de souffrir par elle, comme il arrive à d'autres!...

Elle hocha la tête deux ou trois fois en soupirant et s'isola à son tour dans le silence, la main sur le front. Bruno, par discrétion, voulut s'éloigner. En l'entendant bouger, M^{me} Marvil, d'un signe, lui enjoignit de rester. Et sans changer d'attitude, elle gémit :

— Je deviens bien vieille, décidément! C'est dans des occasions semblables que je le constate!

Se redressant avec effort, elle reprit la lettre, glissée sur ses genoux :

— J'ai beau chercher : je n'y comprends rien! Si! ce que je vois de plus clair, c'est que les rêves généreux de Noémi, relatifs au Clos, s'en vont à la dérive comme des cocottes de papier sur un ruisseau. Mais il y a là dedans une énigme que je ne parviens pas à creuser. Bruno, je vous sais délicat, vous

serez discret, aidez-moi à débrouiller le rébus de ces premières phrases :

« Chère et excellente amie,

» Noémi vient de m'écrire une lettre si exaltée, si romanesque, si dénuée de sens pratique, que je m'adresse à vous pour faire entendre raison à la chère enfant. Désireuse de sauvegarder la sécurité de ce brave M. Lacherray, elle me propose une combinaison naïve qui ressort de la « Bibliothèque Rose ». Très édifiant, j'en suis touchée, mais absolument insensé. Aujourd'hui, les capitaux ne peuvent rester improductifs. Il faut les faire valoir, largement. Et je me prépare à prendre une commandite dans une industrie de premier ordre, appelée à un brillant avenir. Noémi m'en remerciera plus tard.

» La chère petite ne comprend rien aux choses positives. Nous ne vivons pas dans le royaume d'Utopie. Vous qui avez de l'expérience, vous le lui expliquerez mieux que je ne saurais le faire actuellement, car je suis en proie à mille préoccupations émouvantes qui me donnent un peu la fièvre.

» Il me faut me préparer à une décision tellement importante, qu'elle inaugurera dans ma vie une ère nouvelle. »

Emportée par la curiosité, M^{me} Marvil, sans s'en apercevoir, avait lu la page jusqu'au bout. Et, en entendant les mots, elle démêla soudain ce qui lui avait paru insaisissable à première vue dans ces phrases amphigouriques.

— Non! fit-elle, laissant tomber ses bras, et regardant Bruno par-dessus ses lunettes avec stupéfaction. Cette folle de Léa songerait-elle à se remarier?...

— C'est ce qu'il me semble comprendre!

— L'imbécile! A quarante-six ans!... Alors qu'elle pouvait trouver tant de bonheur dans sa maternité..., trop négligée, jusqu'ici.

Bruno, très doucement, observa :

— Attention, madame Marvil! Vous faites, sans y songer, en ce moment, le procès de ma grand'mère!...

La vieille dame se récria avec véhémence :

— C'est tout différent!... Ce fut dans l'intérêt de ses enfants que Delphine se décida à un second mariage! Et elle confiait son avenir à l'homme le plus sûr et le plus loyal! Ce n'est pas un Lacherray qui s'adresse à cette extravagante! Ah! c'est celle-là, avec ses cheveux teints et ses fards et ses illusions, qui appartient au royaume d'Utopie!... Une enfant gâtée, toute la vie!... Son mari l'a gavée d'adulations! Avec des flatteries, on obtiendra tout d'elle! Elle se croit une personne très sérieuse, très avisée, l'idiote!... Il m'apparaît clair comme le jour, maintenant, qu'on cherche à mettre la main sur sa fortune! Mais oui, mais oui! J'y suis! J'arrive à la solution du problème en m'en redisant les termes tout haut! Qu'en pensez-vous?

— Je ne connais pas le caractère de M^{me} Dagùès comme vous. Mais tout me porte à croire que vos déductions sont vraisemblables!

— Je le crains! Une coquette sur le déclin, qui cherche à plaire, est une conquête facile pour le premier quidam venu!

Bruno vit passer, dans sa mémoire, l'homme aux yeux maléfiques et grisants de violoniste tzigane. Et cette vision précisa pour lui l'exactitude des présomptions de l'intelligente vieille.

M^{me} Marvil, cependant, continuait à déverser le trop-plein de son bouillonnement intérieur par un flot de paroles rapides.

— En voilà encore des chagrins en perspective pour ma pauvre petite Mimi! Léa est folle, envoûtée! Depuis son retour de l'Indochine, elle vit dans un étrange milieu, dont la recherche du plaisir est la principale occupation. Imaginez les Civilisés de Farrère, revenus en Europe, et mêlés à des snobs cosmopolites. Noémi possède un tact exquis, une sensibilité rare! Je vous l'ai déjà dit! Elle adore cette mère, négligente et fuyante. Et sa tendresse filiale a quelque chose de la sollicitude, de l'indulgence maternelles. Aussi s'inquiète-t-elle de l'ambiance où s'agit sa pauvre papillonne. Elle s'épouvante, pour celle qu'elle voudrait environner de respect, des flagorneries sous lesquelles se dissimule la roserie. Léa possède une belle voix, des restes de beauté. Tout va se consumer dans cette atmosphère surchauffée, malsaine, où Noémi ne plonge jamais quelques jours, sans en revenir affreusement triste. Je vous ai déjà dit tout cela. Je rabâche! Mais je perds la tête en me représentant ce que ma petite fille va souffrir à voir sa mère abusée, bafouée peut-être!

Quelque temps, elle se perdit en ces tristes suppositions, puis remarqua avec amertume :

— Il y a des jours où l'on chercherait querelle à la Providence. Pourquoi les bons, les pacifiques, les justes sont-ils le plus durement éprouvés? Lacherray, Noémi, votre mère! Tenez, allez chercher sur la table du hall un livre, relié à la mode d'autrefois : les *Evangelies* et les *Epîtres*. Je vais relire *Le Sermon des Béatitudes*, pour me calmer et ramener en moi la résignation. « Heureux les simples de cœur! Heureux les persécutés! Heureux ceux qui ont pleuré! » Ah! l'on a besoin de cette espérance, mon petit! Autrement, on se coulerait sur le chemin, sans courage pour continuer!

XIII

... Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie !...

Le chant religieux, bas et grave comme un psaume, s'éteignait peu à peu, laissant de longues résonances émouvantes. Les drapeaux, les bannières ondulaient et brillaient au-dessus de la houle, qui se pressait entre les tombes, et où foisonnaient les voiles noirs, jetés sur les chapeaux ou les coiffes blanches.

Très simple était la pyramide, élevée au milieu du cimetière.

Châtillon était pauvre. Mais il voulait être des premiers à honorer ses morts. Une croix rayonnante dominait la pierre haute et étroite, où se dessinaient en relief une épée, une palme et cette inscription : « Aux Martyrs de la Grande Guerre. »

Debout sur les degrés du monument, M. Lacherray parlait, maintenant. Tous retenaient leur souffle pour mieux entendre la voix fragile, tremblante, qui savait traduire le sentiment général par ces mots prenant aux entrailles : « Patrie ! Sacrifice généreux ! Reconnaissance éternelle. »

De rudes mains écrasaient des gouttes d'eau sur les joues basanées. Des femmes appuyaient des mouchoirs sur leurs lèvres pour refouler des sanglots.

Puis, le discours achevé, *La Marseillaise* éclatait. Les cuivres de la fanfare soutenaient le chœur des enfants. Et les assistants défilaient, déposant, au pied de la pyramide, des gerbes, des couronnes d'humbles fleurs isolées, moissons de tous les jardins d'alentour.

— Vous êtes d'une famille châtillonnaise respectée, et vous portez la Croix de Guerre, avait dit M. Lacherray à Bruno, avant le départ pour la cérémonie. Je dois vous transmettre un désir de l'Union des Combattants : on vous prie instamment de vous joindre au groupe, tant à l'église qu'au cimetière. Tous seront contents et honorés de voir un Ternier parmi eux.

Le jeune homme ne pouvait, sans mauvaise grâce, se dérober à l'invitation. Ainsi participa-t-il aux péripéties de la fête funèbre, comme s'il eût été citoyen de Châtillon, à l'ombre de l'étendard que portait un vieux grognard de 1870, à moustaches grises. Et, sans doute, son âme s'en trouva influencée. Car il vibra exactement des mêmes émotions que le public indigène, tandis que M. Lacherray, sans emphase, évoquait les souvenirs impérissables.

Les groupements divers ne tardèrent pas à se fondre dans la foule, traversée de courants qui se répandaient dans tout le cimetière. Après l'hommage aux soldats, on se rendait aux tombeaux de famille. Bruno, perdu dans la cohue, se trouva devant la chapelle dont le fronton portait les noms des Ternier et des Valobel.

Par le grillage de la porte de bronze, il aperçut le modeste autel, les plaques de marbre apposées aux parois, une corbeille de dahlias, de géraniums et de verveines, attestant une visite récente.

Il se tenait encore arrêté devant le petit édifice quand deux autres pèlerins y arrivèrent : Clément, et un homme grand, aux larges épaules, à la barbe châtain semée de flocons neigeux et dont la boutonnière portait un mince ruban rouge. Avec une brusque et

profonde commotion, Bruno devina le frère de son père.

Il vit celui qui lui faisait face tressaillir et ouvrir démesurément les yeux. Avant même que Clément eût averti à demi-voix : « Papa, voici Bruno ! », le docteur Ternier, comme interdit, dévisageait le jeune homme d'un regard fixe. Et ses premières paroles, presque bégayées, avouaient sa surprise :

— C'est bizarre ! Cela m'avait moins



Debout sur les degrés du monument, M. Lacherray parlait.

frappé quand vous étiez plus jeune. Mais, à présent que le masque d'homme s'accroît, vous me rappelez mon père, tel que j'en ai gardé la mémoire.

Il étendit la main vers son neveu. Le passé de longues dissensions se représenta à celui-ci. Mais en ce lieu, sous l'œil inquiet de l'enfant qui le suppliait silencieusement, devait-il refuser le geste de conciliation ?

Les mains jusque-là étrangères se joignirent. Edouard Ternier sembla comprendre le sens grave de cette étreinte. Son visage fatigué, aux sèches arêtes, revêtit une expression pensive qui l'adoucit. Clément, visiblement soulagé, intervint alors avec animation :

— Papa vient d'arriver à l'improviste, en auto. Il a pu entendre la fin du discours de M. Lacherray et les chanteurs de Noémi. N'est-ce pas que tout fut très bien ?

— Très bien de tout point ! approuva Bruno.

Les deux hommes, quelques secondes, se recueillirent, tête découverte, tournés vers la chapelle. Comme ils allaient en quitter le seuil, une pierre tombale, toute proche, attira l'attention de Bruno par une inscription étrange : deux lettres capitales, G. L., puis deux dates dont la dernière portait seulement le millésime du siècle : 1844-19...

— Qu'est-ce que cela signifie ? observa-t-il, intrigué.

Clément, d'un air de honte, donnait précipitamment l'explication :

— C'est un tombeau vide. Quand la chapelle fut restaurée, il y a déjà longtemps, la grand'mère tint à préparer l'endroit où reposerait M. Lacherray, au cas probable où il lui survivrait. Comme il ne laissait pas de proches parents derrière lui, elle voulut... que tout fût en ordre... et qu'il restât seulement les deux derniers chiffres à graver... C'est Mariette qui m'a raconté cela.

Personne ne commenta cette communication. La prévoyance outrée de l'aïeule, édifiant à son gré la dernière demeure de son compagnon de vieillesse, témoignait tant de défiance pessimiste à l'égard de ses propres

descendants que ceux-ci en demeuraient confus.

Ce sentiment les rendit silencieux tandis qu'ils traversaient le cimetière. A la grille, ils retrouvèrent l'encombrement, plus agité dès que les gens gagnaient la route. Vis-à-vis de l'entrée stationnait une limousine, peinte en vert cru, autour de laquelle rôdaient les curieux. Et des rassemblements s'élevaient des grognements dérisoires. Quelques mutilés gouailleurs entonnèrent une scie sur un air militaire :

L'as-tu vue, la carrosse, la carrosse,

La carrosse au père Lapin ?

C'est pour filer plus vite, plus vite, plus vite,

Quand le gendarme arrivera !

Tra la la la ! Tra la la la !

M^{me} et M. Bégrolles — elle, violacée ; lui, vert — sortirent de la foule, sans que le chœur narquois s'arrêtât. Vivement, ils gagnèrent la voiture et s'y jetèrent. Mais leur nièce Diane, toute d'azur vêtue, rouge à prendre feu, montra le poing au groupe moqueur.

— Tas de va-nu-pieds ! gronda-t-elle, les yeux braillants.

Des gloussements narquois, des sifflets lui répondirent. M. Lacherray, paraissant à cette minute, se dirigea rapidement vers l'attroupement hostile.

— Mes amis ! Pas de scandale ici ! Respectez ce jour !

Le tapage aussitôt s'apaisa. Et l'auto des Bégrolles, dégagée, s'élança vers la ville en quatrième vitesse.

M. Lacherray, une main sur l'épaule de Clément, prit son chemin à côté du docteur.

— Voilà des gens qui paraissent peu populaires ! dit celui-ci.

— Oui, leur fortune trop rapide, leur impertinent orgueil, suscitent bien des jalousies. On les soupçonne d'avoir pêché en eau trouble, pendant la guerre.

— Alors que d'autres se voyaient ruiner ! fit le docteur avec amertume. Le joli monde ! Et ça demeure à Châtillon ?

— Ce sont justement les acheteurs éventuels du Clos, M. et M^{me} Bégrolles.

Edouard Ternier eut un brusque mouvement de torse, comme s'il recevait un filet d'eau froide dans le cou.

Et Clément murmura avec tristesse :

— C'est décourageant, quand on y songe !

XIV

M. LACHERRAY s'arrêta devant un portail décoré de faisceaux.

— L'école des filles. Vous plaît-il d'entrer quelques minutes, pour que nous fassions honneur aux petites travailleuses et à leurs maîtresses ?

Aussitôt que les trois messieurs parurent dans la salle, des fillettes à robes blanches, des corbeilles suspendues au cou, s'empresèrent, rivalisant d'innocentes coquetteries pour offrir de mignons bouquets champêtres. Bien modeste était le comptoir, drapé des trois couleurs nationales, où s'étaient les chefs-d'œuvre ingénus des brodeuses, perlières, ou tricoteuses novices. Il y avait même des aquarelles ! Au centre de l'éventaire, un joli panier contenait les sachets de lavande, couronnés de papillons de ruban multicolores. Les petites urnes obtenaient déjà la faveur d'amateurs notoires, entourant M^{me} Daguès.

— Dépêchons, car la provision sera vite épuisée, dit Clément. Maman, retenue par sa maudite migraine ophtalmique, m'a confié des fonds pour les achats.

Noémi, dont il effleurait doucement le bras, se retourna. Mais la jeune fille ne parut apercevoir que le docteur Ternier. Changeant de couleur, elle resta devant lui haletante, avec l'impression terrifiée que donne une hallucination, et bégaya :

— Ah! mon Dieu! monsieur! On ne vous attendait pas si vite!

— Voilà des paroles peu gracieuses! reprocha le docteur en riant. J'attendais mieux de votre amitié. On dirait que ma présence vous contrarie!

La jeune fille se ressaisit :

— Oh! pardonnez-moi! C'est vrai! Je dois vous paraître incivile. Mais comprenez bien... Je sais le but de votre voyage! Et alors!

D'un clignement, elle désigna M. Lacheray, qui causait, à quelques pas, avec l'institutrice, et, baissant la voix jusqu'au chuchotement :

— C'est à cause du vieil ami que je m'inquiète. Je voudrais gagner du temps... J'attends une lettre qui ne saurait tarder... Probablement l'aurai-je au courrier de demain matin. Alors, tout s'arrangerait. Ne concluez pas auparavant. Je vous expliquerai tantôt. Docteur, docteur, je vous en conjure! Promettez-moi!

Une prière ardente enflérait ses yeux, attachés sur le père de Clément. La tête à demi renversée, Noémi joignait les doigts instinctivement. Tout son être suppliait. Ainsi Esther devait implorer la pitié d'Assuérus. Les cheveux légers formaient une buée indécise autour de son doux visage, d'une chaude pâleur. Ce ne fut qu'une seconde. Mais l'âme de pure clarté se révéla.

Bruno regardait avec un serrement de cœur. Il savait, lui, que l'espoir caressé était chimérique et aboutirait, pour la jeune fille, à une déception suivie d'une atroce douleur. Et posséder ce secret, et prévoir ce sacrifice et cette souffrance lui rendaient d'autant plus pathétique la vision touchante.

Le docteur, ébranlé, embarrassé, n'eut pas le loisir de répondre.

M^{me} Dagùès, harcelée, devait faire face à ses acheteurs. Le récipient fleuri, rapidement, se vidait. Clément allongea une main rapace :

— Il me faut dix sachets au moins. J'en veux dans tous mes tiroirs. Et les plus jolis, naturellement.

Bruno choisit aussi... Tout au fond du panier, il prit une petite chose informe, mal venue, bosselée, à laquelle s'épinglait cette étiquette : « Chouchoute, sept ans. Pour un petit orphelin. »

— Oh! c'est le plus raté de tous! fit M^{me} Dagùès, confuse.

— Ça ne fait rien. La bonne intention ajoute au parfum. Je tiens au travail de M^{me} Chouchoute! dit le jeune homme, déposant sur le plateau un billet de cinquante francs.



L'après-midi se traîna maussade.

M^{me} Edouard, abattue, incapable même de parler, dut rester dans sa chambre. En l'absence de l'aimable femme, la conversation

languit entre les quatre interlocuteurs masculins, malgré le bon vouloir mutuel.

Le docteur, après avoir annoncé brièvement qu'il repartait le lendemain, et que le notaire, consulté dès son arrivée à Châtillon, manderait les Bégrolles ce lundi matin, vers neuf heures, ne reparla plus du motif de son rapide voyage.

Visiblement, il faisait effort pour causer avec Bruno. Ce dernier essayait aussi de se



— Ah! monsieur! ce que c'est beau, la France!

dominer, par égard pour l'enfant entré dans son cœur et qui déployait autant d'ingéniosité que de bonne grâce pour amener l'un vers l'autre ceux qu'il chérissait.

Un terrain d'entente enfin se présenta. L'oncle et le neveu avaient tous deux subi la guerre. Tous deux haïssaient les mêmes abus, professaient les mêmes dégoûts. Ces indignations les rapprochèrent insensiblement, en dépit des divergences de jugements, de caractères, d'habitudes. L'entretien s'anima. Le docteur, en parlant de l'Amérique, relata une rencontre faite le matin même, en wagon.

— J'avais en face de moi un homme à l'abondante chevelure grise, à la moustache gauloise, vrai type de Celte avec son œil bleu vif, son profil net et son fier port de tête. Il se penchait à la portière comme pour boire le paysage des yeux. « Ah! monsieur! me dit-il tout à coup, dans le besoin d'épancher son enthousiasme, ce que c'est beau, la France! Je suis né Français..., Lorrain! Je suis parti, à quatorze ans, aux Etats-Unis, pour rester Français. Et me voici redevenu Français de droit! Il faut avoir passé par où j'ai passé pour comprendre cette joie!... J'habite un paradis terrestre, monsieur : la Californie! J'ai voyagé partout, ou à peu près!... Eh bien! entendez-moi! ce qu'il y a de plus beau, de meilleur au monde, c'est la France! Les fruits, les vins, le ciel, le nom! La France! La France! » Et il répétait ce mot avec extase, comme s'il dégustait de l'ambrosie.

— Il avait raison! prononça lentement Bruno, laissant tomber la cendre de son cigare sans relever les yeux. Que serait le monde, si le sourire de la France disparaissait!

Il demeura rêveusement dans cette attitude, ne disant plus rien. Sous ses paupières closes irradiait une claire figure aux prunelles mauves. Et cette apparition symbolisait tout à coup pour lui le charme du tendre ciel, la douceur du cher pays.

(A suivre.) MATHILDE ALANIC.

(Dessins de J. BASTÉ.)

LA SEMAINE RIMÉE

TOILE DE JOUY

L'autre jour à l'Hôtel des Ventes
Un peu de toile de Jouy
Après enchères décevantes
Atteignant un prix inouï,
D'aucuns disaient avec reproche :
« Acheter ce rien un tel prix !
C'est grand comme un mouchoir de poche
Loin de partager ce mépris, [chel...]
J'avais (tant pis pour qui me raille !)
Devant cette toile un frisson,
Car la même ornait ma muraille
Et mon lit de petit garçon :

Oui, j'avais reconnu l'arbuste
Si tortueusement branchu,
Et cette rustaude robuste
Dont le vent gonfle le fichu.
Régulièrement alternées,
Ces images aux gais motifs
Troublèrent mes primes années
De leurs agréments suggestifs.
Ces petits bonshommes étranges,
Des ailes au milieu du dos
(Je croyais que c'étaient des anges),
Voletaient parmi mes rideaux.

Leurs faces poupines et fraîches
Me souriaient d'un air narquois ;
Ils portaient des bouquets de flèches
Epanouis dans leurs carquois.
Ignorant alors quelle cible
Visent ces enfants belliqueux,
Je souhaitais (rêve impossible)
Faire une partie avec eux...
D'autres objets troublaient mes sommes
Par l'éclat de leurs vermillons :
Des fleurs plus grandes que des hommes,
D'éléphantesques papillons.

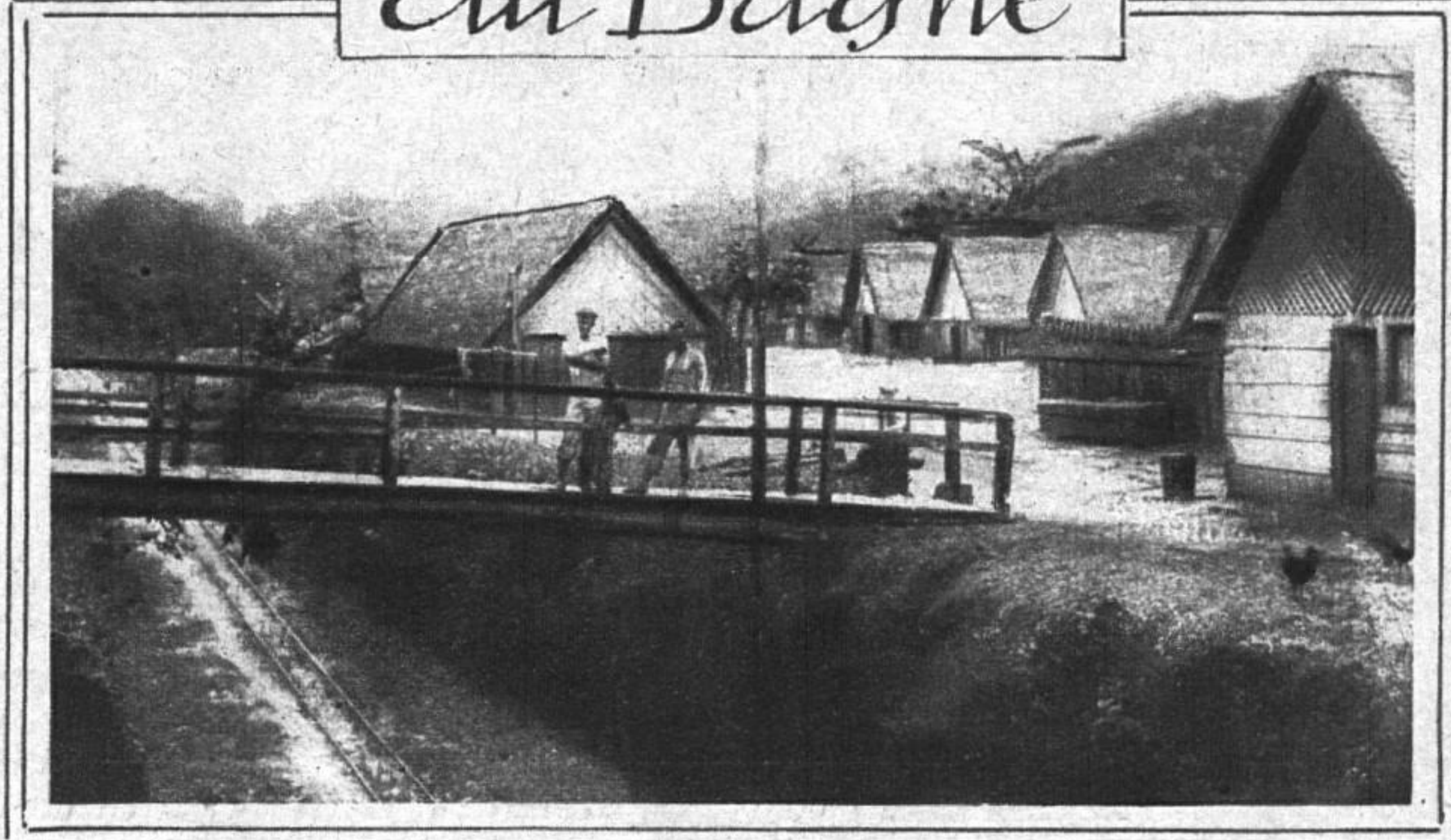
Pour aller voir un jour éclore
Dans leur paradis de beauté
Et cette faune et cette flore,
Je mettais des sous de côté.
J'aurais pour compagne sans doute
Cette gamine qui là-bas,
Assise au talus de la route,
Montrait, jusqu'aux genoux, ses bas...
(Les agréments de son corsage
Laisaient mes yeux indifférents,
Mais elle avait plus doux visage
Que la bonne de mes parents.)

Des gueux s'étreignant par la taille
Tournaient au son des violons
Que, juchés sur une futaille,
Raclaient deux gars aux cheveux longs...
Tous ces grands donneurs de chimères
(Femme, fleur, papillon, pantin)
Prodiguaient les rêves sommaires
A mon cervelet enfantin...
C'est pourquoi devant vous j'exulte,
L'esprit charmé, l'œil réjoui,
Et je conserve votre culte,
O vieilles toiles de Jouy !...

HUGUES DELORME.

du Bagne

Parti en Guyane au début de l'été, M. Albert Londres a envoyé au Petit Parisien une série d'articles sur le bagne qui ont fait sensation. Ces articles, sans doute, n'étaient pas destinés à apitoyer le lecteur sur le sort de déportés qui subissent le juste châtement de leur crime et qu'on serait mal venu de plaindre. M. Albert Londres donnait cependant de cette terre inhospitalière, où plus de six mille forçats sont rassemblés, une vision hallucinante. Il montrait, sur bien des points, l'incurie administrative et comment, notamment, les libérés qui ont purgé leur peine, et qui sont tenus de rester dans la colonie, sont laissés sans travail, sans moyens d'existence, retournent dès lors au vol, parfois même au crime, et constituent

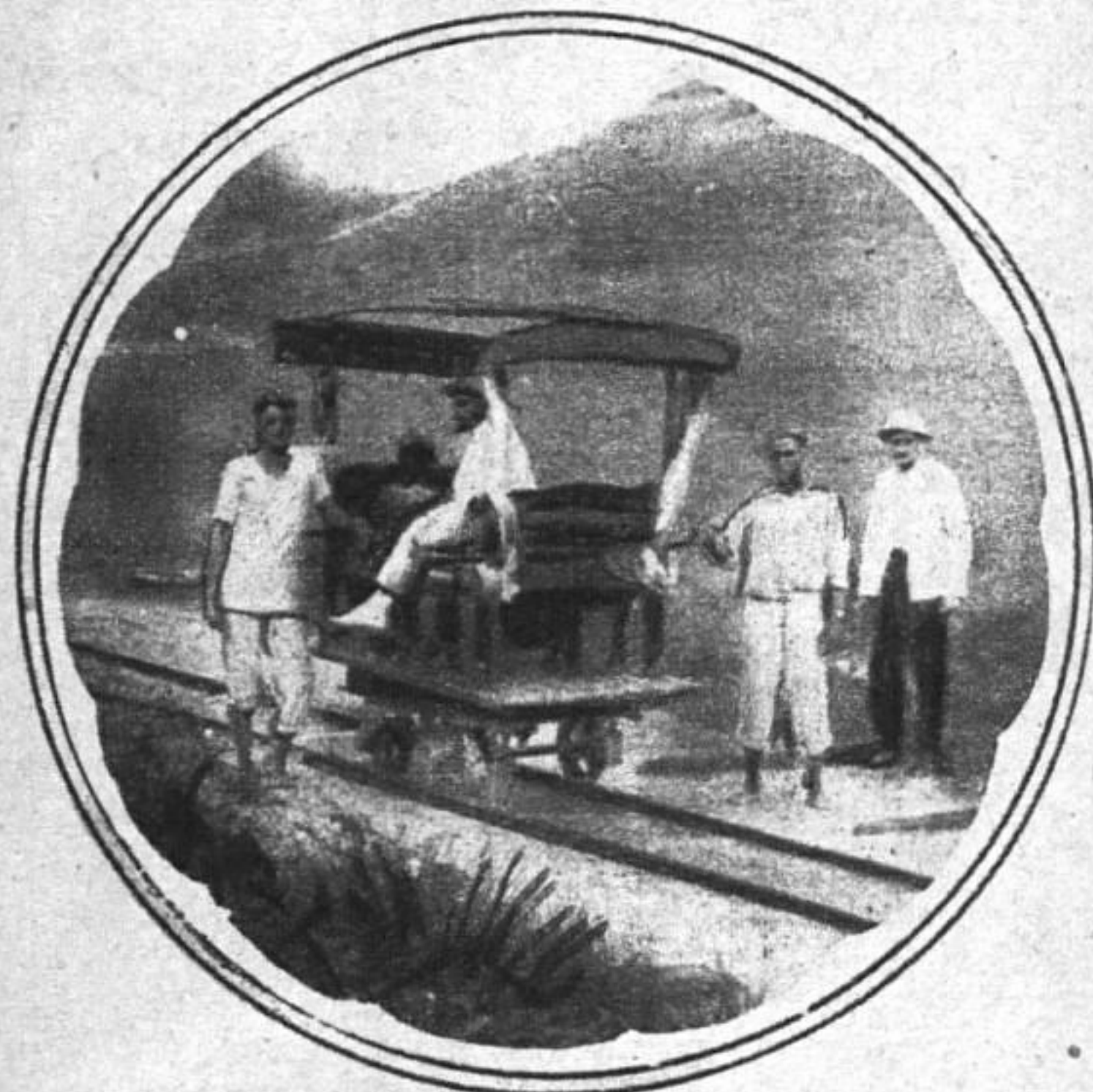


Le Nouveau Camp, ou la Cour des Miracles, à Saint-Laurent.

un véritable fléau ; comment, d'autre part, les malades sont laissés sans soins, ou à peu près, faute de médicaments. Il rapportait de sa visite à l'îlot Saint-Louis, où les lépreux, privés de tout contact avec le monde extérieur, sont relégués, une image horripilante. Nous lui avons demandé, à son retour, d'évoquer pour les lecteurs des Annales quelques souvenirs de son voyage. Dans les pages qui suivent, il décrit une soirée dans un cinéma, à Saint-Laurent-du-Maroni, où le public est constitué par les libérés. Il conte ensuite sa visite à l'île du Diable. Nous avons complété ces récits par des documents photographiques d'un intérêt exceptionnel que M. Albert Londres nous a communiqués et qui montrent différents aspects du bagne.

Au Cinéma

CE SOIR, au cinéma, film à grand spectacle, à multiples épisodes. Sensationnel ! Admirable ! Production française et brevetée ! Foule de personnages ! Dramatique ! Captivant ! Ensorcelant ! Féérique et en couleur ! Habitants



M. Albert Londres dans un wagonnet, sur voie Decauville, poussé par des forçats (seul moyen de transport employé en Guyane).

de Saint-Laurent-du-Maroni, enfants, parents et domestiques, honorables messieurs et honorables dames, chefs, sous-chefs, bas chefs, et cætera, et cætera, à huit heures et demie, tous en chœur et au guichet !

Samedi. C'est un libéré qui aboie au coin des rues. Il aura toujours gagné vingt sous pour aller lui-même, tout à l'heure, au cinéma.

L'affiche annonce : *L'Ame de Bronze*. Un héros fort en muscles cavalcade au milieu de canons et de munitions. Cette lithographie ne plaît pas à Honorat Boucon, ex-forçat, directeur de *L'Aide Sociale*, rédacteur en chef de *L'Effort Guyanais* (III^e fascicule), lauréat de l'Académie française, et autrement nommé la Muse du Bagne.

La Muse du Bagne pue le tafia à trois kilomètres sept cents.

— Est-ce un film à produire ici ? [Son langage est châtié.] Que viennent faire chez

nous ces instruments militaristes ? Je proteste ! — Ça va, mon vieux ! ça va ! lui crie un colonial de l'intérieur de la baraque.

— Et ce citoyen venu de Paris pour voir le bagne, croyez-vous que ce soit sérieux, cela aussi ? Un journaliste ! un moins que rien, voilà ce qu'il est ! J'ai l'habitude de juger les hommes et sais ce que je dis.

J'étais dans la boutique, moi aussi. Les comptoirs ont peu de jour à cause du lourd soleil. Et l'on est bien assis à l'ombre, assis sur des rouleaux de balata.

— Un journaliste ! Mais non ! Un prévoyant ! Il est venu retenir sa place ! Ah ! les poires qui croient à son miracle ! Vous ne l'avez donc pas regardé ? Est-ce qu'il a une tête à avoir un cœur ? Et dire qu'on le tolère parmi nous !

Honorat Boucon, dans le monde bagnard, est le seul ennemi que j'aie en Guyane.

Un matin, vers sept heures, alors que j'étais encore sous ma moustiquaire, je vis s'amener, dans ma chambre, un petit homme, figure ravagée.

— Ah ! vous êtes couché, me dit-il. Bien. Ne vous dérangez pas. Je suis Honorat Boucon. Vous avez entendu parler de moi, n'est-ce pas ?

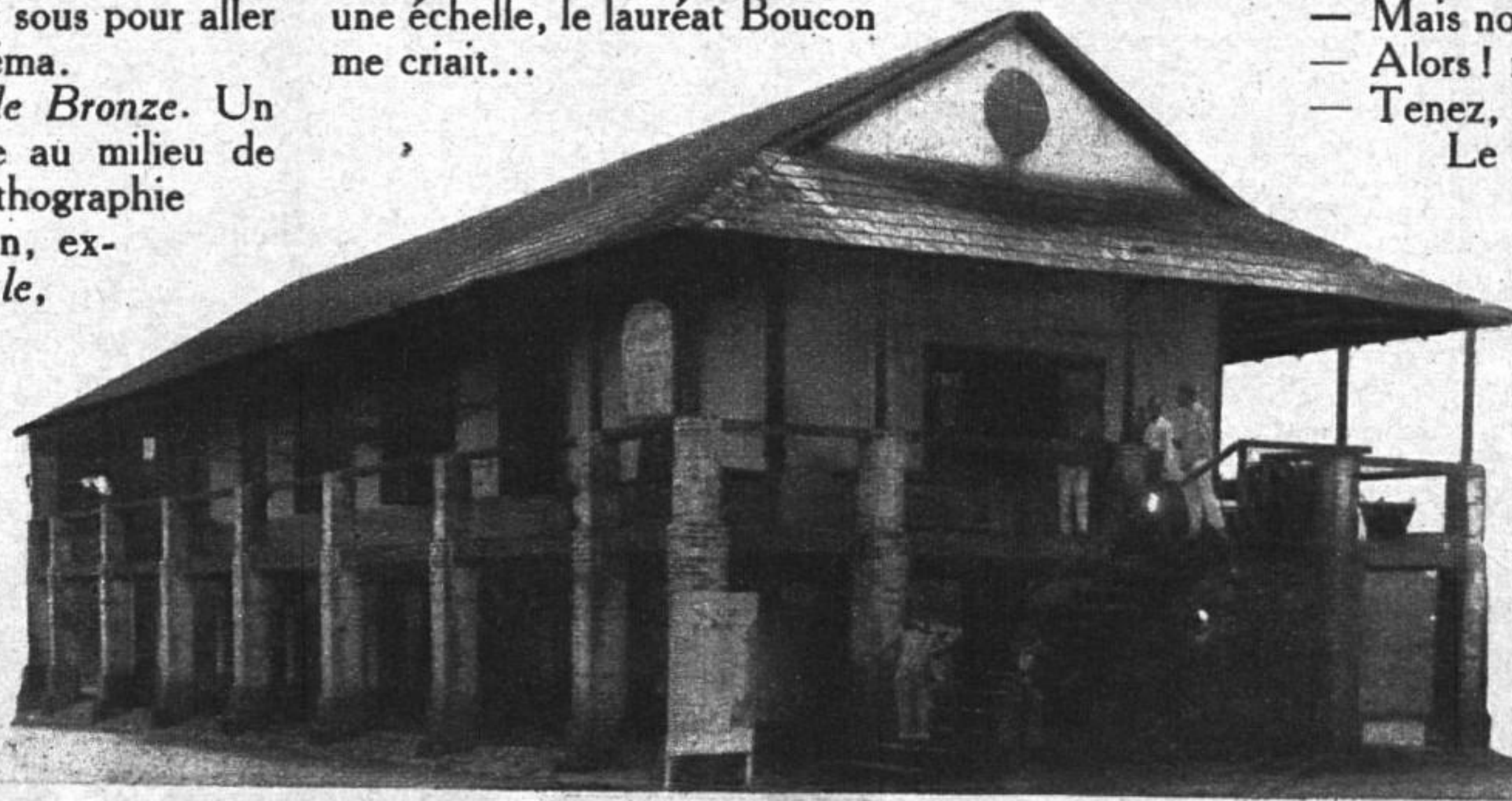
— Vaguement, mon vieux ! vaguement ! Laisse-moi dormir.

Il s'en alla.

A neuf heures, le petit homme rappiqua.

— Bonjour ! dit-il. Donnez-moi une cigarette. Et maintenant, causons. Je vais faire vos articles. Vous pensez si je connais le sujet : je suis là depuis vingt ans. Vous n'aurez pas à bouger. Je vous apporte le travail tout mastiqué, sept ou huit colonnes, vous m'en direz des nouvelles. Je suis lauréat de l'Académie française.

Je partis prendre une douche. Tandis que l'eau tombait d'une vieille lessiveuse perchée sur une échelle, le lauréat Boucon me criait...



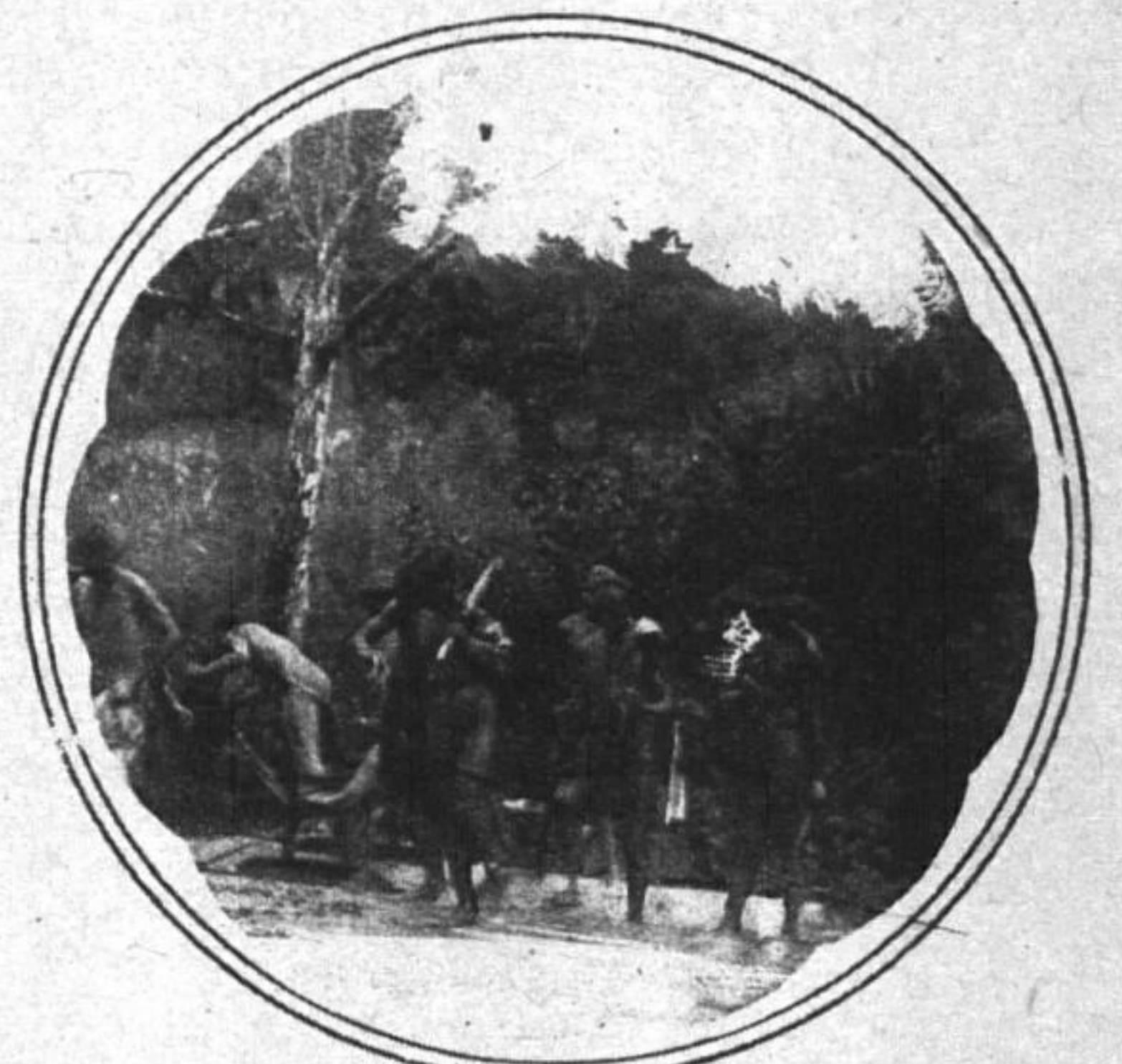
Le Théâtre Saint-Jean.

— Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? Je fais votre travail ?

— La barbe ! mon vieux ! la barbe !

Le lendemain, Honorat Boucon fit son entrée dans mes vastes appartements. Il était porteur d'une imposante serviette en peau de puma.

— Dites, mon vieux, vous vous lavez la bouche avec du tafia, le matin ?



Au camp des Incorrigibles. Les forçats vivent et travaillent sans vêtements.

— Quoi, fit-il, sentirais-je le rhum !

— Comme une distillerie.

Et, posant sa serviette :

— J'apporte le plan. D'abord...

— Assez blagué !

— Seriez-vous prévenu contre moi ?

— Mais non !

— Alors ! monsieur opère lui-même ?

— Tenez, prenez cela et allez-vous-en.

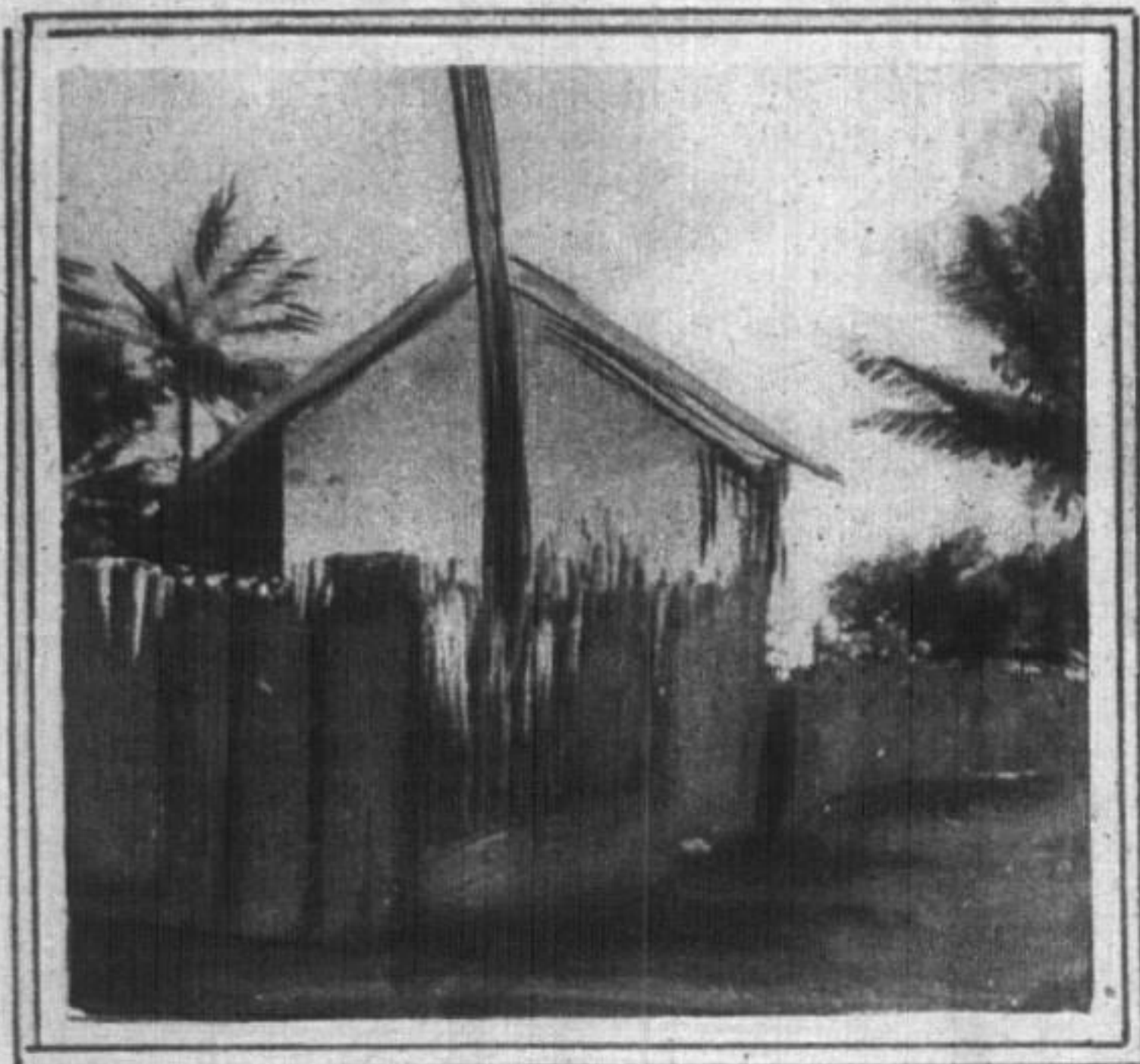
Le surlendemain, Honorat Boucon, pour la quatrième fois... Alors, j'appelai Ginioux, mon garçon de famille.

— Ginioux ! fiche-moi le lauréat de l'Académie française à la porte.

Mon ennemi était né.

✧ ✧

Mais voici huit heures trente. Les libérés, vingt sous à la main, gagnent le cinéma. C'est leur grand jour. Maintenant, c'est tout ce qu'ils



La case d'Ullmo à l'île du Diable.



Cases des lépreux, à l'îlot Saint-Louis.

Naguère, un câble aérien réunissait l'île du Diable à l'île Royale. Ainsi, chaque matin, dans un petit wagonnet, partait le ravitaillement. On ne va pas quand cela vous chante chez les déportés. Un goulet sépare les deux terres. Le courant est impératif. Aucun bateau ne s'y aventure. La mer, ici, semble un mur hérissé de tessons de bouteilles.

Au pied de l'abattoir, le canot nous attendait. Les requins connaissent les jours de tuerie. Ils accourent dans l'anse dont l'eau se rougit. On les voit à la surface se réjouir du sang des bœufs.

Le forçat boucher accroche un paquet d'in-



L'arrivée à l'île du Diable.

peuvent s'offrir de l'autre vie. Pas de brouhaha. Aucune gaieté dans cette foule. Le châtiment les a bien matés.

La salle est une baraque. L'écran est plutôt gris que blanc. Mais il est de ces spectateurs qui n'ont jamais vu d'autre écran. On compte des forçats plus vieux que le cinéma.

D'ailleurs, c'est leur chose. Les places des galeries sont bien réservées au peuple libre. Mais le peuple libre ne vient jamais. Forçats et noirs, voilà la clientèle.

L'orchestre est celui du bal Casséco : une clarinette, un violon, une boîte à clous. *Hing ! Zinc ! Hing !*

Bancs, chaises, tabourets, tiennent lieu de fauteuils. *L'Ame de Bronze* déroule ses épisodes. Les spectateurs sont, sinon captivés, du moins sages. On voit passer entre les rangs des bouteilles de tafia : un riche qui régale. Ils boivent au goulot dans l'obscurité.

L'Ame de Bronze est finie.

— Ah ! Ah !

C'est l'annonce d'un film d'aventures.

Un amoureux se fait bandit pour gagner le cœur de sa belle.

L'attention devient vivante.

Quand le héros s'apprête à escalader la fenêtre de la salle, une voix le prévient :

— Regarde en arrière ! Tu vas t'faire poisser !

Le faux bandit est dans la place. On l'aperçoit derrière la vitre d'une véranda. Une femme passe dans cette véranda.

— Attention ! crie un autre.

On croirait entendre les enfants prévenir Guignol de l'arrivée du gendarme.

Le faux bandit entre dans l'appartement et saute sur la femme, qu'il terrasse.

— Bâillonne ! mais ne la tue pas !

Celui-là doit savoir ce qu'il en coûte.

Le cambrioleur mondain continue sa ronde. Il a l'air de faire sauter les serrures d'un coup de ponce. Il ne sait pas le public de connaisseurs devant qui il joue, le malheureux ! La salle ne le prend plus au sérieux. Elle rit. Et l'un des libérés traduit le sentiment général :

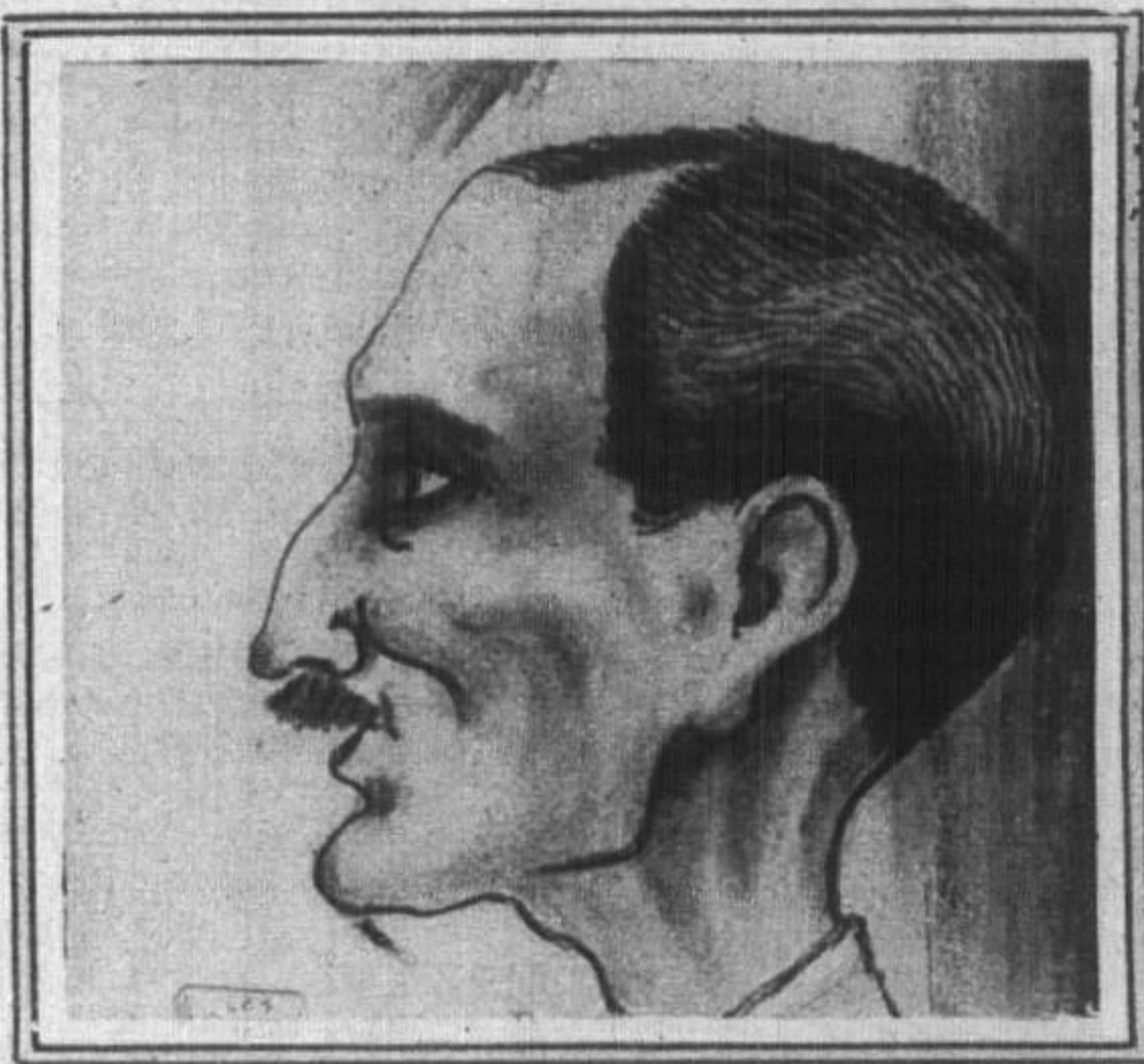
— Du chiqué ! Ce n'est pas faisable.

Au « Diable »

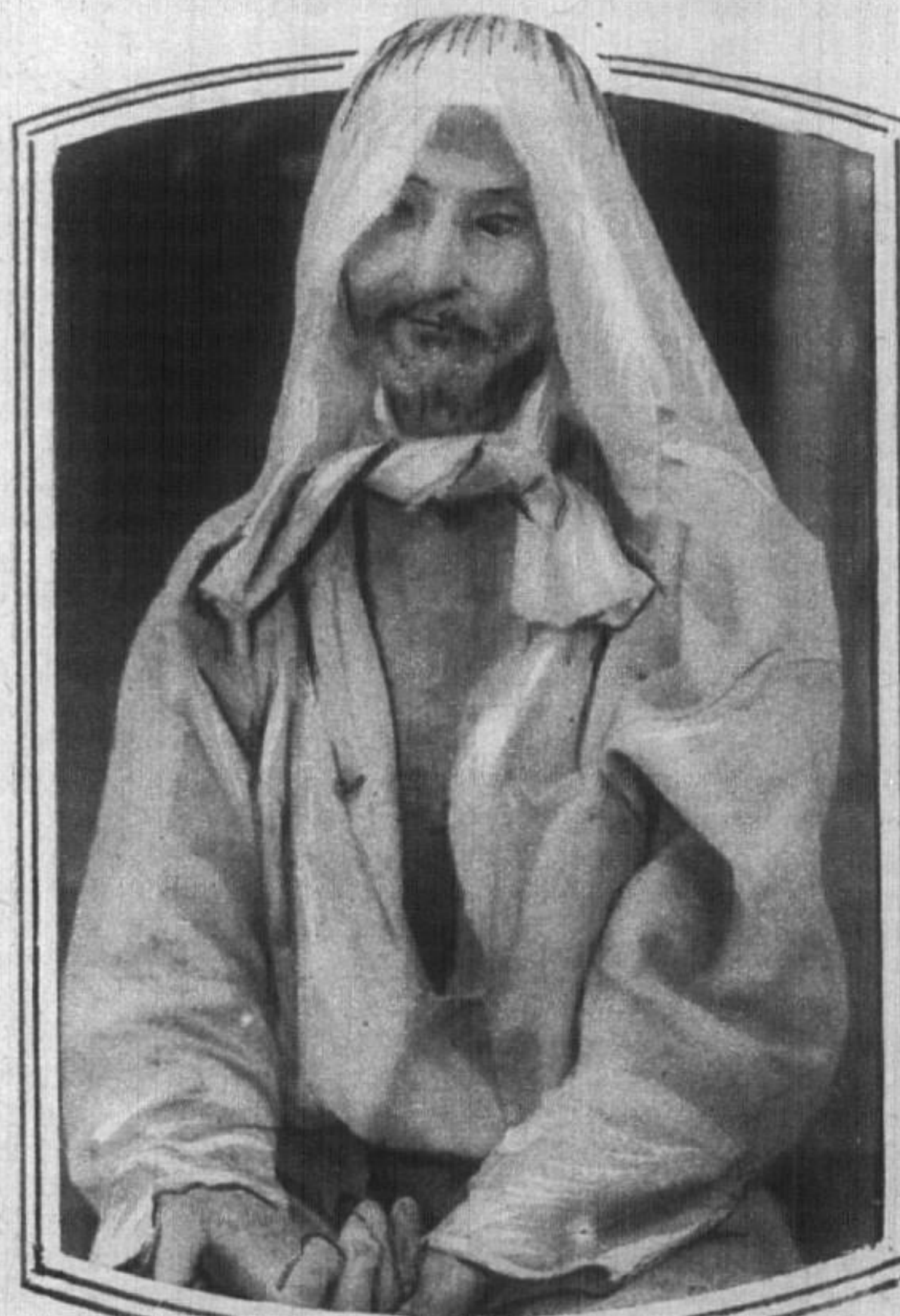
OUI, AU DIABLE ! Ce n'est pas de cet îlet que vient l'expression ! Si chaque fois que l'on envoie un concitoyen au diable il devait débarquer ici, l'humanité serait trop sévère !

Les condamnés l'appellent le Rocher Noir.

On croirait n'avoir qu'à enjamber pour passer. C'est une tout autre affaire.



Honorat Boucon, le poète du bagn.



Ce lépreux, photographié par M. Albert Londres à l'îlot Saint-Louis, garde constamment le visage recouvert d'un voile, tant ses plaies sont affreuses.

testins à un harpon. Il va nous sortir un squal. Le monstre mord à la minute. Le forçat ferre trop tôt. La bête retombe à l'eau, gueule déchirée.

Nous embarquons.

Pour franchir à pied la distance de Royale au Diable, trois minutes suffiraient. Nous voici en route depuis un quart d'heure avec six rameurs. Nous n'avons presque pas décollé de Royale.

Ce sont six rudes galériens, pourtant ! Mâchoire agrafée, on dirait que c'est avec elle qu'ils tirent le canot. Mais à chaque fois qu'ils gagnent un mètre, les rouleaux les repoussent de deux.

Le commandant Masse, le docteur Clément, nous sommes neuf. Aucun ne parle. Le hasard de ces minutes nous impose. Un orage s'abat à droite. C'est un rideau de fer descendu sur l'horizon, mais un rideau de fer qui s'avance. L'orage fonce sur nous comme une charge de cavalerie.

Aucun ne parle. Dans un suprême effort, les forçats enlèvent le canot et sortent du tourbillon.

— C'est fait ! dit Seigle, le chef des galériens.

Nous sautons sur le « Diable ». Ouvrez les bras et vous tiendrez l'île contre votre cœur. C'est tout son volume.

Dreyfus l'inaugura. Il y resta cinq ans, seul. Voici son carbet. Il est abandonné. Je le regarde. Et c'est comme une très ancienne histoire que l'on me raconterait.

Voici son banc. Chaque jour, le capitaine venait s'y asseoir, les yeux fixés, dit la légende, sur la France, à quatre mille milles par l'Atlantique.

Vint Ullmo. Là est sa case. Il y reçut le baptême, la communion. Voici sa lampe, son cocotier.

La guerre a peuplé le rocher. Maintenant, ils sont vingt-huit, deux par baraque.

— Ne rappelez pas mon nom, supplie celui-là, portant barbe noire.

— Qu'avez-vous fait ?

— En 1914, j'ai écrit à *La Gazette de Cologne* pour lui dire que je pourrais lui fournir des renseignements.

Il est l'infirmier de ses camarades.

Ils ont un peu débroussaillé et cultivent d'étroits jardins.

Voici un Annamite qui ne parle qu'annamite ! Voici un Chilien !

C'est tout.

Île du Diable ! tombeau de vivants, tu dévores des vies entières, mais ton silence est tel que, pour le passant, tu n'es qu'une page !

ALBERT LONDRES.

• LE FUJI •

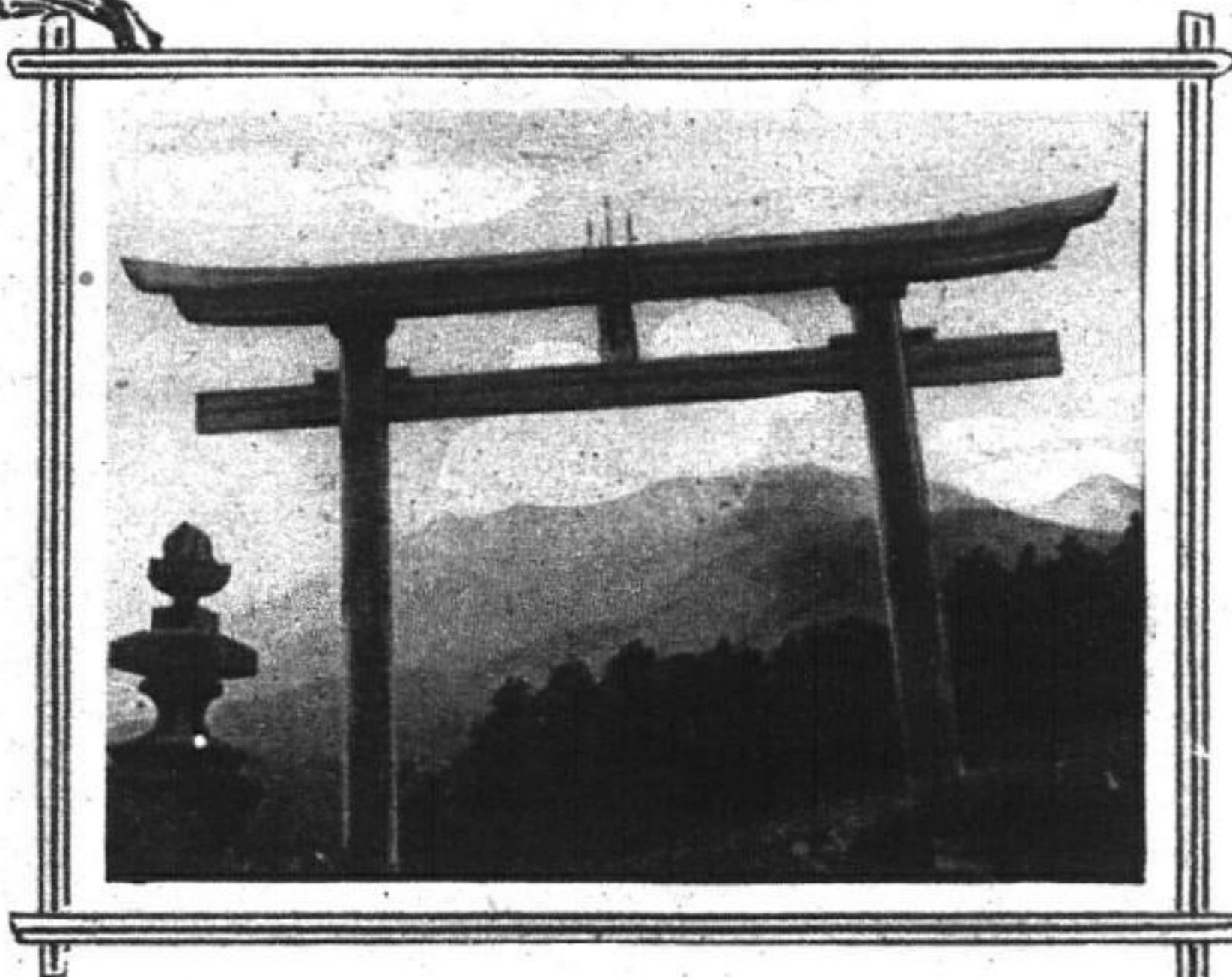
MONT SACRÉ

Le célèbre auteur dramatique M. Brieux fit, il y a quelques années, un voyage au Japon. Des notes qu'il en a rapporté, nous détachons ce récit, qui emprunte aux événements actuels un saisissant intérêt :

LE GRAND WAGON est disposé comme l'étaient nos tramways : deux banquettes se faisant face, dans le sens de la longueur. Seulement, les banquettes sont larges, larges et plates, parce qu'elles sont faites pour s'y asseoir non à l'européenne, mais à l'orientale. Tout d'abord, ces messieurs japonais s'installent comme des messieurs français, et les dames comme les dames de chez nous. Parmi nos compagnons, nous avons, dans ce wagon, monsieur, madame et bébé. Bébé a quatre ans, il est vêtu de couleurs éclatantes, il porte une longue robe, il a des cheveux noirs tout droits qui ont l'air de vouloir faire peur. Il est très gentil, d'ailleurs, et très grave, déjà. Maman est vêtue de teintes grises. La première, elle a laissé tomber ses souliers et s'est assise en tailleur sur la banquette, qui va prendre des allures d'étagère lorsque monsieur et bébé en auront fait autant. Maman, sérieuse, pendant tout le trajet, bourrera et fumera des pipettes qu'elle videra avec les trois petits coups secs dont Loti nous a raconté l'obsession dans *Madame Chrysanthème*. Monsieur, qui porte, avec un complet allemand, des dents américaines en or, comme beaucoup de ses compatriotes d'ailleurs, caresse son enfant et joue avec lui comme un bon papa de tous les pays du monde. J'ai, à côté de moi, un prêtre bouddhiste qui est le portrait frappant de Coquelin aîné, et dont le chapeau melon m'agace un peu. Puis, au fond, il y a deux ou trois jeunes gentlemen japonais, avec des lunettes, naturellement. Au début, tout est correct. J'entends que tout se passe comme chez nous. Mais, comme nous sommes seuls Européens, notre opinion semble vite indifférente, et peu à peu les souliers tombent des pieds, les pieds se hissent sur la banquette, se cachent sous les derrières, et tout le monde est content. Un employé de chemin de fer vient, fait de gentilles salutations et met devant la place de chacun une paire de sandales bien propres. On est chez soi, on lit son journal, on fume, on cause. Symbolique, cet empres-



Le Fuji-Yama est généralement enveloppé de nuages. Au pied, des paysans du district de Suwakama dans leurs champs.



Une des portes symboliques propres au bouddhisme.



De nombreux pèlerins visitent la montagne sacrée. Ils sont vêtus de blanc.

sement à se délivrer de la gêne imposée par les manières européennes qu'on adopte..., ou plutôt qu'on fait semblant d'adopter.

A travers les vitres, nous voyons défiler des paysages qui rappellent ceux de la Corse au bord de la mer... La Corse avec des chalets suisses. Des oranges mûres disent la douceur du climat, des rizières étalent la richesse du pays. Mais ce qui frappe, c'est la constatation d'une propreté qui nous paraît d'autant plus agréable à voir que, depuis plus d'un mois, nous vivions dans une perpétuelle nausée, provoquée par l'indicible saleté chinoise. Ici, tout est propre, balayé, et la misère, s'il y en a, en devient invisible. Beaucoup de femmes au travail, dans les champs. Sans doute, le hasard nous cache les hommes qui, certainement, travaillent aussi.

Croyons-le. D'autant plus que c'est peut-être vrai.

Aux stations, aussi bien tenues que les mieux tenues de chez nous, des gens descendent, attendus. Et ce sont alors, entre hommes, des courbettes répétées et fort gracieuses.

Notons encore ce trait. A midi, les jeunes gentlemen, descendus à une station, sont remontés avec une jolie petite boîte en bois blanc. Ils l'ont ouverte. Elle contenait du riz qu'ils ont mangé, très simplement, ce qui, avec une tasse de thé, a constitué tout leur repas. Moi, au wagon-restaurant, je m'étais bêtement empli l'estomac de cinq ou six plats énigmatiques, prétendus européens, et élaborés par des gens qui n'ignorent pas les pires recettes de l'art d'accommoder les restes.

✧ ✧

Depuis longtemps, dans le train, je le guettais. Ah ! ce Fuji ! M'a-t-il fait assez rêver ! J'ai sa silhouette obsédante devant les yeux depuis bientôt cinquante ans. C'est vers 1875 que l'art japonais fut révélé en France au grand public, et qu'on vit alors chez nous des milliers et des milliers de dessins où le Fuji montrait presque toujours sa silhouette.

Qu'est-ce que le Fuji ?

C'est une montagne unique au monde. Aucun sommet, si ce n'est l'Olympe, n'a été autant aimé, autant célébré par les hommes. Tous les artistes japonais en possèdent le profil « dans la main ». Chacun l'a répété, et l'on

ne peut imaginer tous les artifices inventés pour offrir, de cette montagne, un aspect nouveau. Aucun paysage n'a été reproduit par le dessin à tant d'exemplaires. C'est un phénomène, en réalité, cette montagne de quatre mille mètres qui se dresse toute seule au milieu de collines qu'elle dépasse de presque toute sa hauteur.

La pureté de ses lignes est aussi un sujet d'émerveillement. Elles représentent presque géométriquement un cône tronqué à large base. On peut dessiner le Fuji de deux traits, par deux lignes obliques : un accent circonflexe époinaté. Ces deux lignes embrassent l'espace de tout un pays. Elles s'élancent l'une vers l'autre et vers le ciel et ne se rejoignent pas, car le Fuji, dans une explosion, rejeta son sommet, se projeta lui-même.



Sur les pentes de la montagne ont été édifiées de nombreuses chapelles où les pèlerins font halte.

été émus devant lui. Je le cherchais depuis longtemps derrière les vitres de l'observation-car, dans le ciel un peu couvert. Tout à coup, se sont montrées, beaucoup plus haut que je ne les attendais, deux grandes lignes blanches obliques : c'était lui. Il est symbolique : on a envie de le saluer.

Dès que je le signale à l'employé du train, celui-ci se précipite, court avertir les voyageurs en criant :

— Le Fuji ! Le Fuji !

Tout le monde se réveille, se lève et vient contempler le mont sacré. Aujourd'hui, seulement, je puis dire que j'ai vu le Japon. Du train, où nous sommes, nous allons, pendant des heures, le voir, l'entrevoir, le perdre et le retrouver. Nous semblons l'atteindre, passer de-



Une des chapelles commémoratives.



Au sommet du Fuji-Yama, sur le rebord du cratère.



Les pèlerins redescendent du sommet.

Il est là-haut, tout blanc de neige éternelle et, dans ce ciel bleu, il est pur, simple, schématique. Certes, le mont Blanc est aussi haut ; mais, à côté de lui, le mont Rose est presque son égal (ah ! le mont Blanc et le mont Rose !), et, comme il est encore entouré de nombreux sommets, on n'en peut voir le profil. Le Fuji, lui, est seul, comme un dieu !

Il paraît une sublime et grandiose bizarrerie, une exception, une monstrueuse fantaisie de la nature, une poussée sans seconde de la terre. C'est lui qui pourrait être fier de son splendide isolement ! Et comme on comprend que l'imagination des hommes en ait été frappée, plus peut-être qu'elle ne put l'être par l'Himalaya. Le Fuji est seul. On con-

çoit qu'il soit devenu pour tout un peuple l'emblème même de la patrie ! Il est au centre du pays ; nulle part sur la terre il n'y a rien qui lui ressemble ; depuis la période la plus lointaine, l'homme d'ici, dès qu'il a pu lever les



Les pèlerins, au cours de la pénible escalade, trouvent des refuges où ils peuvent se reposer.

yeux, a été ému devant ce géant. Pour nous-mêmes, qui sommes venus de si loin, il est émouvant, parce que beaucoup d'hommes ont

vant lui, le-laisser derrière nous, puis, tout à coup, le voici qui surgit de l'autre côté, tout près, cette fois, blanc sur bleu, avec un nuage autour de ses flancs, comme une écharpe grise.

On comprend l'obsession qu'il a exercée sur les artistes japonais. On peut être orgueilleux d'être né à son ombre et à sa clarté.

Des hommes primitifs auraient pu se reconnaître comme parents, rien qu'en traçant sur le sable cet accent circonflexe époinaté, tout blanc au sommet, et gris ou vert à sa base.

En raison de sa hauteur, il ne change guère suivant les saisons, et non plus pendant la vie d'un homme. Il paraît donc immuable et éternel.

... Et il est le lieu où règne la déesse qui fait s'épanouir les fleurs...

BRIEUX,
de l'Académie française.

M. ALEJANDRO ALVAREZ ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Nous lisons un article très intéressant et très vivant, l'interview que M. Marcel Muscat d'Orsay, l'actif et intelligent directeur de l'Agence Americana à Paris, a prise à M. Alejandro Alvarez, l'éminent juriste chilien, représentant son pays à la dernière assemblée de la Société des Nations. Nous en détachons les principaux passages que voici :

L'importance du continent américain dans la vie des nations est chaque jour plus manifeste, a dit le docteur Alejandro Alvarez, et cela non seulement parce que quelques hommes se sont fait remarquer, mais parce que l'harmonie, la concordance de vues qui régnaient parmi les délégations des Etats du Nouveau Monde pour obtenir des résultats ou agir plus efficacement ont frappé l'attention.

Chaque fois qu'un sujet intéressant se présentait, les délégations américaines se réunissaient et toujours leurs échanges de vues amenaient la ligne de conduite à suivre. Cette attitude fut principalement remarquée à l'occasion de l'élection des membres du Conseil. Plusieurs pays américains étaient candidats, et notamment le Brésil, qui a été réélu pendant trois ans et dont on croyait que le siège allait devenir vacant.

Les délégations américaines réunies à cet effet donnèrent l'exemple de la plus grande harmonie et à aucun moment on n'eut l'impression que l'une brigua plus que l'autre l'attribution de ce siège.

Dans une réunion de la première Commission, le Chili avait bien proposé de demander au Conseil que le Brésil soit élu membre permanent; mais, cette proposition n'ayant pas abouti, on tomba d'accord pour que ce pays soit membre non permanent pour la quatrième fois. Il est, d'ailleurs, permis d'espérer que, l'année prochaine, le Conseil admettra le Brésil comme membre permanent.

M. Alvarez a fait, ensuite, remarquer à M. Muscat d'Orsay, qu'à l'occasion du différend italo-grec, la Conférence des Ambassadeurs et le Conseil de la Société des Nations avaient déclaré que c'était un principe de droit international qu'un Etat soit responsable des crimes politiques commis sur son territoire. On crut nécessaire de revenir sur ce principe et on décida de soumettre la question à la décision d'une Commission de juristes.

Mais cette disposition ne donna pas entièrement satisfaction aux délégués, continua M. Alvarez. Les nations latino-américaines ne sont pas disposées à abandonner leurs points de vue sur certaines matières de droit international.

En tout cas, ce qui semble s'imposer de plus en plus, c'est la nécessité d'une réforme générale du pacte afin de maintenir la Société des Nations sur de solides assises et de lui assigner la place qu'elle doit occuper dans le monde, non pas d'après des données théoriques, mais bien d'après la réalité.

Dans la pratique, la Société des Nations ne sert pas à résoudre les grosses questions politiques, mais elle exécute ce qu'on peut appeler « la sociabilité internationale ». Mais, pour que cette « sociabilité » existe, il faut que la Société des Nations soit vraiment universelle. Il ne faut pas, en outre, qu'elle attende que les conflits politiques se produisent, mais elle

doit étudier les moyens de les prévenir par une meilleure organisation internationale.

Et M. Alejandro Alvarez termina :

Que faudrait-il faire pour remanier le pacte de la Société des Nations de manière à obtenir de cet organisme le maximum d'avantages dans le domaine que je viens d'indiquer et spécialement pour que la Société devienne universelle?

A mon sens, il n'y aurait qu'un moyen : la nomination d'une Commission composée de juristes européens et américains qui étudieraient attentivement les leçons de l'expérience des quatre années d'existence de la Société des Nations, enquêteraient et prendraient l'opinion des différents gouvernements et, finalement, rédigeraient un projet.

Les juristes américains devraient être nommés par l'Union Panaméricaine, laquelle désignerait des juristes éminents.

Si le projet élaboré par cette Commission était supérieur au statut existant, il n'y aurait pas de motif pour ajourner son adoption.

Par contre, si la Commission n'arrivait pas à se mettre d'accord, on s'en tiendrait à ce qui existe, dans la conviction que c'est la meilleure chose que l'on a pu faire.

En somme, avec la nomination de cette Commission, on aurait tout à gagner et rien à perdre.

Il est à souhaiter que l'opinion publique se forme dans ce sens et qu'à la prochaine assemblée de la Société des Nations, tous les Etats du Nouveau Monde demandent la nomination d'une Commission destinée à fixer les statuts définitifs de ladite Société.

MARCEL MUSCAT D'ORSAY.

ENTRE L'ESPAGNE ET LA FRANCE

Nous lisons dans la *Epoca*, de Madrid :

« La Chambre de Commerce espagnole à Paris a adressé au Directoire une note par laquelle, après avoir donné son adhésion au gouvernement actuel, elle lui offre sa collaboration.

» Elle ne prétend pas que le traité de commerce franco-espagnol, en vigueur, soit parfait, quand, au contraire, en diverses occasions, la Chambre espagnole à Paris en a signalé les imperfections, tout en indiquant les améliorations qu'on devrait y apporter; mais on ne peut oublier les circonstances anormales qu'on a traversées — et qu'on subit encore — au moment où le traité fut signé. L'instabilité des changes et l'anomalie dans le coût de la production ne permirent pas d'établir un pacte définitif.

» On doit donc perfectionner le traité en vigueur, l'amender au moyen de négociations ultérieures pour l'harmoniser avec les nouvelles conditions économiques; mais, en aucune manière, on ne doit rompre.

» C'est sous la protection de ce traité qu'on a réalisé des échanges mutuels d'une valeur de 1.550 millions de francs; si l'on rompait les relations avec la France, ce serait grandement préjudiciable aux intérêts économiques espagnols, car le marché français est le plus important pour notre pays.

» Nous avons près de nous, termine le signataire de la note, la douloureuse expérience de la dernière rupture, dont nos importateurs ressentent encore les effets, pour qu'à nouveau nous ne nous lancions pas dans l'aventure de rompre les relations avec la France. »

Échos des Nations Amies

ARGENTINE

Projets de lois. — Le gouvernement a adressé aux Chambres divers projets de lois sur l'instruction publique, plan général de constructions de chemins de fer de l'Etat, réglementation de la navigation aérienne, réglementation des communications par T. S. F., création de la gendarmerie nationale comme police fédérale avec l'organisation militaire des territoires nationaux.

Ratifications du Sénat. — Le Sénat s'est réuni pour ratifier les nominations de MM. Ernesto-H. Celsia, président du Conseil national d'éducation; colonel Martin Bortagaray, ministre à Vienne; Laurentino Olascoaga, ministre à Stockholm; Leopoldo Diaz, ministre à l'Assomption du Paraguay; Jacobo Penser, ministre à Quito.

Lois votées. — Le Congrès national a voté les lois suivantes : 1° Le gouvernement est autorisé à investir jusqu'à 9.500.000 pesos-or à l'effet de fournir des éléments modernes aux cuirassés *Moreno* et *Rivadavia* ainsi qu'à quatre « destroyers »; 2° Le gouvernement pourra exercer son contrôle sur le marché des viandes et établir le prix minimum et maximum de la vente de la viande. Le gouvernement stipulera, également, que les transactions du bétail seront par kilogramme de poids vivant.

Le nouveau port de Buenos-Aires. — Le directeur des services de la navigation et des ports, l'ingénieur Canale, a soumis au ministre des Travaux Publics un projet ayant pour but de livrer au service public une section du nouveau port de Buenos-Aires. Cette section serait exclusivement réservée à la réception et à la livraison des bois provenant de Corrientes et Misiones et destinés aux travaux publics et au commerce en général.

BRÉSIL

La France au Brésil. — M. Alexandre Conty, ambassadeur de France à Rio de Janeiro, a présenté à M. Arthur Bernardes, président de la République, le professeur Martin, actuellement en mission au Brésil. Le chef de l'Etat s'est entretenu longuement et très cordialement avec le professeur Martin.

NORVÈGE

Signature d'un traité de commerce. — Un traité de commerce a été signé à Prague entre la Norvège et la Tchécoslovaquie, sur la base de la nation la plus favorisée.

PORTUGAL

Transmission des pouvoirs présidentiels. — Avec tout le cérémonial d'usage, M. Teixeira Gomes a pris solennellement possession de la présidence de la République du Portugal. A cette occasion, il a prononcé un important discours et, faisant allusion à la politique générale, s'est exprimé en termes élogieux à l'égard de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Brésil et des autres pays avec lesquels le Portugal entretient les meilleures relations. Au moment de la transmission des pouvoirs présidentiels, le président sortant, le docteur Antonio-José d'Almeida, a lui-même prononcé un remarquable discours auquel le nouveau président a répondu en termes élevés. A l'issue de la cérémonie, le président Teixeira Gomes a reçu les membres du corps diplomatique; un peu plus tard, a eu lieu une grande et brillante réception générale à laquelle se sont rendus les plus hauts personnalités de la République. Sur tout le parcours suivi par le cortège, le nouveau président a été l'objet des acclamations populaires.

VENEZUELA

Le nouveau ministre à Paris. — M. Simon Barceló, l'« internationaliste » bien connu, nommé ministre plénipotentiaire du Venezuela en France, vient d'arriver à Paris, accompagné de sa famille. Il a été reçu, ces jours derniers, par le président du Conseil.

R. DE F.



LES PREMIERS PAS D'UNE GÉNÉRATION

En regardant agir

les « Héritiers de la Victoire »

VI (*)

La Garde Montante

L'AN DERNIER, à pareille date, l'un de nous deux arrivait à Wiesbaden. La plupart des touristes en étaient partis, il y restait surtout des baigneurs allemands. La présence de ceux-ci en nombre donnait tout son caractère à une parade que le voyageur français avait sous les yeux, juste comme il gagnait l'hôtel.

La vaste place du Château était d'un côté alourdie par la masse rouge du Rathaus néogothique, égayée de l'autre par la façade blanche du palais impérial, où logeait pour l'instant le général Mordacq. Au-dessus, un ciel rhénan couleur de plomb. Le miroir sombre de l'asphalte portait un cercle kaki et un carré bleu horizon : la nouba marocaine et la fanfare des chasseurs à cheval. Pendant que s'opéraient en face la relève de la garde et la remontée du drapeau, le cercle et le carré explosaient tour à tour, l'un en furieuses mélodies de fifres et de tambourins jaillies comme une gerbe de flammes et qui vous brûlaient au cœur, l'autre en sonneries de trompettes alertes et narquoises. Derrière leurs propres policiers, des Teutons de Hansi hochaient leurs feutres verts ; et personne ne pouvait ne pas voir danser vertigineusement sur ce tableau une déesse ailée, éclatante de jeunesse, tantôt farouche et tantôt puérile dans sa joie, Némésis et Gavroche : LA VICTOIRE.

— *Das muss man dulden!* Et voilà ce qu'il faut supporter! murmurait un herr professeur livide sous sa barbe rousse.

Au milieu de la place, la parade s'achevait. Deux escouades de jeunes fantassins évoluaient selon les figures d'une sorte de ballet guerrier. Leurs souliers cloutés martelaient le sol, mais toutes les silhouettes restaient souples. On les observait, et cette sensation figeait leurs visages résolus ; mais, malgré la discipline, l'hostilité du décor et le ciel ennemi, leurs yeux brillaient de gouaille sous la bourguignote.

Celui qui rappelle ce souvenir les contemplant avec un intérêt poignant. Pour lui, grand blessé de la veille, il n'y avait pas là que des uniformes ; sa chair, ses nerfs, sa race étaient comme transposés dans cette garde montante prenant la faction en pleine Rhénanie ; et non seulement il reconnaissait le sourire, l'allure de vrais camarades, non seulement il les imaginait tels qu'il les aurait vus à la bataille ; mais l'idée de la relève s'élargissait. Une autre garde descendante — les *poilus*, des centaines de milliers d'hommes — avait repassé l'arme à des frères, à des fils, et cette arme était encore vigoureusement portée.

Le même soir, son impression lui était confirmée par le général gouverneur le recevant dans l'ancien bureau de Guillaume II :

— Oui, n'ayez crainte : mes petits gars tiendront, s'il le faut, comme vous avez tenu. Trois mois après, c'était la Ruhr.

Ils ont tenu, puisque aujourd'hui Cuno a sauté, l'Allemagne capitule. La preuve est faite, les générations sont fondues.

■

Cette année, nous sommes restés à « l'arrière ». Eh bien ! notre opinion n'a pas changé. Personne ne ressemble au soldat français d'avant 1914 comme le soldat français de 1923. Entendons-nous : c'est du soldat seul que nous parlons. L'officier, lui, n'est plus le même. Aspirant ou sous-lieutenant aujourd'hui, il a reçu l'éducation spéciale aux collégiens de la guerre. Nous avons montré qu'elle créait surtout des hommes d'action, des scientifiques, des techniciens ; ne manquera-t-il pas à ces nouveaux chefs la culture générale jusqu'ici nécessaire aux entraîneurs d'armées ? Sera-t-elle, d'ailleurs, nécessaire demain ? Le sort des combats appartient-il désormais à un chimiste, à l'organisateur des voies ferrées, ou au stratège nourri de Plutarque et de Napoléon ? Questions que nul ne peut résoudre en ce moment.

■

Notre camarade de Wiesbaden et de la Ruhr, nous l'avons retrouvé à Paris, dans la cour de la Pépinière. Le voilà donc encaserné. Nous aurions peine à le reconnaître, si nous n'avions nous-même vécu son existence actuelle. Il a déposé avec la tenue de campagne le masque farouche, et, revenu en France, il reprend une placidité, une bonhomie, une habitude aussi de renâcler toujours, de grogner, de discuter l'ordre en l'accomplissant ; c'est peut-être ce défaut-là qui le relie le mieux à nous ; car nous étions ainsi, avant nous les grognards ; grogner, l'éternel travers du troupier français.

Et, certes, la caserne prête toujours aux mêmes critiques. Les exercices sont monotones, les corvées ne finissent pas, les permissions finissent... Après la soupe vient le rata ; nous avons grogné, ils grognent.

Ceux qui, d'ailleurs, crient le plus fort, ce sont les « bleus » qui n'ont pas vu le Rhin. Eh bien ! ceux-là s'ignorent.

Nous aussi, nous avons été des bleus, et nous nous ignorions aussi. Avant juillet 1914, combien d'entre nous auraient cru à l'élan unanime du mois d'août ? Et, pourtant, pas un n'a manqué. De même aujourd'hui, ces frondeurs de chambrée suivraient la foule... Ce n'est pas non plus leur faute, si la honte des grands sentiments est à présent une mode.

Mais, en attendant, ils s'ignorent ; de cette ignorance d'eux-mêmes naît avec leurs aînés un conflit émouvant.

Tandis que nous récoltions des interviews au corps de garde, une voix familière à nos oreilles nous annonça l'arrivée du capitaine L..., jadis notre excellent instructeur, et qui continue à former des hommes. Nous voudrions, en le nommant tout à fait, témoigner quelle haute estime nous a inspiré son exemple au feu. Mais nous ne pouvons ni offenser par là sa modestie, ni nous libérer d'une discrétion que nous impose la sécurité de tous nos patients.

Le capitaine, lui, n'est pas optimiste.

— Ah ! Vous voilà ! Venez donc dîner au mess... Quoi ! Vous faites une enquête... sur vos successeurs ! Eh bien ! ils ne sont pas faciles à mener, les gaillards ! Pourtant, Dieu sait si la vie leur est douce ! Les Parisiens n'ont qu'à passer la porte pour être chez eux, les provinciaux sont en famille ici... Tous ont bien dû vous le dire, la caserne n'est plus ce qu'elle était avant la guerre. Les cadres subalternes, ce sont d'anciens sous-offis comme moi, qui ont souffert avec la troupe et la comprennent ; ou bien de jeunes sous-lieutenants de réserve qui ne font pas de zèle... Mais, c'est navrant, aucun de ces jeunes farceurs-là ne se rend compte de sa veine...

— Voyons, mon capitaine...

— Non, non, laissez-moi finir... Donc, par conséquent, pas le moindre respect des anciens ; pas de considération pour les citations ni les blessures. Quand on leur parle un peu de Charleroi ou de Verdun, ils vous envoient de ces coups d'œil en coin de rue qui vous abiment... Tout comme s'ils disaient, quoi : « Vous avez mis le temps pour la liquider, cette guerre. » Ah ! bien, j'aurais voulu les voir à votre place... Ils n'ont pas besoin de crâner, ils ne sont pas si épatants déjà. Voilà vingt-sept ans que j'en vois, des hommes. Rarement j'ai vu une classe moins équilibrée physiquement. Pas de moyenne, des athlètes, ou des aztèques. Accompagnez-moi à l'infirmerie... Notre major-chef a fait un rapport remarquable à ce sujet.

Et nous pénétrons dans l'aile droite des bâtiments ; l'odeur d'iodoforme succède à celle du bœuf bouilli ; nous lisons le rapport, en effet remarquable.

— Naturellement, reprend le capitaine, leurs pères n'étaient pas là pour les tenir, ils ont vécu trop jeunes, gagné trop tôt de l'argent, ce n'est pas fameux pour le coffre...

— Mais, le sport ?...

— Ah ! Ceux qui en ont fait sont différents. Sans doute, j'ai aussi des as... Mes nageurs, mes cyclistes, mon équipe de football..., quantité de garçons bien bâtis, les mieux disciplinés d'ailleurs, et, remarquez : surtout des citadins...

— Alors, mon capitaine, en fin de compte, tout n'est pas perdu ?

— Hé ! Non, sapristi...

Cet aveu une fois arraché, nous resserrons la discussion ; le capitaine convient qu'il est victime, lui aussi, du vaste malentendu des générations, mais qu'il a de l'espoir, mieux que de l'espoir... Et quand nous lui parlons de la Rhénanie, de la Ruhr où nous avons vu nos cadets à l'œuvre, il reconnaît cette plasticité merveilleuse des caractères français, qui peut faire surgir immédiatement du peuple le plus pacifique une nation armée.

■

La nation armée, ce n'est plus la vieille armée classique. Notre capitaine le sent, d'ail-

(*) Voir *Les Annales* depuis le 16 septembre 1923.

leurs; il a demandé sa retraite, il va rendre à la vie civile les bons services qu'il a rendus au régiment; et avec lui nombre de ses collègues, libérés par la suppression de certains corps.

Derrière ces chefs qui se retirent, qui voyons-nous? DES CHEFS. Un chef, le simple soldat français de demain, parfaitement, lui qui arrive à la caserne habitué à l'obéissance et aussi à l'initiative par les affaires et par le sport. Chef de lui-même à la minute critique. Chef au besoin, sans stage, de ces cohortes noires, cohortes françaises d'outre-océan qui nous ont apporté leur force dans les mêlées.

Chefs, le sous-officier et l'officier de complément, vrais cadres de la France, comme ils l'ont déjà montré. Quant aux officiers de carrière, officiers supérieurs, sans nous attacher davantage à leurs succès d'école, quelque facilité qu'on leur ait donné d'entrer à Saint-Cyr ou à Polytechnique, nous croyons qu'eux aussi, suivant l'impulsion énergique de leur siècle, ils seront de grands chefs modernes, de plus en plus scientifiques et utiles à la paix comme à la guerre. Les légions romaines bâtissaient des aqueducs. Le bureau d'un général Ferrié, grand-maître de la radiotélégraphie militaire, est déjà presque une salle d'usine.

Nous, la génération casquée (1), la « garde descendante », nous pouvons cesser la faction sans crainte. De nouveaux hommes robustes nous relèvent, intimement pareils à nous, avec une supériorité nouvelle : la connaissance de leur vigueur acquise dans les tournois du sport. Ne cherchons plus des intellectuels parmi eux; cherchons le sens réel de ce titre qu'eux-mêmes s'attribuent : les musculaires.

ÉMILE PAGÈS, HENRY CHAMPLY.

(A suivre.)

PROGRAMME des THÉÂTRES

offrant des Réductions aux Abonnés des "Annales"
(Voir Bons de réduction dans notre Volume-Prime)

Le Trésor Culinaire de la Vieille France

Du 20 au 28 octobre 1923

ODÉON : Sam. 20, mat., *Un Conte de Noël* (Le Grillon du Foyer); soir., *La Rabouilleuse*. — Dim. 21, mat., *Le Mariage de M^{me} Beulemans*; soir., *La Cagnotte*. — Lundi 22, *Le Barbier de Séville*, *L'Anglais ou le Fou Raisonnable*. — Mardi 23, *Le Procureur Hallers*. — Merc. 24, *Un Conte de Noël* (Le Grillon du Foyer). — Jeudi 25, mat., *Polyeucte*, *Les Fourberies de Scapin*; soir., *Le Simoun*. — Vend. 26, *L'Arlésienne*. — Sam. 27, mat., *Le Procureur Hallers*; soir., *L'Empereur Jones*, *La Souriante M^{me} Beudet*. — Dim. 28, mat., *Résurrection*; soir., *Le Petit Café*, *Le Seul Bandit du Village*.

NOUVEL-AMBIGU : Sam. 20, mat., *Denise*; soir., *Vers l'Amour*. — Dim. 21, mat., *Denise*; soir., *La Femme X...*. — Lundi 22, *Le Grillon du Foyer*. — Mardi 23, merc. 24 et jeudi 25 (mat.), *Denise*. — Jeudi 25, soir., *Mademoiselle Josette, ma Femme*. — Vend. 26, sam. 27 (mat. et soir.), *Denise*. — Dim. 28, mat., *Denise*; soir., *Le Maître de Forges*.

PORTE-SAINT-MARTIN : *Madame Sans-Gêne*.

TRIANON-LYRIQUE : Sam. 20, mat., *Le Souper de Noël*, *Les Pêcheurs de Perles*; soir., *Les Mousquetaires au Couvent*. — Dim. 21, mat., *Rêve de Valse*; soir., *La Mascotte*. — Lundi 22, *Le Grand Mogol*. — Mardi 23, *L'Armurier de Tolède*. — Merc. 24, *François les Bas-Bleus*. — Jeudi 25, *Le Souper de Noël*, *Les Pêcheurs de Perles*. — Vend. 26, *Les P'tites Michu*. — Sam. 27, mat., *Les Mousquetaires au Couvent*; soir., *L'Armurier de Tolède*. — Dim. 28, mat., *François les Bas-Bleus*; soir., *Rêve de Valse*.

THÉÂTRE-CORA-LAPARCERIE (Ex-Mogador) : Sam. 20, mat., *Le Masque de Fer*; soir., *Théodora*. — Dim. 21, mat., *Tigre et Coquelicot*; soir., *Théodora*. — Lundi 22, *Tigre et Coquelicot*. — Mardi 23, *Le Masque de Fer*. — Merc. 24, *Tigre et Coquelicot*. — Jeudi 25, mat., *Le Malade Imaginaire*, *Les Précieuses Ridicules*; soir., *Le Masque de Fer*. — Vend. 26, *L'Oiseau Bleu*. — Sam. 27, mat., *Tigre et Coquelicot*; soir., *Théodora*. — Dim. 28, mat. et soir., *L'Oiseau Bleu*.

THÉÂTRE-SARAH-BERNHARDT : *L'Aiglon*.

(Pour les jours où les Bons sont valables, se référer au Volume-Prime.)

(1) Cf. H. de Montherlant.



SCIENCES NATURELLES

Sur Quelques Ouvrages Nouveaux Relatifs aux Termites

OCCUPONS-NOUS, aujourd'hui, des termites. Sous les tropiques comme dans le sud-ouest de la France, ces rongeurs de bois comptent au nombre des êtres les plus malfaisants, et ils nous intéressent, d'ailleurs, par leurs habitudes qui ne le cèdent en rien aux plus extraordinaires du monde animal.

Les termites sont des insectes sociaux, appelés fréquemment fourmis blanches, encore qu'ils n'aient rien de commun avec les fourmis, si ce n'est leurs habitudes sociales; ils se rapprochent surtout des cancrelats ou blattes. Mon regretté prédécesseur et maître, Edmond Perrier, les fit connaître aux lecteurs des *Annales* voici trois ans à peine. Il s'agissait d'une espèce qui sévit actuellement dans nos régions du Sud-Ouest, le termite lucifuge, celui-là même que les *Souvenirs d'un Naturaliste*, publiés par de Quatrefages en 1854, ont désavantageusement fait connaître, et qui vient d'être signalé dans une des serres du Muséum.

Ce termite est répandu sur tout le pourtour de la Méditerranée, en Europe comme en Afrique; il se retrouve même en certains points de l'Amérique du Nord, d'où il serait venu chez nous d'après certains auteurs, ce qui me paraît être le contraire de la vérité. En tout cas, dans notre pays, ce sont les départements littoraux du golfe de Gascogne qui souffrent le plus de ses ravages, parce que les forêts de pins de la région, avec leurs vieilles souches, offrent à l'insecte des aliments et des gîtes qui lui permettent de se multiplier et d'essaimer tout à son aise. M. Feytaud a savamment étudié cette espèce dans le Bordelais, il en a écrit l'histoire dans un petit volume, et c'est la quintessence de ce volume qui inspira Edmond Perrier.

Mais les termites sont, par excellence, des insectes tropicaux, et le Sud-Ouest paraît bien être l'extrême limite septentrionale de leur distribution géographique normale; c'est dans les pays chauds qu'ils pullulent, et c'est là qu'ils commettent d'incalculables dégâts. Nos colons en savent quelque chose. C'est donc leur extension et leurs habitudes dans ces pays qu'il faudrait connaître. Combien de fois ne m'a-t-on pas consulté sur ce point? Mais les ouvrages de langue française faisaient défaut, et aucun zoologiste de notre pays ne s'occupait des termites exotiques. Il n'en est plus de même aujourd'hui, comme on pourra s'en convaincre par la lecture de cet article.

Le Livre de M. Hegh sur les Termites

Voici d'abord un grand et beau livre de langue française : *Les Termites*, que vient de publier M. Hegh, ingénieur agricole attaché au ministère des Colonies en Belgique. M. Hegh ne se donne point pour un zoologiste et son rôle s'est borné à recueillir et à grouper tous les matériaux relatifs à l'histoire des insectes

qui nous occupent, mais il faut le louer d'avoir si largement et si bien rempli ce rôle. Son ouvrage doit comprendre deux volumes : l'un consacré à l'histoire naturelle générale des termites; l'autre, aux espèces congolaises et aux moyens de lutter contre ces insectes dévastateurs. C'est le premier volume qui vient de paraître, avec le programme suivant : « Description, distribution géographique, classification, biologie, vie sociale, alimentation, construction, rapports avec le monde extérieur. » Quelle source de documentation pour le travailleur de laboratoire, et quelle admirable série de photos et de figures (quatre cent soixante, plus une carte) pour le simple curieux! L'ouvrage a été publié pour les colonies de Belgique, mais c'est une mine si riche et il présente un si vif attrait qu'il trouvera place bien au delà de ce public spécial. Je me bornerai à faire quelques glanures dans ses chapitres les plus captivants.

Industrie des Termites

Le chapitre relatif à l'industrie des termites est un des plus vastes et des plus richement illustrés. Cette industrie varie avec les espèces : entre le termite à cou fauve (*Calotermes flavicollis*) du littoral méditerranéen, qui se borne à creuser quelques galeries dans les arbres, et le termite belliqueux (*Termes bellicosus*) des tropiques africains, qui maçonne des monticules de terre hauts et larges de cinq à six mètres, on observe tous les degrés. Notre lucifuge s'établit dans les charpentes, les arbres ou les souches, rayonnant par des conduits souterrains, sans autre appareil visible que des galeries en carton terreux. Déjà plus habiles, beaucoup d'espèces tropicales édifient sur les arbres un nid cartonné arrondi (nid en tête de nègre) et communiquant avec le sol par des tunnels de même nature; ces tunnels suivent le tronc de l'arbre sur toute sa longueur, qui peut atteindre quarante mètres, comme on le voit dans une photo d'eucalyptus australien fréquenté par l'*Eutermes fumipennis*.

Au surplus, essentiellement mineurs, les termites annexent ordinairement à leur nid des galeries souterraines et souvent même, en outre, leur édifice aérien s'enfonce dans le sol; ces deux caractères s'observent dans les espèces appartenant au groupe du termite belliqueux, surtout dans le termite du Natal, dont le haut monticule, très répandu en Afrique, est profondément enfoncé. J'ajoute que beaucoup d'espèces vivent exclusivement sous terre, soit dans des chambres qui communiquent entre elles et avec l'extérieur par des conduits, soit dans des constructions solides isolées au milieu du sol.

Curieuses Termitières Souterraines

Certaines de ces termitières souterraines sont remarquables par leur structure; les plus

extraordinaires proviennent du Congo belge et ont été récemment décrites et figurées par M. Desneux dans un travail que cite *in extenso* M. Hegh. Il s'agit de termitières réduites, en moyenne de la taille du poing, ovoïdes ou un peu en forme de poire (figure 1), avec un orifice à leur base pour les

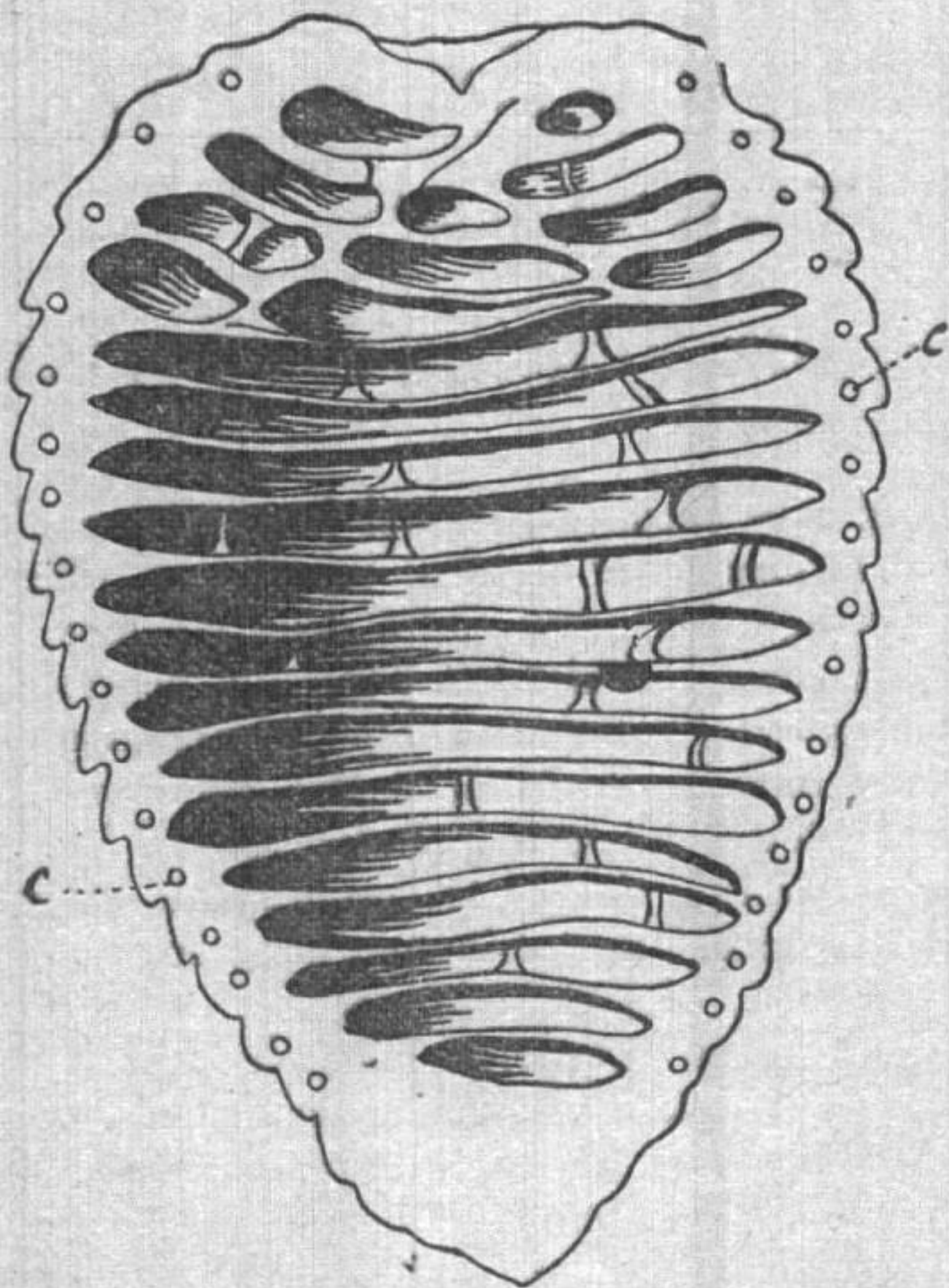


Fig. 1. — Nid complexe souterrain avec ses étages et les conduits circulaires C de la paroi; coupe verticale par le milieu du nid. (D'après Desneux.)

passagers; des cloisons parallèles perforées de quelques trous et réunies par des piliers divisent la cavité en étages. Au niveau de chaque cloison, la surface des nids présente une série circulaire de protubérances (figure 2), et à la

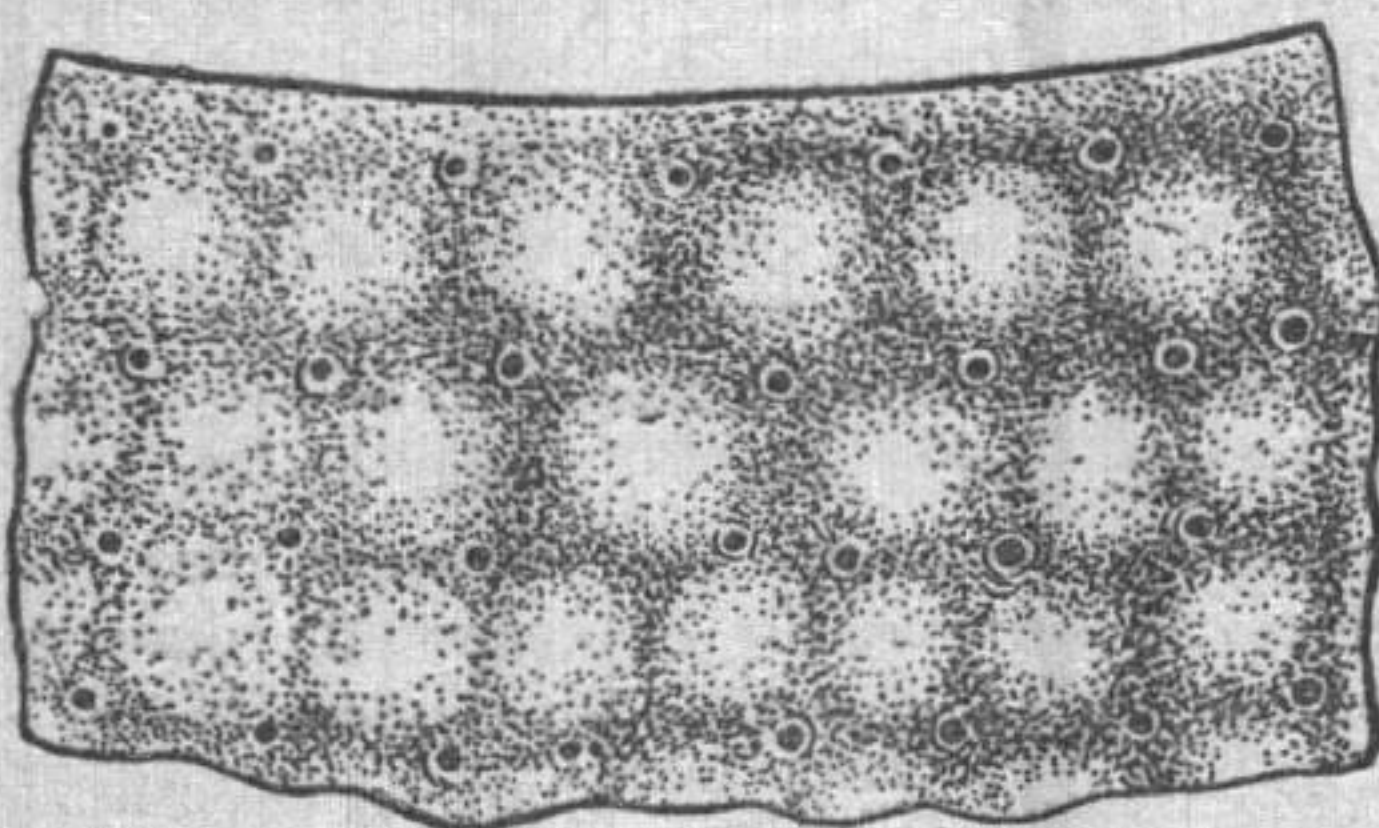


Fig. 2. — Surface externe d'une partie de la paroi du nid de la fig. 1; on y voit les séries transversales de saillies et des pores.

partie inférieure de chaque série, entre deux protubérances consécutives, s'ouvre l'orifice d'un fin canalicule (figure 3), qui communique avec l'étage immédiatement supérieur. Dans les nids les plus simples, la disposition reste telle (figure 3); mais dans certains autres (figures 1, 4), les canalicules s'ouvrent dans un conduit circulaire (C), creusé à l'intérieur même des parois sur le niveau de la cloison, et ce conduit lui-même communique (figure 4) avec la chambre immédiatement supérieure par une seconde série de canalicules qui alternent avec les précédents. Ces orifices et canalicules sont trop étroits pour servir au passage des termites; à n'en pas ajouter, ils doivent faciliter l'aération et remplissent merveilleusement ce rôle sans compromettre la sécurité des propriétaires.



Fig. 3. — Coupe transversale dans une partie de la paroi d'un nid plus simple; chaque pore communique directement avec son étage par un simple canal.

Où trouver dans le règne animal un ouvrage mieux aménagé et plus complexe? Vraiment, pour l'habileté architecturale, les termites ne le cèdent en rien aux hyménoptères sociaux!

La Loge Royale et son Couple

On sait que les fonctions reproductrices, dans les sociétés de termites, sont dévolues à un couple royal, c'est-à-dire à une femelle fertile et à un mâle fécondateur, qui vivent ensemble à l'intérieur de la termitière, sous la garde et aux soins des individus neutres, ouvriers et soldats. Dans les deux espèces de nos régions, qui sont relativement primitives, le couple royal se tient au sein du nid, sans loge particulière. Dans les formes élevées du groupe, au contraire, le couple habite une cellule royale édifiée pour lui; cette chambre est toujours spacieuse, car les deux conjoints, voués à la reproduction, acquièrent une taille démesurée, la femelle surtout, qui, avec son abdomen gorgé d'œufs, ressemble à un boudin et, chez le termite belliqueux, égale en volume vingt à trente mille ouvriers!

M. Hegh relève la figure et analyse la description que le biologiste Escherich a donnée du couple reproducteur dans cette dernière espèce. Spectacle étrange, qui fait songer à Gargantua, ou plutôt à Gulliver servi par les gens de Lilliput! L'énorme matrone est entourée d'un quintuple cercle d'ouvriers qui la gorgent, qui la lèchent, qui lui enlèvent ses œufs pour les porter dans des chambres voisines; à côté, le mâle, roi paresseux, qui ressemble à un pygmée auprès de la femelle, à un géant auprès des ouvriers; et, tout autour, un cercle de soldats, tournant vers le dehors leur tête énorme armée de puissantes mandibules, garde courageuse des individus royaux. Tout cela dans la cellule royale surbaissée, dont les nombreux orifices sont assez grands pour donner accès aux ouvriers et aux soldats, trop étroits pour livrer passage au roi et à la reine qui sont définitivement enclos. D'après Escherich, la reine du *bellicosus* donnerait trente mille œufs par jour, soit à peu près un œuf toutes les trois secondes, ou cent millions au cours de son existence, qui pourrait se prolonger environ dix ans. Cette machine à pondre donne bien de la besogne aux ouvriers, mais elle en fait une si grande quantité!

Recherches de M. Bathellier

sur les Termites Indochinois

M. Hegh consacre un de ses plus curieux chapitres aux termites qui se livrent, comme certaines fourmis, à la culture des champignons: dans des chambres spéciales annexées à leur ouvrage, ces insectes accumulent et façonnent en meules anfractueuses les débris végétaux agglomérés et fertilisés par leur résidu intestinal; un champignon se développe dans ces sortes de couches et les termites broutent avec délices les bouts renflés, ou mycotètes, des rameaux produits par le mycélium du champignon.

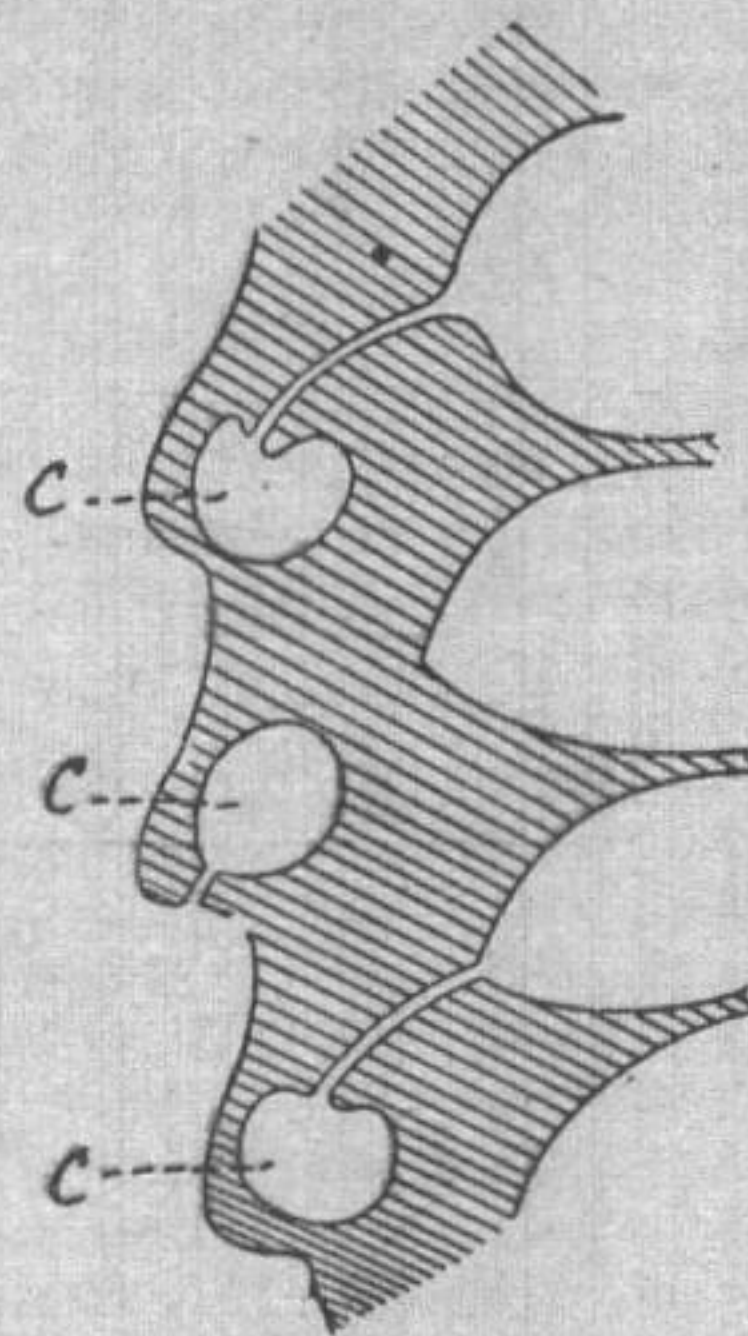


Fig. 4. — Coupe transversale dans une partie de la paroi du nid de la fig. 1; chaque pore s'ouvre d'abord dans un conduit circulaire C, situé dans la paroi, et, dans une position alternant avec celle des pores, le conduit envoie un canal à l'étage correspondant.

Cette pratique curieuse paraît propre, jusqu'ici, aux termites supérieurs, aux espèces du genre *Termes*, dont le termite belliqueux est un des types.

Au cours des intéressantes recherches qu'il poursuit à Saïgon, un jeune biologiste, M. Bathellier, avait cru découvrir que l'industrie champignoniste est beaucoup plus répandue dans la famille, tout au moins qu'elle est en usage chez une espèce commune en Indochine, le termite de Matang, qui appartient au genre *Eutermes* (*Eutermes matangensis*). C'était une erreur, que M. Bathellier a relevée lui-même et qui résultait, dit-il, des relations de cette espèce avec un termite champignoniste appartenant à la subdivision des *Microtermes*, dans le genre *Termes*. Le termite de Matang envahit les demeures et les édifices, profitant des moindres interstices pour atteindre les ouvrages en bois dont il fait sa nourriture; il ressemble en cela au termite lucifuge et fait également comme lui des galeries souterraines. Or, ces galeries sont en contact, et parfois en continuité, avec des chambres finement crépées aménagées par le *Microtermes* qui les occupe et y établit ses meules à champignons. Ces dernières ne sont donc pas l'œuvre du termite de Matang, mais les deux espèces ont des relations de voisinage fort étroites et semblent même, dit M. Bathellier, vivre en bonne intelligence, ce qui est rare, très rare, chez les insectes sociaux d'espèces différentes.

Les espèces du genre *Eutermes* présentent un caractère particulier qui les met bien à part dans la famille; leurs soldats sont armés d'une corne frontale impaire au bout de laquelle vient s'ouvrir le conduit d'une glande volumineuse logée dans la tête. Cette corne ressemble à un long nez, d'où le nom de *nasuti* que Hagen donna et que l'on donne encore aux termites de ce groupe.

Les soldats des *nasuti* se servent du liquide rejeté par leur corne frontale pour lutter contre les ennemis de la termitière. D'après M. Bathellier, ce liquide visqueux est projeté par gouttelettes sur l'adversaire qu'il engluie et met très vite hors de combat. C'est une sorte de glu incolore, très réfringente, aromatique, combustible, soluble dans les alcools et les éthers.

« La glu des soldats d'*Eutermes*, dit M. Bathellier, est une matière résineuse. L'action de la chaleur en extrait des parties volatiles, essences ou huiles aromatiques; il reste un résidu fixe assez comparable à la croléthane de la résine du pin. »

Un animal sécrétant de la résine pour se défendre, voilà qui n'est point ordinaire! Citant avec éloge la découverte précédente, M. Forel observe que les glandes anales de certaines fourmis sécrètent une substance odorante analogue (*Tapinoma*); à quoi l'on peut ajouter que beaucoup de cochenilles sont munies de glandes tégumentaires qui sécrètent de la cire ou de la résine, et s'en font un manteau plus ou moins protecteur.

La Guerre des Fourmis et des Termites, d'après M. Bugnion

De ces faits et d'autres qu'il a observés lui-même durant un séjour à Ceylan, M. Bugnion a tiré parti pour ajouter une annexe intéressante au troisième volume de l'ouvrage que publie actuellement M. Forel: *Le Monde Social des Fourmis*. Les termites n'ont pas de plus redoutables adversaires que les fourmis, et c'est pour se protéger contre elles qu'ils voyagent en galeries closes, pour s'en défendre que leurs sociétés présentent

presque toujours une caste de soldats. L'opuscule de M. Bugnion est consacré aux relations guerrières de ces deux sortes d'insectes.

Ces relations peuvent être aisément suivies et étudiées quand on pratique une brèche dans la paroi des galeries des termites. Naturellement, les fourmis accourent à la brèche et saisissent de leurs mandibules les malheureux ouvriers, qui sont pour elles un morceau de choix. Mais, d'ordinaire, elles n'en ont pas le loisir, car toute une population vient sur place pour réparer le dommage : ouvriers qui travaillent de l'intérieur et surélèvent les bords de la brèche, soldats groupés à l'extérieur autour de celle-ci, la tête tournée en dehors, et rentrant lorsque la besogne va prendre fin. La garde est bien faite ; avec leur corne à glu chez les *nasuti*, leurs puissantes mandibules chez les autres termites, les soldats savent tenir en respect leurs dangereux adversaires.

A l'encontre des autres espèces, le termite noir de Ceylan (*Eutermes monoceros*) fait ses expéditions à découvert, quand il se rend aux arbres pour y cueillir des lichens pendant la nuit. Mais il n'a rien à craindre : ses processions interminables sont flanquées, à droite et à gauche, d'une rangée de soldats dont la tête menaçante, avec sa terrible corne, est, comme toujours, dirigée en dehors. Les fourmis rapaces, prudemment, se tiennent à distance.

Tel n'est pas toujours le destin des termites. Courageuses et agressives, certaines fourmis carnassières envahissent les termitières et les dévastent ; ainsi font, notamment, les grandes Ponérines et les fourmis légionnaires ou Dorylines. Une espèce africaine, le *Mega-*

ponera fatens, est particulièrement redoutable pour les termites.

« Dans la région du lac Victoria, écrit un voyageur [M. Carpenter], on rencontre fréquemment les longues processions solennelles, à marche lente, de la fourmi... Ces processions... vont à la recherche des ouvertures des nids de termites. Aussitôt qu'une de celles-ci est trouvée, une grande excitation se manifeste. Les petits morceaux d'herbe qui font bouchon à l'entrée sont enlevés, et les fourmis se précipitent dans l'ouverture, réapparaissant peu après, tenant dans leur mâchoire des termites. »

D'après M. Priell, qui a observé la razzia d'un nid de termites belliqueux, chaque fourmi revient avec sa proie, certaines portant trois ou quatre ouvriers, d'autres un ou deux soldats. M. Bugnion emprunte ces deux rapports au livre de M. Hegh, qui est, je le répète, une mine inépuisable.

M. Bugnion termine son opuscule par des vues philosophiques sur le développement de l'instinct de défense chez les termites. Pour lui, les sociétés de termites actuelles résultent d'une adaptation aux circonstances « dominée surtout par la guerre opiniâtre imposée aux termites par les fourmis. Les moyens de défense si multiples et ingénieux employés par les termites sont manifestement l'une des conséquences de cette guerre » ; ils furent acquis peu à peu sous la forme d'actes « raisonnés », qui, « répétés à plusieurs reprises », se muèrent en habitudes, lesquelles sont devenues des actes automatiques, c'est-à-dire instinctifs.

C'est l'application aux termites de la théorie lamarckienne sur l'hérédité des caractères acquis.

E.-L. BOUVIER,
de l'Institut.

AUTOMNE

*Les matins de printemps ont des douceurs légères
Qui font que, si l'on aime, on croit qu'on est aimé,
Car on entend chanter parmi les primevères
Les fontaines d'avril et les oiseaux de mai.*

*J'aime les jours d'été dont l'aurore est si belle
Que la fleur s'illumine et que la feuille luit,
Et qu'on pense, tant leur clarté semble éternelle,
Qu'ils n'auront pas de fin et qu'ils seront sans nuit ;*

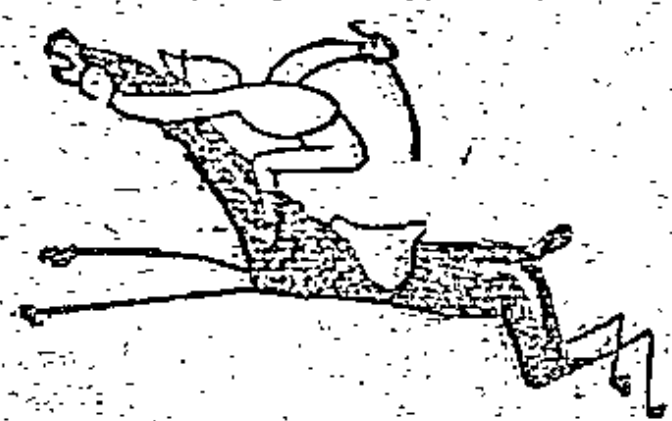
*Mais je préfère encore les rouges soirs d'automne
Dont la pourpre flamboie à l'horizon en feu,
Parce que notre cœur en sa cendre s'étonne
D'avoir été pareil à leur ardent adieu !*

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

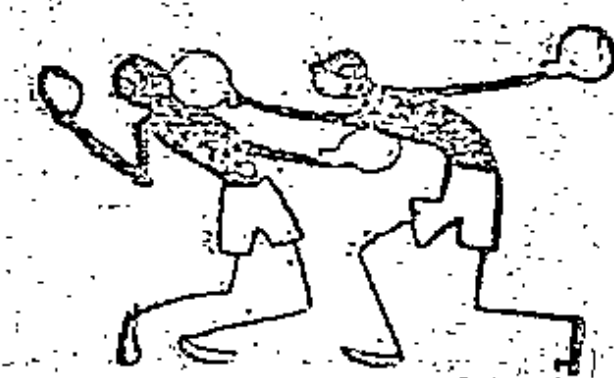
RADIO - CHRONIQUE

Depuis le premier jeudi d'octobre, l'émission de dix-sept heures faite par Radiola est réservée aux enfants.

Nous avons plus rien à envier au broadcasting d'outre-Manche où, depuis quelques mois, l'on avait adopté une classification analogue dans les concerts. D'ailleurs, bien des grandes personnes écoutent avec attention les belles histoires destinées aux enfants.



PROPOS SUR LES SPORTS



Les Malheurs de Criqui

BOXER pour les laboratoires n'est pas décidément le sport le plus beau, le plus digne d'envie. On se souvient des incidents plus ou moins fâcheux qui suivirent l'initiative, prise par un de nos confrères, d'organiser au profit de la science un match Carpentier-Silpi.

Ces deux champions risquaient tout leur avenir. Leur demander de le faire gratuitement était un peu exagéré. Qui aurait accepté à leur place ? Ils demandèrent à être indemnisés de leurs frais d'entraînement, qui sont très élevés. Puis, ils réclamèrent une part sur le cinéma. Enfin, ceux qui devaient prêter leur arène proposèrent de donner le match en s'engageant à verser une somme de 200.000 francs à la caisse des laboratoires.

On refusa avec éclat. Et on chercha autre chose. Notre brillant poids plume Eugène Criqui n'hésita pas à offrir son concours. D'autres, nombreux, flairant une publicité gratuite, imitèrent ce geste. Mais, alors que Criqui revint d'Amérique exprès pour cette solennité, ses camarades ne donnèrent plus signe de vie lorsqu'on eut besoin de leurs services.

Fort heureusement, un pugiliste belge demanda à être opposé à celui qui fut pendant deux mois champion du monde. On ne savait trop admirer le geste désintéressé de cet athlète, le jeune Hébrans. Mais celui-ci était peu connu. Son passé n'était qu'honorable, alors que Criqui avait pulvérisé tous les Européens qui lui avaient été opposés. On pensait qu'il n'y aurait qu'un homme dans le ring et

que le combat finirait en quelques coups de poing. La pauvreté du reste du programme aidant, il n'y eut que peu de sportsmen tentés par le pieux devoir de secourir les laboratoires. La recette atteignit 125.000 francs, d'où il faudra défalquer, sans aucun doute, un certain nombre de frais. Que restera-t-il à la science ? N'aurait-il pas mieux valu accepter les 200.000 francs proposés par Buffalo ? Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras !

Eugène Criqui, le roi du knock-out, le virtuose du crochet du droit à la pointe du menton, ne fut pas récompensé de son acte chevaleresque. Dès la seconde reprise, il se fracturait un os métacarpien de la main gauche et continuait le combat sans sourciller, avec un courage qui n'étonne pas de la part de l'ancien poilu héroïque. Hébrans, grâce à ce handicap, réussit à fournir une très belle résistance. Il tint les quinze rounds et ne fut battu qu'aux points. Jamais, dans ses rêves les plus beaux, il n'avait pu espérer semblable résultat.

L'infortuné Criqui ne pourra pas combattre avant trois mois. Une partie du public le déclara fini. A l'issue du match, il fut presque hué. Voilà les résultats de sa participation à une soirée de bienfaisance. Je pense qu'il doit être tout au moins guéri à ce point de vue : il ne recommencera plus. Avouez qu'il n'a pas eu de chance.

On s'est demandé pourquoi Hébrans, Belge, s'était proposé. Nous pouvons trouver plusieurs raisons : il avait tout à gagner et rien à perdre. Mis knock-out au premier round, il n'avait qu'à dire :

— J'ai partagé le sort de la plupart des

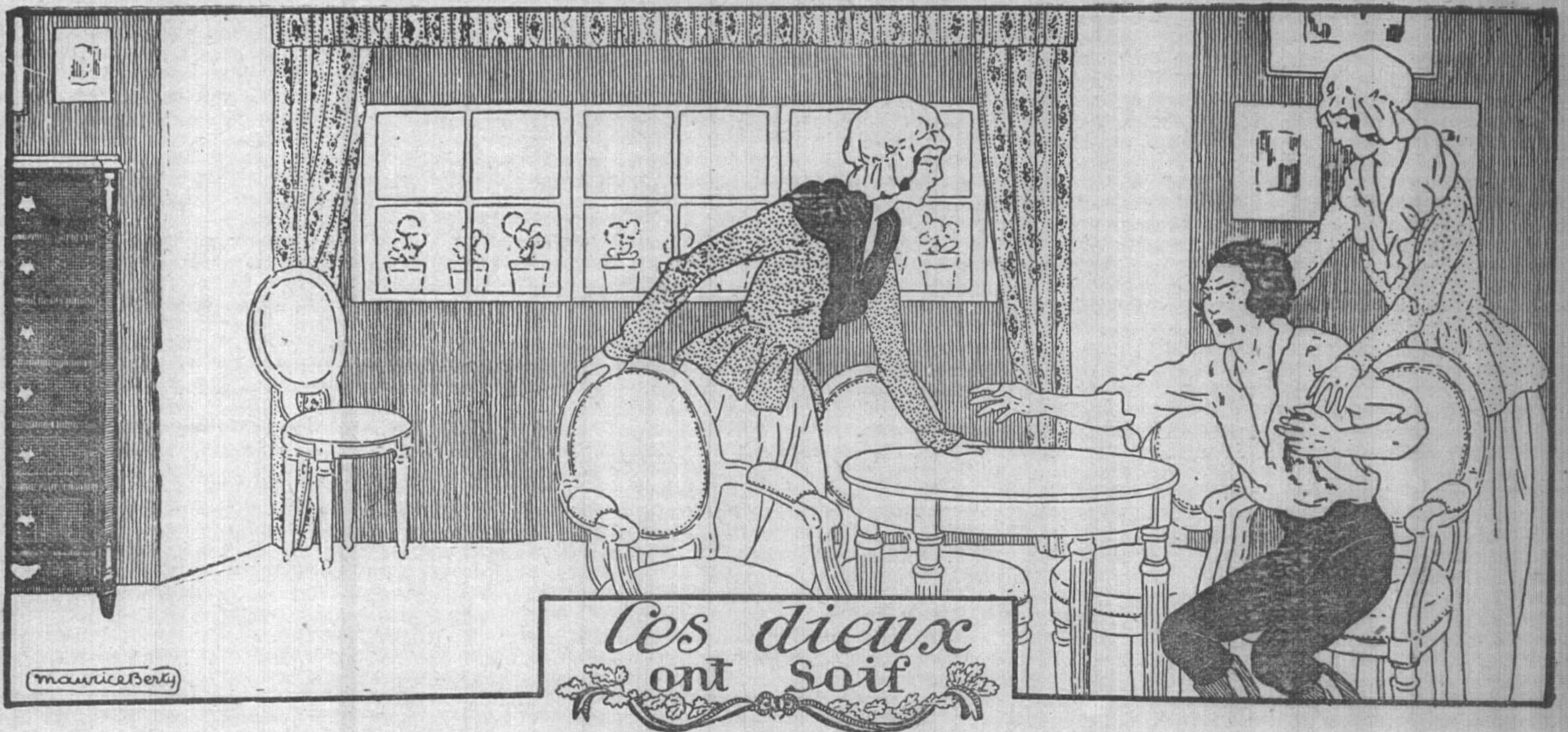
meilleurs boxeurs européens ayant rencontré Criqui.

Si la mise hors de combat se faisait attendre, il pouvait se considérer supérieur aux autres poids plumes. Enfin, vaincu seulement aux points, il n'a plus qu'à demander sa revanche et à s'estimer presque l'égal de l'ancien champion du monde. Oui, mais si Criqui avait eu ses deux mains disponibles ! C'est pourquoi nous conseillons à Hébrans, dans son intérêt même, de ne pas s'exagérer la portée de sa résistance, tout en le félicitant sincèrement.

D'autre part, peut-être un autre mobile fit-il agir non pas Hébrans, mais quelqu'un de son entourage, qui, ayant eu, naguère, maille à partir avec la justice française, alla se constituer prisonnier la veille du combat, pour un séjour de treize mois à l'ombre. Et vous comprenez que nos magistrats n'auront pas la cruauté de confirmer une peine aussi sévère, atteignant un mécène de la science française. L'astucieux personnage n'ayant pas eu besoin, pour son poulain, de jeter l'éponge espère employer ce précieux ustensile à laver son passé.

Car il faut bien reconnaître, hélas ! que, dans le monde de la boxe, — je ne dis pas des boxeurs, — on rencontre souvent, maintenant, des gentlemen qui ne l'ont pas toujours été et qui s'imaginent que le ban de la société où ils furent mis est fait pour s'asseoir. Parfois, on est obligé de leur parler et même de trinquer avec eux : on se contente de boire à leur Santé ou à leur Cherche-Midi.

JACQUES MORTANE.



Pièce en cinq actes de PIERRE CHAINE, d'après le roman d'ANATOLE FRANCE,
représentée au Théâtre National de l'Odéon le 12 mai 1923 (*)

ACTE V

La chambre d'Elodie. Au fond, fenêtre basse à trois compartiments. A gauche, porte qui ouvre sur le palier; à droite, une alcôve soigneusement fermée.

Au lever du rideau, Elodie, Thévenin et Juliette Hazard sont accoudées le dos à la fenêtre ouverte.

Le citoyen Blaise, Desmahis, Henry et Morhart sont groupés autour d'un guéridon où il y a des verres et un flacon. Tous quatre sont en train de rire.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLODIE, THÉVENIN, JULIENNE HAZARD,
BLAISE, DESMAHIS, HENRY et MORHART

BLAISE. — Ah! ah! ah! l'histoire est bien bonne. On peut dire qu'ils ont signé eux-mêmes leur propre condamnation, ces messieurs de la Commune!

MORHART. — Voilà une signature qui leur vaudra un fameux jeton de présence.

HENRY. — Croyez-vous! Quand ils ont vu arriver les troupes de la Convention, ils se sont sauvés comme des lapins. Ils avaient tous signés. Ils sont tous hors la loi!

BLAISE. — Et personne n'a pensé à emporter le registre. Ah! Ah! Ah!

DESMAHIS. — Et Gamelin, est-ce qu'il avait signé?

HENRY. — Bien sûr! Gamelin est hors la loi comme les autres.

BLAISE, à Desmahis. — Vous ne savez donc pas que le citoyen Henry lui a tiré un coup de pistolet? Pan! Racontez-lui votre exploit, mon cher.

Elodie se retire ostensiblement et passe dans sa chambre.

DESMAHIS, qui a surpris ce mouvement. — Plus bas. Ménagez votre fille.

BLAISE. — Tant pis pour elle! Je me suis toujours opposé à cet amour, je prévoyais ce qui est arrivé.

DESMAHIS. — Alors, c'est vous qui avez blessé Gamelin?

HENRY. — Oui, je suis arrivé à l'Hôtel de

Ville avec les troupes de la Convention. Nous avons traversé au pas de course la salle des délibérations, qui s'était vidée comme par enchantement. Sur la porte de la chambre du Conseil, j'ai trouvé Gamelin qui levait déjà un poignard. Je l'ai tiré au jugé. Il est tombé comme une masse. Mais il paraît que le coup n'était pas mortel, car je ne l'ai pas retrouvé quand j'ai voulu le faire enlever. Il avait disparu.

MORHART. — Soyez tranquille! il n'échappera pas longtemps. On le retrouvera.

DESMAHIS. — Ce pauvre Gamelin! il aurait eu peut-être un talent de premier ordre, s'il n'avait pas fait de politique.

BLAISE. — Il avait l'âme d'un criminel. Je l'ai démasqué ici dans ma boutique, alors que ses instincts sanguinaires étaient encore contenus. Il ne me l'a jamais pardonné. Ah! c'était une belle canaille!

DESMAHIS. — Le pauvre garçon! il était sincère. Ce sont les fanatiques qui l'ont perdu.

BLAISE. — Vous ne le défendez pas, je pense, Desmahis. Il n'est pas défendable!

DESMAHIS. — Non, citoyen Blaise; il n'est pas défendable!

BLAISE. — Les temps vont changer. Les prisons sont ouvertes. Il est enfin permis de se réjouir. Buons à l'écrasement des jacobins.

Il verse à boire.

MORHART. — Oui, réjouissons-nous d'être encore là. Tant d'autres manquent à l'appel.

DESMAHIS. — Ceux dont la perte semble la plus cruelle, ce sont les derniers tués. Ils ont manqué le salut de si peu! Si la Convention s'était révoltée deux jours plus tôt, M. de Chassagne et cet excellent Brotteaux seraient parmi nous.

MORHART. — Je les ai vus. Ils sont morts tous deux en gentilshommes. M. des Ilettes lisait Lucrèce et M. de Chassagne tenait entre ses dents une rose que lui avait envoyée Julie Gamelin.

BLAISE. — Qu'est-elle devenue, Julie Gamelin?

MORHART. — Elle était dans la même pri-

son que M^{me} de Rochemaure. Le peuple les a délivrées ensemble. Depuis, elles ne se quittent plus.

BLAISE. — J'y songe, Desmahis: il faudra me graver un portrait de Charlotte Corday. (Apercevant Fanchon sur le seuil.) Eh bien! ma fille, que voulez-vous?

FANCHON. — Je voulais vous demander, monsieur, si je pourrais me mettre à la fenêtre, moi aussi, pour voir passer Robespierre.

BLAISE. — Mais certainement. Vous entendez, mesdemoiselles, Fanchon demande une petite place pour voir passer la charrette.

THÉVENIN. — Etes-vous bien sûr que c'est pour aujourd'hui?

BLAISE. — L'exécution a été annoncée officiellement.

JULIETTE. — On disait qu'il avait la mâchoire fracassée.

HENRY. — C'est vrai, citoyenne, mais ça n'empêchera pas Samson de lui couper la tête.

Rires.

DESMAHIS. — Mais si le jugement n'a pu être rendu?

MORHART. — Il n'y a pas de jugement pour les hors la loi. Il suffit que deux témoins établissent l'identité.

FANCHON. — C'est bien sûr, au moins, que la charrette passera sous nos fenêtres?

BLAISE. — Où voulez-vous qu'elle passe?

THÉVENIN. — Je croyais qu'on guillotinerait, maintenant, à la barrière du Trône-Reverse?

HENRY. — La Convention a voté un décret, hier, pour installer de nouveau la guillotine sur la place de la Révolution.

MORHART. — On veut que les Parisiens puissent assister au supplice du monstre sans se déranger.

THÉVENIN. — Venez voir! On promène l'effigie de Marat. On la traîne dans le ruisseau.

MORHART. — Bravo!

THÉVENIN. — Dans la gadoue, les jacobins!

VOIX DE LA FOULE. — Thévenin! Thévenin! Thévenin! Le Réveil du Peuple!

(*) Copyright by Pierre Chaine, 1923.

Tous droits de reproduction, représentation, traduction, adaptation réservés pour tous pays.

Voir *Les Annales* depuis le 23 septembre 1923.

BLAISE, qui est resté près du guéridon. — Que se passe-t-il?

MORHART. — C'est la foule qui a reconnu la Thévenin et qui veut qu'elle chante.

THÉVENIN, qui s'est retirée de la fenêtre. — Non, je ne veux pas chanter. C'est ridicule.

BLAISE. — Nous nous joignons à la foule. Chantez, vous ferez plaisir à tous ces braves gens.

MORHART. — Chantez *Le Réveil du Peuple*. C'est le chant du jour, l'hymne de la contre-révolution!

HENRY. — Citoyenne, ce sera une bonne action!

LA FOULE. — Thévenin! Thévenin!

BLAISE. — Écoutez, on vous réclame.

Il la conduit à la fenêtre. Acclamations.

THÉVENIN. — Oui, mes amis, je vais chanter *Le Réveil du Peuple*.

Applaudissements.

Elle entonne : « Peuple français, peuple de frères! »

Quand elle a fini, elle envoie des baisers pour répondre aux applaudissements.

BLAISE. — Bravo, citoyenne! Voilà des gaillards qui sont bien heureux de vous entendre sans payer leur place.

THÉVENIN. — Bah! ce n'est pas tous les jours fête!

SCÈNE II

LES MÊMES, M^{me} DE ROCHEMAURE, JULIE

M^{me} de Rochemaure est entrée sur les dernières mesures.

M^{me} DE ROCHEMAURE. — Bravo, ma belle! J'arrive pour les dernières notes!

MORHART. — Ma chère, vous avez manqué le concert!

M^{me} DE ROCHEMAURE. — Mes amis, j'ai cru pouvoir vous amener Julie Gamelin.

BLAISE. — Vous avez bien fait, madame, elle est des nôtres.

MORHART. — Le nom que vous portez, mon enfant, ne vous fera pas de tort parmi nous.

JULIE. — Mon nom? Que voulez-vous dire? Je m'appelle la citoyenne veuve Chasagne. Je n'ai pas d'autre nom, je n'en veux pas d'autre.

MORHART. — Pardonnez-moi, vous êtes au milieu d'amis qui partagent votre deuil et qui compatissent à votre douleur. Je ne voulais pas vous offenser.

THÉVENIN. — Voulez-vous de moi pour amie? J'admire en vous l'intrépidité d'une amazone. Nous vous consolerons.

JULIE. — Je ne veux pas être consolée... *(Se reprenant.)* Pardonnez-moi, je deviens injuste et mauvaise. La joie des autres redouble ma tristesse. Je hais toutes ces femmes qui ont retrouvé un amant..., un époux!

HENRY. — Du moins, vous êtes vengée!

JULIE. — Oui... Je suis heureuse, citoyen, que vous l'avez manqué. C'eût été pour lui une trop belle mort.

HENRY. — Ah!... vous savez?

JULIE. — J'aime mieux qu'il se soit enfui comme un lâche, qu'il se cache, qu'il tremble et qu'il ait peur à son tour! Voilà la meilleure vengeance.

FANCHON, à la fenêtre. — Les voilà! Les voilà! Ils sont au guichet du Louvre!

Tout le monde se précipite vers la fenêtre.

BLAISE. — Place aux dames! Laissez-les passer devant.

DESMAHIS, à Julie, qui est restée en arrière. — Vous ne venez pas voir la charrette?

JULIE. — A quoi bon! Il y manque quelqu'un!

Grand brouhaha à l'extérieur. Cris de mort dans la rue.

THÉVENIN, impatiente. — Comme ils vont lentement.

MORHART. — C'est la foule qui empêche les chevaux d'avancer.

JULIENNE. — Où est-il, Robespierre? Montrez-le-moi.

BLAISE. — C'est celui dont la tête est entourée de linges.

THÉVENIN. — On ne le reconnaît plus. Il est hideux.

HENRY. — Assassin! Vampire! Tigre altéré de sang.

FANCHON. — Voyez comme ils sont pâles. Ils ont peur!

Rires.

M^{me} DE ROCHEMAURE. — C'est bien leur tour!

MORHART. — A mort, les jacobins!

M^{me} DE ROCHEMAURE. — Le voilà donc le dieu! Car il est dieu!

BLAISE. — Il est dieu, et Catherine Théot est sa prophétesse.

Rires.

DESMAHIS. — Baissez-vous. Laissez-moi voir.

Il est monté sur une chaise. Un grand silence, pendant lequel on n'entend que le bruit des chevaux sur le pavé. Le mouvement des têtes suit la charrette qui passe. Puis, le brouhaha de la rue reprend.

MORHART, quittant la fenêtre. — Vous l'avez vu?

THÉVENIN. — Qui était à côté de lui?

DESMAHIS. — Couthon et Saint-Just... Il a regardé la fenêtre en passant.

BLAISE. — Je crois qu'il a reconnu M^{me} de Rochemaure.

M^{me} DE ROCHEMAURE. — Non, c'est la Thévenin qu'il a regardée. *(A Blaise, qui prend son chapeau.)* Où allez-vous?

BLAISE. — A la place de la Révolution, voir le dénouement.

MORHART. — C'est ça. Allons voir tomber sa tête.

Il prend son chapeau.

M^{me} DE ROCHEMAURE. — Nous vous accompagnons. *(A Thévenin.)* Venez, ma belle.

BLAISE. — Dépêchons-nous, si nous voulons arriver à temps.

Elodie sort de sa chambre.

JULIENNE. — Nous couperons par les Tuileries et rattraperons facilement la charrette.

Les femmes passent devant, sauf Julie et Elodie.

DESMAHIS, à Julie. — Vous ne venez pas avec nous?



JULIE. — Non, je suis lasse, je tiendrai compagnie à la citoyenne Elodie. *(A Elodie.)* Vous restez, n'est-ce pas?

Fanchon enlève sur un plateau les flacons et les verres qui encombrant la table.

LA VOIX DE M^{me} DE ROCHEMAURE, au dehors. — On vous attend, dépêchez-vous! Vous allez nous mettre en retard.

BLAISE. — Nous voilà! Nous voilà! *(A Julie.)* Au revoir! *(A Morhart.)* Passez, je vous prie.

MORHART, passant sur le seuil. — Ça me rappelle le supplice de Damiens.

BLAISE. — C'est dommage qu'on ait supprimé la roue!

MORHART, à la cantonade. — La guillotine, c'est trop vite fait!

SCÈNE III

JULIE, ÉLODIE

JULIE. — Vous permettez que je ferme la fenêtre?

ÉLODIE. — Oui, fermez la fenêtre. Cette rue en délire est ignoble.

JULIE. — Ça ne vous intéresse pas de voir tomber les têtes?

ÉLODIE. — Quelle horreur! Les hommes sont fous.

JULIE. — Le meurtre appelle le meurtre.

ÉLODIE. — Ils n'en finiront jamais. C'est une abominable boucherie. Les victimes deviennent les bourreaux, voilà toute la différence.

JULIE. — Celui qui s'est servi du glaive périra par le glaive!

ÉLODIE. — Il est écrit aussi, aimez-vous les uns les autres!

JULIE. — Liberté, égalité, fraternité. Quelle dérision!

ÉLODIE. — Les hommes de bonne volonté veulent la paix!

JULIE. — Mais le monde appartient aux violents.

ÉLODIE. — Quand donc l'amour triomphera-t-il de la haine?

JULIE, s'approchant d'Elodie. — Vous aussi, vous avez pleuré?

ÉLODIE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire? Que regardez-vous?

JULIE. — Votre fichu.

ÉLODIE. — C'est du point d'Angleterre.

JULIE. — Il y a des taches sur votre fichu.

ÉLODIE. — Des taches, où donc?

JULIE. — Là, des taches de sang!

ÉLODIE. — Ça, du sang! Vous plaisantez! J'ai préparé, ce matin, des confitures.

JULIE. — Je ne plaisante pas, c'est du sang!

ÉLODIE. — Oui, c'est vrai, vous avez raison. J'ai dû me piquer le doigt avec une épingle en ajustant mon fichu.

JULIE. — Regardez-moi. Pourquoi n'osez-vous plus me regarder?

ÉLODIE. — Que voulez-vous dire?

JULIE, changeant de ton. — Ma chère, il faut prendre plus de précautions quand on veut panser en secret un blessé hors la loi!

ÉLODIE. — De quelle blessure parlez-vous?

JULIE. — De celle qu'a reçue votre amant à l'Hôtel de Ville. J'aurais dû m'en douter qu'il était caché ici.

ÉLODIE. — Vous êtes folle! J'ignore comme tout le monde ce qu'il est devenu.

JULIE. — Allons donc! Il a dû accourir ici tout droit. C'est le seul asile qui lui soit ouvert.

ÉLODIE. — Je vous jure que je ne l'ai pas vu depuis trois jours.

JULIE. — Alors, vous ne craignez pas une perquisition?

ÉLODIE. — Arrêtez! Où allez-vous? Vous n'irez pas le dénoncer?

JULIE. — Vous avouez!

ÉLODIE. — Oui. Il est là. (Elle montre l'alcôve.) Il est venu me dire adieu tout sanglant. Je l'ai soigné. Je l'ai retenu ici à force de prières... et de mensonges... Il ne sait pas que Robespierre est exécuté. Il croit que les troupes de la Convention ont été battues.

JULIE. — Vous l'aimez encore...

ÉLODIE. — Il n'a plus que moi pour le défendre, je le défendrai de toutes mes forces. Souvenez-vous que j'ai intercédé pour vous auprès de lui. J'ai souffert son mépris à cause de vous. Il n'a pas dépendu de moi que M. de Chassagne soit sauvé. Aujourd'hui, c'est moi qui vous implore.

JULIE. — Vous voulez que je favorise son évasion! que je vous aide à l'arracher au châtiment! Est-ce que c'est juste? Moi, je vous implorais pour un innocent. Mais lui, c'est un coupable, c'est un criminel. Il ne faut pas qu'il reste impuni. Je ne veux pas que vous le sauviez... Ce serait trahir la mémoire de Chassagne.

ÉLODIE, dans la posture des suppliantes. — Julie, ne vous vengez pas sur moi du mal qu'il vous a fait. C'est au nom de votre amant que je parle. Il vous défendrait la haine et la vengeance... Il ne veut de vous que votre douleur et la pitié de votre souvenir!

JULIE. — Mais lui vivra heureux et abject, tandis que je traînerai mon deuil!

ÉLODIE. — Sa vie sera terrible, laissez-le vivre... Abandonnez-le à son destin misérable...

JULIE. — Il ne sera pas misérable tant que vous resterez près de lui! C'est votre amour que je ne peux pas lui pardonner... Ah! ne le gardez pas ici, je céderais à la tentation!

ÉLODIE. — Où voulez-vous qu'il aille?

JULIE. — Qu'il erre dans Paris, de cachette en cachette... Qu'il quitte la France... Qu'il aille où il voudra, mais loin de vous! pas ici... Vous entendez, je vous le défends!

ÉLODIE, regardant avec inquiétude vers la porte de sa chambre. — Taisez-vous! Il nous a entendu! Il s'est levé!

La tenture de droite s'écarte lentement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉVARISTE

Evariste paraît, la chemise ensanglantée... Il est très pâle et se soutient à peine.

JULIE. — Ah! te voilà, assassin!

ÉVARISTE, à Julie. — Je ne me trompais pas, j'ai reconnu ta voix. (A Elodie.) Que fait-elle ici?

ÉLODIE. — Evariste, prends garde, ta blessure va se rouvrir, il faut rester étendu...

JULIE. — Oui, cache-toi, tremble. C'est ton tour!

ÉVARISTE, à Elodie. — Tu m'as trompé?... Tu m'as menti?... La Révolution est vaincue..., puisque ses ennemis sont en liberté!

JULIE. — Oui, je suis libre!... Le peuple s'est révolté! Mais je serai plus généreuse que toi..., je te laisse la vie!

ÉVARISTE. — La vie? Nous disions vaincre ou mourir!

ÉLODIE. — Evariste, il faut vivre, il faut espérer encore!

ÉVARISTE, repoussant Elodie. — Nous avons mal défendu la République... C'est notre faute, si elle périt...

Il tire un poignard de sa ceinture et s'en frappe, dos au public. Il tombe en avant sur la table.

ÉLODIE, se précipitant vers lui. — Evariste! Mon amour!

JULIE, venant à son aide. — Malheureux! Qu'as-tu fait? (A Elodie.) Aidez-moi!

Les deux femmes font glisser Evariste sur le canapé, près de la table.

ÉVARISTE, à Julie. — Laisse-moi... Pas de pitié... Pas de pardon... J'accepte ta haine, rien que ta haine...

ÉLODIE. — Un chirurgien, vite, courez... Il s'évanouit! Il meurt!

JULIE. — Personne n'osera venir... On le dénoncera... On le transportera au Châtelet!

ÉLODIE. — Mon Dieu! Que faire? Il faut le secourir, le sauver.

ÉVARISTE, se soulevant, en proie au délire. — Robespierre a-t-il fini de parler?

ÉLODIE. — Mon amour, tu ne me reconnais pas?

ÉVARISTE. — Et Henriot? Que fait donc Henriot?

JULIE, répondant à une interrogation muette d'Elodie. — Il délire... Il se croit encore à l'Hôtel de Ville.

ÉVARISTE. — Il faut marcher sur la Convention, arrêter les traîtres... Robespierre devrait donner l'ordre, le temps presse.

ÉLODIE, essayant de le calmer par des mensonges. — Calme-toi, tout va bien... Robespierre a fait appel à la section des piques.

ÉVARISTE. — Et le peuple?

Chants dans la rue.

ÉLODIE. — Le peuple l'acclame.

Roulements de tambour sur la place de la Révolution.

ÉVARISTE. — Ah! le tambour! J'entends le tambour!

ÉLODIE. — Ce sont les patriotes qui reviennent de la Convention.

ÉVARISTE. — Robespierre est-il avec eux?

ÉLODIE. — Oui, on le porte en triomphe... Tallien, Fouché, Barras, sont en fuite. Ecoute, le peuple fête son libérateur!

ÉVARISTE. — Oui, enfin, c'est le triomphe de la liberté... Vive la Montagne! Vive la Nation! (Il essaye de chanter.) « Mourir pour la patrie! Mourir pour la patrie! »

Un hoquet l'étouffe... Il se dresse, bat l'air de ses mains et tombe sur le plancher.

ÉLODIE, se jetant sur lui. — Evariste..., c'est moi..., ton amante... Réponds-moi... Tu m'entends?...

JULIE, essayant de l'arracher à cette étreinte. — Venez, c'est fini... Il est mort en plein rêve!

ÉLODIE. — Allez-vous-en!... Laissez-nous... Vous devez me haïr, moi aussi!

JULIE, maternelle. — Je ne sais qu'une chose : nous souffrons..., nous restons solitaires et déchirées... Les larmes sont toutes pareilles... Qu'importe qui les fait verser!... Ah! nous pouvons bien nous embrasser!

Elle ouvre ses bras à Elodie, qui s'y jette avec violence.

RIDEAU

PIERRE CHAÎNE.

(Dessins de MAURICE BERTY.)

LA SCIENCE AU JOUR LE JOUR

Dotée d'un manchon à incandescence, la lampe à pétrole procure un éclairage intense, sûr et très économique

L'APPLICATION du manchon à incandescence à l'éclairage par l'alcool, le benzol ou l'essence de pétrole pour l'usage domestique, a été faite depuis longtemps, mais la réalisation du même procédé d'éclairage avec le pétrole ordinaire, ou pétrole lampant, n'avait, jusqu'à présent, en raison des difficultés d'ordre technique qu'elle présentait, reçu que des solutions très imparfaites. On peut même dire que le problème n'était pas sorti du domaine de l'expérience. Or, l'emploi du pétrole ordinaire présente de tels avantages sur celui des autres liquides combustibles au point de vue sécurité, économie et rendement lumineux, qu'il était du plus haut intérêt de continuer les études entreprises et surtout d'aboutir. La persévérance étant toujours récompensée, un spécialiste français, M. Bardeau, est parvenu à mettre au point une lampe à incandescence par le pétrole qui paraît bien, cette fois, résoudre le problème avec

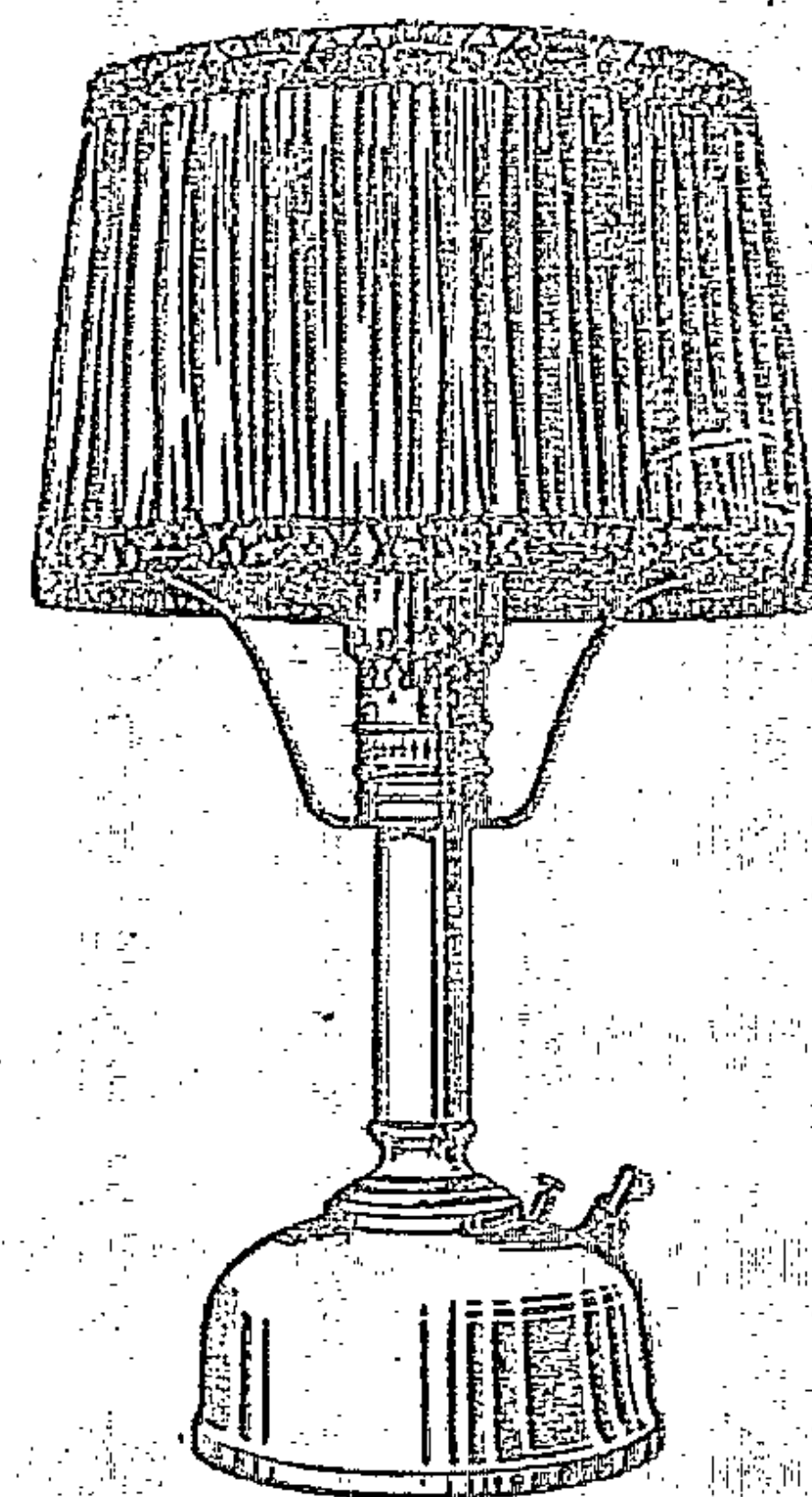
toute la satisfaction désirable et convient aussi bien pour l'éclairage des pièces d'un appartement que pour celui des bureaux, magasins, etc.

Cette lampe, dont notre gravure reproduit un modèle simple et de bon goût, est, en principe, constituée par un réservoir que l'on remplit partiellement de pétrole, le surplus de sa capacité étant occupé par de l'air comprimé introduit à l'aide d'une petite pompe à main qui peut être indépendante de la lampe ou fixée à demeure au réservoir, comme l'indique la figure (auquel cas, elle est, normalement, invisible). La pression chasse le pétrole dans le bec où il se vaporise instantanément sous l'action de la chaleur rayonnée par le manchon à incandescence et brûle ensuite dans le manchon comme du gaz d'éclairage ordinaire. L'allumage s'opère en moins d'une demi-minute en réchauffant le bec par la flamme d'une petite topette imbibée d'alcool.

Le bec est simple et robuste, de fonctionnement sûr et régulier et d'entretien facile; il procure une grande économie, car il donne une puissance lumineuse de cent bougies pour une consommation d'un litre de pétrole seulement par vingt-quatre heures.

Les qualités de cette lampe sont de nature à intéresser d'abord ceux qui sont à la recherche d'un moyen d'éclairage pratique, simple et économique, puis les personnes prévoyantes qui veulent être en mesure de parer instantanément à la privation de lumière résultant d'un arrêt de gaz ou d'électricité.

RENÉ BROCARD.



La Prochaine SAISON DE CONFÉRENCES

à l'Université des Annales

(18^e Année — 1923-1924)

UNE ENQUÊTE SUR LES TEMPS NOUVEAUX

ELLE EST BIEN CURIEUSE, cette série de douze conférences sur les Temps Nouveaux, à laquelle des poètes, des femmes éminentes et d'illustres écrivains répondent. Nous vivons, en effet, à une époque d'évolution... La guerre a bouleversé le monde, et les idées en subissent le contre-coup. Devant les nécessités de la vie, la jeunesse a dû se forger une sensibilité nouvelle qui étonne l'autre génération, mais qui, dans sa hardiesse combative, n'est point sans beauté. Certes, la jeunesse, plus réaliste que jadis, ne se paie plus de mots; elle veut, en toutes choses, l'expression juste, rapide; elle en tient pour l'action et la vérité. Dans le domaine pratique, elle cherche la réalisation nette d'un rêve possible; en art, elle veut le naturel, la vie, le mouvement. Tout le figé académique, toute la beauté conventionnelle, ne vont plus à la mentalité actuelle. Evidemment, la jeunesse cherche sa formule et un idéal nouveau. Elle le fait avec passion et bonne volonté, et lorsque le recul des années aura remis dans leur vrai jour les questions palpitantes et non encore résolues qui marquent d'incohérence notre époque, on s'apercevra qu'il y eut du courage dépensé au cours de ces années un peu révolutionnaires, tendant à un avenir meilleur, et l'on découvrira l'harmonie secrète qui, en fin de compte, coordonne les mouvements tumultueux qui nous choquent.

Cette série — commencée par un poète délicieux : André Rivoire, qui synthétisera cette époque où *time is money*, et terminée par Henry Bordeaux, qui trouvera en Guynemer le symbole héroïque des temps nouveaux; cette série, où Jean Cocteau parlera de la jeunesse dont il est l'ardent prophète, et où l'on trouve les noms de novateurs comme Antoine et Francis de Croisset; cette série, où la musique sera à l'honneur avec l'admirable interprète des Fauré et Debussy : M^{me} Marguerite Long, et un conférencier comme Gabriel Faure — aura, de plus, l'attrait de compter sept femmes dans la théorie de ses conférenciers, et c'est justice. Ne sont-elles pas plus aptes que les hommes à parler de la sensibilité féminine, de l'avenir de nos filles, des joies, des déboires qui les attendent dans ce rude combat auquel elles prennent une part si active? Ce sont toutes les princesses de Lettres qui répondront à cette vaste enquête de l'Université des Annales.

On s'étonnera, sans doute, de n'y pas trouver — à côté des Myriam Harry, Lucie Delarue-Mardrus, Colette Yver, Marcelle Tinayre, Colette, Gabrielle Réval et cette éloquente Marie Gasquet, qu'on entendra pour la première fois, — la grande amie des jeunes filles, notre Cousine Yvonne Sarcey; mais elle ne veut pas, dans sa vie déjà trop chargée, mettre cette nouvelle obligation. Et d'ailleurs, dans ses « Lettres à la Cousine », elle écrira tout ce qu'elle aurait aimé à dire dans une conférence.

Cette belle suite de leçons, que publiera Conferencia, aura donc aussi sa répercussion dans les Annales, et il faut s'en réjouir.

JEAN S...

UNE ENQUÊTE SUR LES TEMPS NOUVEAUX (*)

23 nov. — La Mort du Rêve.

« Time is money. »

Auditions.

M. André Rivoire.

30 nov. — Ce que nous révèlent les Tombeaux.

Un Roi-Soleil : Toutankhamon.

Auditions.

M^{me} Myriam Harry.

7 déc. — La Course aux Chimères.

Les Ratées de la Vie.

Auditions.

M^{me} Lucie Delarue-Mardrus.

14 déc. — Le Public et la Jeunesse.

M. Jean Cocteau.

Au programme : Mélodies de Poulenc, Auric, Honneger, Erik Satie, etc.



25 janv. — L'Ingratitude des Enfants.

Au Théâtre.

M. Francis de Croisset.

Auditions de scènes.

1^{er} fév. — L'Art du Comédien Moderne.

Ce que nous demandons aujourd'hui aux Comédiens et Comédiennes.

Auditions de scènes.

M. Antoine.

8 fév. — Les Souvenirs d'Enfance et la Vieille Maison.

Leur influence.

Auditions.

M^{me} Colette.

15 fév. — La Sensibilité Moderne en Musique.

Fauré, Debussy, Ravel, Dukas.

M. Gabriel Faure.

Avec l'éminent concours de M^{me} Marguerite Long.



22 fév. — Les Princesses de Science.

Etudiantes, Docteurs, Internes, etc. : leur rôle.

Auditions.

M^{me} Colette Yver.

29 fév. — Les Princesses du Savoir.

Les « Sévriennes », Bacheliers, Agrégées, etc. : leur avenir.

Auditions.

M^{me} Gabrielle Réval.

7 mars. — Les Princesses de Lettres.

L'antique préjugé contre les Femmes de Lettres.

Auditions.

M^{me} Marcelle Tinayre.

14 mars. — Le Foyer sans Princesses.

La Femme, la Mère, la bonne Associée. La Vie intérieure.

Auditions.

M^{me} Marie Gasquet.

Le GALA offert aux Abonnés des douze séances :

21 mars. — Un Héros, symbole des Temps nouveaux : Guynemer.

M. Henry Bordeaux,
de l'Académie française.

(*) L'abonnement à la série de quatre conférences, donnant droit à un fauteuil numéroté, est de 20 francs. L'abonnement aux douze conférences du vendredi donnant droit au Gala, est de 60 francs. S'adresser au Secrétariat de l'Université des Annales, 5, rue La-Bruyère. Il sera prudent de s'inscrire tout de suite.

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 3 octobre	122.113 fr. »
Montant de la 16 ^e liste (7 ^e année)	7.748 fr. 20
Subventions	1.720 fr. »
Subvention de l'Office Départemental (Comité de Seine-et-Marne)	5.704 fr. »
Total au 10 octobre	137.285 fr. 20

LES MAISONS CLAIRES

L'ABONDANCE DES MATIÈRES m'oblige à remettre à la semaine prochaine le compte rendu des Maisons Claires, mais je ne veux pas attendre ce temps pour remercier le Comité Jeanne d'Arc de Buenos-Aires qui, chaque année, donne généreusement sa pensée à notre œuvre, et le Comité des Fêtes du Tam-Daô, qui, dans un geste fraternel et sous l'impulsion vive de M^{me} Murairé, prend nos enfants clairs sous sa protection. Et si nous y ajoutons le don de M^{me} Brunswig, on comprendra notre joie et notre reconnaissance.

Y. S.

16^e Liste arrêtée le 10 octobre

Le Comité « Jeanne d'Arc » de jeunes filles françaises à Buenos-Aires : Transmis par la présidente, M^{me} R. Paris, 2.000 fr. — Le Comité des Fêtes du Tam-Daô, 1.800 fr. — M^{me} Brunswig, 1.000 fr. — Reconnaissance à saint Antoine, 500 fr. — En souvenir d'une petite amie, 10 fr. — M. Bergeat, 4 fr. — Une institutrice lorraine, 10 fr. — M. Thévenin, 20 fr. — Anonyme, à Gignac, 5 fr. — M^{lle} A. Baldensperger, 8 fr. 50. — Que les Claires prient pour papa, 1 fr. — Pour les Claires, 10 fr. — F. C. de Teg, 100 fr. — Pierrot et Josette, 20 fr. — Achille et Mimi, 5 fr. — G. P. F. 22, 5 fr. — Pour Lulu, à Limoges, 10 fr. — Monette, Poupette et Jacky, 30 fr. — M^{me} Minoret, 10 fr. — M^{me} Jeanneaud, 4 fr. 50. — H. G. L. M., 5 fr. — Pour les Maisons Claires, 20 fr. — Ce qui est promis est dû : A. P., 10 fr. — Pour une grâce obtenue, 5 fr. — M. Henri Godfrin, 30 fr. 50. — En reconnaissance, 5 fr. — Anonyme, à Paris, 116 fr. — M^{me} Leclercq, 100 fr. — M^{lle} Passot, 20 fr. — Anonyme, à Saint-Jean-Pied-de-Port, 20 fr. — M. J. Du-jonquay, 10 fr. — M. Horlaville, 20 fr. — M^{me} Gillon, 10 fr. — Reconnaissance à saint Antoine de Padoue : A. B. O., 10 fr. — M^{me} J. Fitz-Patrick, 60 fr. — M^{me} David, 100 fr. — M^{lle} Lemaux, 7 fr. — M. Lafon, 10 fr. — Merci pour une grâce, 2 fr. — Pour qu'il m'écrive, 1 fr. — M^{me} Emma Baron, 5 fr. — En souvenir de mon fiancé, mort pour la France (Alsace), 5 fr. — E. Y. B., 10 fr. — En reconnaissance à saint Antoine de Padoue, à Roulet, 10 fr. — Pour le bonheur d'Aimée, 25 fr. — M^{lle} Hélène Hainneville, 60 fr. — En reconnaissance à saint Antoine de Padoue, pour des vœux exaucés : Une Romaneise, 25 fr. — M. Maurice Tassard, 5 fr. — M. A. Vimeney, 10 fr. — Pour Gabrielle, Henriette et Pierrot, 10 fr. — En reconnaissance à saint Antoine de Padoue, 100 fr. — M. L. Lamblot, 20 fr. — Reconnaissance à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus : Anonyme, 10 fr. — E. G. 26, 5 fr. — En l'honneur de saint Antoine de Padoue pour la réalisation de mes vœux, 20 fr. — M^{lle} M. Maisonne, 38 fr. — Cagnotte de Gieres, 32 fr. — Une amie des petites Claires, 15 fr. — Pour remercier saint Jude et le prier de vous continuer sa protection, 20 fr. — M^{lle} G. Audoy, 5 fr. — Etoile d'argent, 40 fr. — R. R., reconnaissance à saint Antoine de Padoue, 20 fr. — Une institutrice de l'Aveyron, 20 fr. — J. J. A., 2 fr. — C. D., 50 fr. — R. C., 5 fr. — Paul et Maryette, 30 fr. — Pour la réalisation d'un vœu : Lucienne, 10 fr. — Une institutrice retraitée, 10 fr. — La classe enfantine de Sauvian, par Sérignan (Hérault) : Cotisation de l'année 1922-1923 : 11 fr. 70. — M. Louis Machioni, 10 fr. — A. P., 200 fr. — M^{me} Juliette Dreyssing, 100 fr. — Entre amis, 20 fr. — B. P., 10 fr. — Pour demander la santé à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, 5 fr. — Promesse pour une vente réalisée : J. B., 100 fr. — Pour un foyer, 5 fr. — Remerciements à la Sainte Vierge : M. L., 10 fr. — M^{me} E. Lambert, 15 fr. — R. M., 50 fr. — Donatienne, 30 fr. — M. L. Pander, 80 fr. — En reconnaissance à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, pour la guérison de ma fille : H. B., 15 fr. — Yvetté, 10 fr. — M^{lle} Emma Bossan, 10 fr. — M^{lle} M. Louise de Tajan, 100 fr. — Les deux sœurs, 150 fr. — Toujours inquiète, 20 fr. — En souvenir de ma chère Lu, 10 fr. — Liseron d'Alsace, 10 fr. — Pour un vœu, 10 fr. — Marthe, 5 fr. — G. V., 10 fr. — Une grand'mère, au nom de ses petits enfants, 20 fr. — Total : 7.748 fr. 20.

Voir à la page X des Annonces les conditions de la Souscription aux

MEUBLES MODERNES DE FRANCIS JOURDAIN

CARNET des LIVRES

COLLECTION DES VILLES D'ART CÉLÈBRES

Strasbourg, par M. Georges Delahache. — Cet ouvrage constitue le plus clair, le plus complet, le plus vibrant exposé de ce que fut dans l'ordre historique et dans l'ordre artistique la vie de Strasbourg à travers les siècles.

La Femme et le Foyer

B IEN QUE L'ÉVOLUTION de la mode soit à peine sensible, il est à remarquer que, tout en se servant du même thème, nos couturiers ont su la rénover par mille détails ingénieux et charmants.

La gamme des beiges, tant en faveur cet été, ne voit pas encore sa vogue pâlir; mais cette gamme prend une tonalité plus soutenue et, de beige, devient marron, tête de nègre ou loutre.

La taille est de moins en moins marquée, et même, dans certaines robes, elle n'est plus indiquée. Aussi, plus que jamais, devons-nous veiller à notre silhouette, qui, tout en restant souple, ne doit pas prendre un laisser aller exagéré, si loin de la véritable distinction. Pour éviter cet écueil, je vous conseille d'adopter le corset moderne, qui, réduit à l'état de ceinture, concilie l'hygiène et l'esthétique actuelle.

Les « petites robes », d'allure jeune et sportive, sont très en faveur. Sans prétention, en un lainage chaud et pratique, suivant le chapeau qui les accompagne, elles se transformeront facilement en robes pour la promenade du matin et seront aussi les très bienvenues pour les visites de l'après-midi. Parmi ces robes, j'ai

vu, chez un de nos meilleurs couturiers, une ravissante robe en lainage beige. Toute la robe était formée par de gros plis creux qui étaient posés sur un fond de lainage marron. Une petite ceinture passant sous les plis indiquait la taille d'une manière à peine perceptible. Le col était formé par une simple bande d'étoffe enroulée autour du cou.

En ce début de saison, les petits chapeaux sont les rois du jour. La petite cloche, trop vue, est devenue bien vulgaire et l'on essaie des formes nouvelles. La toque drapée fait une apparition que je ne serais pas étonnée de voir couronnée de succès, tandis que la cloche au bord très court et relevé en arrière fait une offensive marquée. La petite voilette qui tombe sur les yeux, et qui donne plus d'éclat au regard, tout en le voilant de mystère, est toujours une coquetterie appréciée de nos élégantes.

La chaussure, elle aussi, n'abandonne aucun de ses droits, et les boucles connaissent une vogue nouvelle. On en fait de métal uni ou mélangé d'une note de couleur rappelant celle

de la toilette. Le bas de fil ou de soie semble vouloir perdre de sa simplicité et s'orner de jours. Je ne sais si nos élégantes souscriront à cette fantaisie nouvelle, mais le bas fin, sans autre garniture qu'une grisotte ajourée ou une baguette brodée, conserve mes préférences.

Pour les enfants, la grosse chaussette de laine pratique et chaude se fait toujours; mais, pour les grandes occasions, vous la remplacerez par une chaussette de fil ou de soie, maintenue bien tendue sur la jambe grâce à un élastique habilement dissimulé. Tandis que, pour leurs mamans, la ligne droite conserve tous ses droits, les tout petits restent fidèles à leurs paletots évasés. Les jours de pluie, le petit chapeau de cuir et le manteau semblable donneront à nos chéris un air crâne et décidé des plus réussis.

SIMONNE B...

□ □ □

PETITS CONSEILS

Les enfants se trouvent bien de porter en sous-vêtement une ceinture de laine tricotée plus souple que l'enroulement de flanelle.

□

Le coton D. M. C. offre toute garantie, même en couleur, pour exécuter tous ouvrages de broderie. On le trouve dans tous les magasins; il suffit de spécifier cette marque pour l'obtenir.



Tailleur en kasbaduveline vert Empire garni d'un galon brodé et bordé de loutre.

Trois-quarts en kasbadrap pain brûlé assorti à la robe. Col et parements de pboque.

Grand manteau en duveline de laine taupe. Bordures de lièvre surmontées de galons de soie du ton.

Trois-quarts fait de deux tissus, l'un uni, l'autre brodé. Col et parements en astrakan noir, gris ou marron.

REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann) PARIS, IX^e Arrond.

Lundi, 15 Octobre 1923.

La Situation

Le marché a montré, en fin de semaine, des dispositions fermes. Elles ont paru d'autant plus satisfaisantes que, durant les premiers jours, la Bourse s'était maintenue sur la plus prudente des réserves. Actuellement, la tendance est orientée dans le meilleur sens; l'activité, qui avait d'abord complètement fait défaut, est revenue, l'atmosphère boursière s'est calmée dans l'attente que l'horizon s'éclaircisse. Il nous est donc permis de confirmer nos appréciations de huitaine sur le retour prochain de meilleurs jours.

Qu'aux moments de préoccupation grave la Bourse se soit simplement repliée sur elle-même, aussi prudente dans ses achats que réservée dans ses ventes, on doit déduire l'excellence de la situation de place. La spéculation à la baisse a lancé des coups de sonde isolés, mais trouvant le fond solide n'a pas osé s'aventurer. Les acheteurs se sont modérés, de leur côté, et, par crainte des surprises que pouvait leur réserver un avenir incertain, ont orienté leurs disponibilités vers les *Bons du Trésor 6 0/0* actuellement à l'émission : de ce fait la souscription n'en a marché que mieux; on a eu ainsi la mesure de la confiance qu'a le public français dans les destinées du pays; si l'on tient compte que les souscriptions étrangères ont également été nombreuses, on voit que le crédit de la France a grandi en même temps que son prestige.

Nous ne commenterons pas les événements politiques : l'opération de la Ruhr se poursuit dans les conditions ardues qu'on prévoyait, mais du moins dans le sens

attendu; il faut patienter sans se départir de la plus élastique fermeté. Les événements économiques ont été dominés par la question des changes : notre franc va en s'améliorant de façon constante, mais non sans incidents. C'est ainsi que la nervosité de la livre sterling a été l'événement de la semaine : de 76,225 la voilà revenue à 73,725, avec des amplitudes qui n'ont pas été moindres, parfois, de deux points en une séance : les projets d'inflation que paraît avoir le gouvernement britannique sont en relation avec cette nervosité de la devise anglaise et pourraient hâter la reprise de notre franc sur le marché mondial; on peut affirmer ainsi que les conditions dans lesquelles cette reprise se ferait, exerceraient une influence très stimulante sur la tenue des cours des valeurs mobilières. De son côté, le dollar a été ramené, mais plus doucement, de 16,745 à 16,31; le franc belge a repris à 85,80. Nous laissons, voici huit jours, le mark allemand à 2 centimes 1/2 le million de marks; nous le trouvons aujourd'hui à 50 centimes les cent millions de marks (nouvelle unité de cotation), après qu'il fut tombé à moins de 20 centimes, puisque l'on a inscrit ce cours à titre de cours moyen; le moment approche où l'on devra compter par milliards de marks.

Tenons compte, pour apprécier la résistance d'ensemble du marché, de la résistance constante des valeurs de banques dans les jours de calme, et de leur reprise immédiate dès le retournement de la tendance. Il ne faut pas oublier que ces valeurs sont, par nature, le baromètre du marché. L'action *Crédit Mobilier Français* ne s'est presque à aucun moment écartée sensiblement du niveau de 470; elle a fini demandée aux environs de ce cours. Liquidation de quinzaine facile : taux des reports, 4 3/8 0/0.

VALEURS

DE

Produits Chimiques

(Suite)

Produits Chimiques et Electro-Métallurgiques Alais-Froges et Camargue (Péchiney)

La *Société de Produits Chimiques et Electro-Métallurgiques Alais-Froges et Camargue*, que l'on désigne plus communément sous le nom de *Péchiney*, est une société anonyme française constituée en 1855 sous la forme de commandite, transformée en société anonyme en avril 1896, et qui subit une dernière transformation lorsqu'elle fusionna avec la *Société Electro-Métallurgique Française de Froges* en modifiant sa raison commerciale d'alors, *Produits Chimiques d'Alais et de la Camargue (Péchiney)*, contre celle indiquée plus haut.

L'Electro-Métallurgique de Froges produisait de l'aluminium, de l'acier électrique et des ferro-alliages. Comme les Produits Chimiques d'Alais occupaient déjà, de leur côté, dans l'industrie de l'aluminium, une grande place, ils sont arrivés par la fusion opérée à contribuer pour plus des trois-quarts à la production française de ce métal, dont les emplois se sont progressivement étendus. Ils ne font pas seulement l'aluminium brut ou en alliage. Ils fabriquent également des plaques, profilés, tôles, tubes, fils, ainsi que des ustensiles et appareils divers.

BONS DU TRÉSOR 6 %. 1923

(Deuxième Série)

Emission de Bons 6 0/0 nets d'impôts — Nominal : 500 fr. ou 5.000 fr.

Prix d'émission : 492 fr. 50 ou 4.925 fr. net

Souscription ouverte du 1^{er} Octobre au 3 Novembre 1923 (Sous réserve de clôture anticipée)

Intérêt annuel de $\left\{ \begin{array}{l} 30 \text{ fr.} \\ \text{ou payable par moitié les} \\ 300 \text{ fr.} \end{array} \right. \left\{ \begin{array}{l} 20 \text{ Mai} \\ \text{et} \\ 20 \text{ Novembre} \end{array} \right. \text{ de chaque année.}$

Jouissance : 27 Juin 1923 — Premier coupon (exceptionnel de 12 fr. ou 120 fr.) : 20 Novembre 1923

Remboursement au gré du porteur $\left\{ \begin{array}{l} \text{au pair} \dots \dots \dots \text{le 29 Mai 1926.} \\ \text{avec une prime de 15 fr. ou 150 fr.} \text{le 20 Mai 1929.} \\ \text{— — — 40 fr. ou 400 fr.} \text{le 27 Juin 1933.} \end{array} \right.$

LE CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

reçoit sans frais les souscriptions qui devront être acquittées en un seul versement, en numéraire

REVUE FINANCIÈRE

Comme son nom l'indique, la Compagnie se livre également à l'industrie chimique. Elle produit de l'alumine et du sulfate d'alumine, du fluor, du chlore liquéfié, de la soude, du brome, de la potasse et des composés variés de ces diverses substances, du carbure de calcium, etc. Elle s'efforce, par des recherches constantes, d'améliorer et de varier ses fabrications. Ainsi, à la suite de travaux sur la synthèse des dérivés du carbure de calcium, elle a mis au point, en 1919, la fabrication industrielle de l'acide monochloroacétique, qui constitue une matière première importante dans l'industrie des produits colorants, et notamment de l'indigo.

Elle possède des usines en Haute-Savoie, à Chedde; en Savoie, à Saint-Jean-de-Maurienne, Calypso, Epierre, La Praz, Saint-Michel; dans l'Isère, à Froges et au Champ; dans les Hautes-Alpes, à l'Argentière; dans les Basses-Alpes, à Saint-Auban; dans l'Ariège, à Auzat; dans le Vaucluse, à Eguilles; dans le Gard, à Salindres; dans les Bouches-du-Rhône, à Gardanne et Salin-de-Giraud; dans la Loire, au Chambon. C'est dans les régions montagneuses qu'elle est surtout installée, parce qu'elle utilise surtout la houille blanche. Les chutes aménagées dont elle dispose représentent une puissance totale de 180.000 chevaux, et sont capables de produire annuellement 550 millions de kilowatts-heure. Elle a en outre des chutes en réserve pour ses besoins futurs.

Pour ses approvisionnements en matières premières elle possède des mines de bauxite, de spath-fluor et de lignite, ainsi que des salines en Camargue. Enfin, elle a pris des intérêts importants dans diverses entreprises se rattachant à ses industries.

Le capital social était à l'origine de 600.000 fr., divisé en 1.200 actions de 500 francs. Il fut successivement : porté à 4 millions en 1855; à 6 millions en 1863; ramené à 3.600.000 fr. de 1877 à 1882 au moyen de 4 remboursements de capital, d'ensemble 200 francs; élevé à 4 1/2 millions en 1898; à 6 millions en 1905; à 16 millions 800.000 fr. en 1914; à 40 millions en 1916 par 4 augmentations successives dont la première, à 28 millions, éleva la valeur nominale des actions de 300 à 500 fr. par prélèvement sur la réserve pour prime d'émission, la seconde à 30.600.000 fr. par l'attribution d'actions nouvelles à la *Société des Forces Motrices et Usines de l'Arve*, la troisième à 32 millions, la quatrième par remise gratuite d'actions nouvelles aux actionnaires d'alors; à 80 millions en 1918; à 110 millions en mai 1921; à 160 millions, son chiffre actuel, en octobre 1921, les dernières actions créées ayant servi à l'absorption susdite de la *Société Electro-Métallurgique Française (Froges)* par l'échange de ses actions titre pour titre.

Il existe une dette obligataire, portée au dernier bilan pour un peu plus de 44 millions de francs. Il n'y a pas de parts de fondateur.

obtenus pendant les onze derniers exercices :

Années	Bénéfices		Réserves et Amortissements	Dividendes par action
	bruts	nets		
	(milliers de francs)			(francs)
1912.....	3.605	2.673	1.815	40 "
1913.....	4.528	3.200	2.025	50 "
1914.....	3.421	2.802	1.651	20 "
1915.....	13.142	12.763	9.745	50 "
1916.....	25.158	19.841	15.651	50 "
1917.....	13.626	11.607	6.725	50 "
1918.....	12.311	9.235	2.795	40 "
1919.....	12.142	6.193	2.693	40 "
1920.....	12.590	7.017	1.861	40 "
1921.....	7.579	67	1.856	" "
1922.....	18.617	8.986	5.790	25 "

Les résultats du dernier exercice se présentent donc en amélioration marquée sur ceux du précédent, puisque le bénéfice net est ressorti à 8.986.716 fr. 30 au lieu de 66.732 fr. 99 et que l'ère des répartitions a pu être rouverte avec un dividende de 25 francs, mais s'appliquant à un capital augmenté. Les comptes de profits et pertes de ces deux exercices peuvent se résumer ainsi :

Produits	1921	1922
Bénéfices bruts..Fr.	7.579.742 60	18.616.882 16
Charges		
Charges financières..	6.123.213 13	5.846.954 85
Amort. travaux neufs ordinaires.....	1.387.616 48	1.107.245 27
Amortissem. général	" "	2.675.965 74
Total des charges.	7.512.829 61	9.630.164 86
Rappel des produits.	7.579.742 60	18.616.882 16
Bénéfices nets..Fr.	66.732 99	8.986.716 30

La reprise qui s'est manifestée en 1922, surtout pendant le second semestre, sur le marché de l'aluminium et des produits chimiques, s'est traduite par la progression des bénéfices bruts. Ces bénéfices sont calculés, suivant la tradition de la Compagnie, après évaluation très prudente des divers postes de l'actif.

Quant à la répartition du bénéfice de 1922, elle s'est effectuée de la manière suivante :

Réserve légale.....Fr.	449.335 81
Dividende 5 0/0	8.000.000 "
Réserve facultative.....	537.380 49
Total égal au bénéfice net...Fr.	8.986.716 30

Observons que : dans les Charges financières figure une somme de 930.000 fr. consacrée à l'amortissement des obligations; que le dividende de 25 fr., représente l'intérêt à 5 0/0 du capital-actions; que l'affectation faite à la Réserve facultative en porte le total à 17 millions de francs.

L'exercice 1922 peut être considéré comme un exercice de transition entre la crise de 1920-1921 et la reprise régulière de la marche de l'industrie qui fait déjà ressentir ses effets, sans qu'on puisse encore la considérer comme définitive. Cette reprise s'est manifestée surtout à partir du mois d'octobre 1922. Jusqu'à cette date, la fabrication de l'aluminium notamment était restée restreinte; les demandes se sont, depuis lors, suffisamment développées pour que le Conseil ait été amené à remettre en route de façon complète toutes ses usines et à envisager les moyens de développer parallèlement la fabrication de l'aluminium et celle de l'alumine.

(A suivre.)

RENDEMENT DES MINES D'OR

Le *Crédit Mobilier Français* a reçu de la Chambre des Mines du Transvaal un télégramme lui annonçant que le rendement du mois de septembre a été de 739.504 onces d'or fin contre 769.371 onces d'or fin pour le mois d'août 1923 et de 747.089 onces d'or pour le mois de septembre 1922.

D'autre part, le nombre des indigènes employés par les membres de l'Association pour le recrutement de la main-d'œuvre au Witwatersrand et par les entrepreneurs a été de 174.406 dans les mines d'or.

Emprunt Intérieur 4 1/2 0/0 Or 1911 du Gouvernement Argentin

Le gouvernement argentin, agissant en conformité de l'art. 3 de l'obligation générale relative à cet emprunt, a décidé de procéder le 22 octobre à une licitation ou adjudication pour l'amortissement, par voie de rachat, de 5.839 obligations, représentant un montant nominal de \$ or 583.900 ou Frs. 2.919.500. En conséquence les porteurs d'obligations du dit emprunt sont invités à faire, par voie de soumission, des offres de cession de titres. Les obligations seront offertes coupon 1^{er} juillet 1924 attaché.

Les soumissions peuvent être faites au-dessus de 500 francs par obligation. Les soumissions devront être déposées le 22 octobre, au plus tard, à 10 h. 30.

Les soumissions seront établies sur formules spéciales. Elles devront être renfermées dans une enveloppe portant la mention suivante : « Soumission pour le rachat d'obligations de l'Emprunt Intérieur 4 1/2 0/0 or 1911 du Gouvernement Argentin. » On pourra se procurer ces formules spéciales et enveloppes aux caisses des Etablissements chargés du service de l'emprunt, et au nombre desquels figure le *Crédit Mobilier Français*. Le résultat de l'adjudication sera porté, le plus tôt possible, à la connaissance des intéressés. Les obligations ayant fait l'objet des soumissions acceptées seront payables le 2 janvier 1923 et devront être déposées le 27 décembre au plus tard, pour vérification.

Le paiement s'effectuera : a) pour les soumissions déposées à Paris en francs au change fixé de 5 frs. par peso or argentin, à Paris et à Bruxelles; b) pour les soumissions déposées à Buenos-Ayres, en pesos or. Les obligations non revêtues du timbre français ne pourront être déposées et payées qu'à Bruxelles ou à Buenos-Ayres. Les obligations déposées devront être munies de tous les coupons non échus. Les titres auxquels manqueraient un ou plusieurs coupons non échus seront rejetés. Le gouvernement argentin se réserve le droit de rejeter toutes les soumissions.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Siège Social : 30 et 32, rue Taitbout (Bd. Haussmann), Paris-9^e

Téléphone { Gutenberg 38-91
Central 37-84
" 74-45

Adresse Télégraphique : MOBILIER-PARIS

Ordres de Bourse. — Prêts sur Titres.
Escompte et Encaissement de Coupons.
Garde de Titres. — Service de Coffres-Forts.
Souscription sans frais à toutes les émissions.
Garantie contre les risques de non-vérification de tirages.

Le CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS répond gratuitement par lettres à toutes demandes de renseignements financiers. Un bureau de renseignements où sont réunis tous les documents relatifs aux principales affaires est à la disposition des Clients du CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS qui viennent s'informer directement à ses guichets.

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue Laflûte, Paris.
Imprimerie CH. BERNARD, 27, rue des Cloys, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

Voici quels résultats financiers ont été